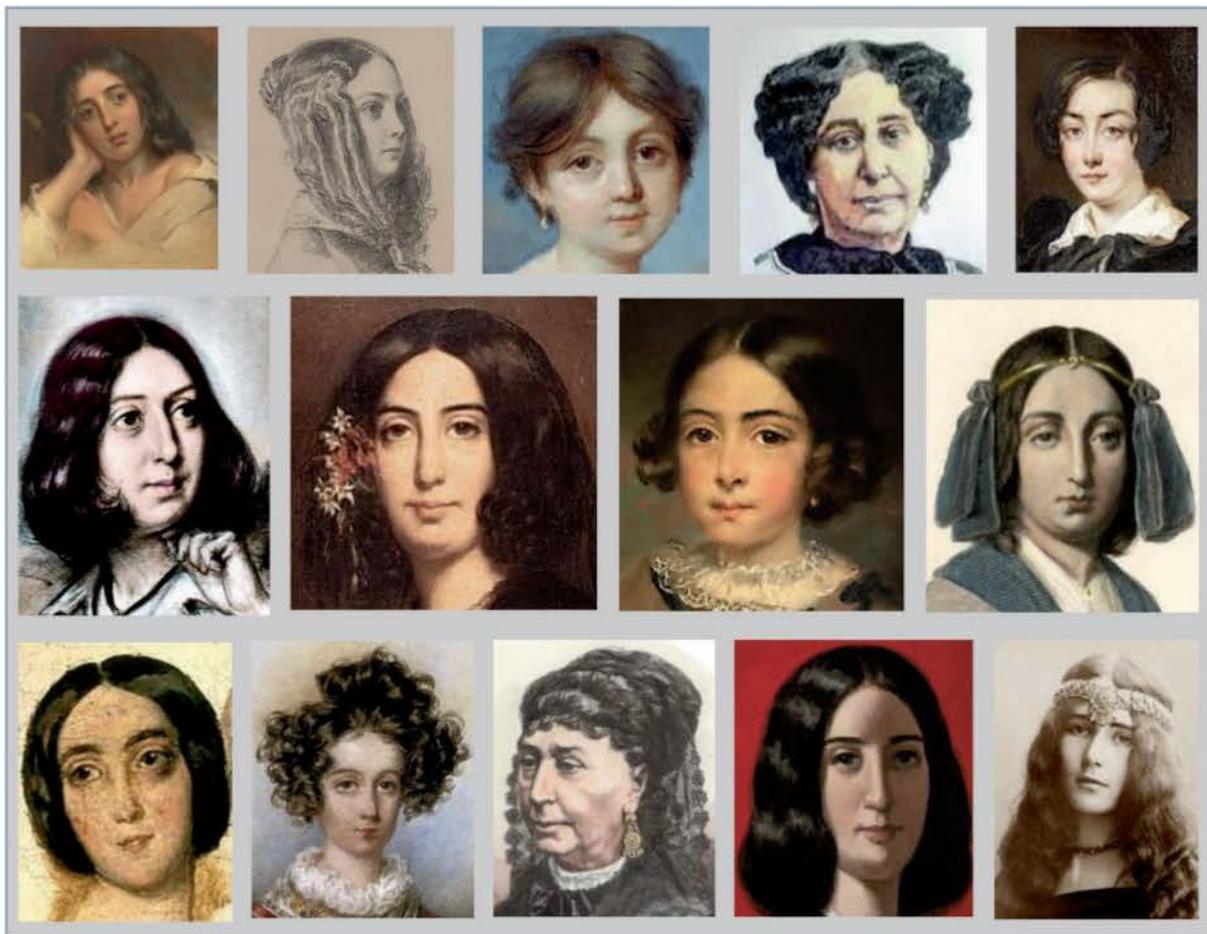


# Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne



## *Le Filet du Pêcheur*

N° 157 - Septembre 2021

Prix : 3 €

C.P.P.A.P. N° 0423 G 88902

I.S.S.N. N° 0758 1564



*Les Amis de La Seyne  
Ancienne et Moderne*

Siège social :  
"Les Laurières"

543 route des Gendarmes d'Ouvéa  
83500 LA SEYNE-SUR-MER

☎ : 06 10 89 75 23

bernard.argiolas83@gmail.com



## LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Bulletin trimestriel de liaison  
**"Le Filet du Pêcheur"**  
N° 157

**Président :** Bernard ARGOLAS.  
**Directrice de la publication :** Charlotte PAOLI.  
**Réalisation :** Bernard ARGOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.  
**Illustrations :** Bernard ARGOLAS.  
**Mise en page :** Germaine LE BAS.  
**Photographies :** Collections privées ou internet libre de droits.  
**Imprimeur :** Imprimerie SIRA (83110-Sanary).  
**Adresse e-mail :** bernard.argiolas83@gmail.com  
**Site :** seynoise.free.fr/seyne\_ancienne\_et\_moderne/presentation.html

### LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

Voici enfin venu le temps des retrouvailles, mais dans le strict respect des règles sanitaires...

Nous avons pu ainsi assister, dans le cadre du Festival "SAND et CHOPIN en Seyne" à deux conférences, salle Louis BAUDOIN :

Le 27 août : "Sur les pas de George SAND en Berry" par Charlotte PAOLI.

Le 28 août : "George SAND, de Tamaris à Dardennes" par Pascal CASANOVA.

Vous trouverez dans ce *Filet du Pêcheur* le compte-rendu de ces deux moments très agréables, en présence chaque fois d'une cinquantaine de spectateurs, heureux de pouvoir reprendre une vie culturelle qui nous avait tant manquée !!!

Le lundi 20 septembre, dans le cadre de la clôture des Journées Européennes du Patrimoine, c'est Gilbert PAOLI qui nous a conté les relations tumultueuses de deux personnages à forte personnalité : "Madame DE STAËL et NAPOLEON, un rendez-vous manqué".

Ce numéro 157 de notre *Filet du Pêcheur* est aussi l'occasion de rendre un vif hommage à deux amis chers : Serge MALCOR, auquel une plaque à Sicié rappelle le souvenir dans un lieu qu'il aimait tant !

Jacques BESSON, notre Président honoraire, qui aimait si fortement notre société des "Amis de La Seyne Ancienne et Moderne" !!!

Vous trouverez dans le carnet le rappel d'autres cruelles disparitions, mais aussi des félicitations et donc des moments heureux...

Lorsque vous lirez notre revue, notre colloque aura peut-être déjà eu lieu. Il était programmé le samedi 2 octobre, salle Louis Baudoin, avec trois conférenciers : Claude CIURLETTI, Evelyne MAUSHART et Bernard SASSO. Nous leur consacrerons, comme toujours, un numéro hors-série du *Filet*.

Dans le cadre des Journées BONAPARTE, notre société a réédité le livre de Pierre VIEILLEFOSSE, "*Bonaparte au siège de Toulon 1793*". Cet ouvrage était épuisé, et c'est avec un grand plaisir que nous pouvons vous le proposer à nouveau, au prix modique de 10 €. Vous trouverez dans ce *Filet* une page qui lui est consacré.

Enfin, pour mémoire, je vous rappelle les dates de nos futures conférences, pour lesquelles vous recevrez une invitation : 11 octobre, 22 novembre et 13 décembre 2021.

Bonne lecture et au plaisir de vous revoir bientôt

Bien amicalement.

Bernard ARGOLAS

### Sommaire

Le Mot du Président	Bernard ARGOLAS	Couv.2
Le Carnet	Jacqueline PADOVANI	Couv.3
Hommage à Jacques BESSON Hommage à Serge MALCOR	Bernard ARGOLAS Nathalie BICAIS, Jean-Claude AUTRAN	1
Conférence du 27 août 2021 : " <i>Sur les pas de George SAND, en Berry</i> ".	Charlotte PAOLI	6
Conférence du 28 août 2021 : " <i>George SAND, de Tamaris à Dardennes</i> ".	Pascal CASANOVA	17
Conférence du 20 septembre 2021 : " <i>Madame DE STAËL et NAPOLEON : un rendez-vous manqué...</i> ".	Gilbert PAOLI	30
<i>La saga des cuirassés d'escadre français</i> <i>"Échantillons" en deux volumes.</i>	Gérard GARIER	45
Rédition du livre <i>Bonaparte au siège de Toulon 1793</i> , (VIEILLEFOSSE).	Bernard ARGOLAS	51
Détente	Chantal DI SAVINO	52

## HOMMAGE A JACQUES BESSON.

Jacques BESSON était notre Président honoraire depuis 2001, tout en restant très actif au sein du Conseil d'Administration. Il était l'un des plus anciens membres de notre Société, puisqu'il y adhéra dès l'année 1955.

En 1963, sous la présidence de Louis BAUDOIN, dont il était très proche, il devient Secrétaire Général de notre société, et le restera jusqu'en 1966. De 1966 à 1974, il assume, à la fois, les deux postes de Secrétaire Général et de Vice-Président.

En 1974, au décès du Président Alex PEIRÉ, il devient Président à son tour. Muté en 1975 au Ministère de la Marine à Paris, il est remplacé par Fernande NEAUD, et il continue cependant à en assurer la présidence avec elle jusqu'en 1980.

C'est à la retraite, après avoir accepté la vice-présidence durant une année, que Jacques BESSON est élu Président en 1994. Président dévoué, efficace, aidé par les membres du Conseil d'Administration et d'autres membres actifs, il réalise un grand projet, initié sous la présidence de Marie-Rose DUPORT, à savoir la réédition de l'œuvre de Louis BAUDOIN, "*Histoire générale de La Seyne-sur-mer*", en 1995.

En 1999, sous sa présidence, nous fêtons le cinquantième anniversaire de notre Société.

En 2001, de droit, il devient Président Honoraire à vie. Mais désormais les problèmes de santé le touchent durement, ainsi que ceux de son épouse et ceux de sa famille. Il demeure cependant très actif, continuant à s'occuper de notre importante bibliothèque en participant à l'élaboration de son catalogue.

Toujours disponible et chaleureux, il n'hésitait pas à donner son avis sur le fonctionnement de notre Société à l'occasion par exemple du 60<sup>e</sup> puis du 70<sup>e</sup> anniversaire. Ses conseils amicaux et bienveillants accompagnaient la vie de notre association, et il était heureux de la façon dont se poursuivait la déjà longue histoire de notre Société.

C'est cette belle image positive que nous conserverons de lui, et il nous manquera beaucoup.

Adieu Jacques...



Bernard ARGIOLAS

\*\*\*\*\*

## CEREMONIE A LA MEMOIRE DE SERGE MALCOR.

Samedi 12 juin 2021.

Comment ne pas s'émerveiller devant ce site naturel qui exalte le doux parfum de la garrigue et qui fait face à cette immensité azurée

Face à tant de beauté, nous comprenons pourquoi Serge MALCOR venait ici si souvent, s'imprégner de cette nature luxuriante, de la sérénité qui y règne. Des instants magiques qu'il n'avait de cesse de vouloir figer sur pellicules.

Avec les Associations à l'origine de cette manifestation, "L'Office Seynois Culture et Archéologie", qui a effectué la collecte de fonds pour l'acquisition de la plaque que nous allons dévoiler, "Les Amis de Janas et du Cap Sicié", "Les Pescadous de La Verne et de Fabrégas", nous ne pouvions pas choisir un meilleur emplacement pour rendre cet hommage collectif à Serge MALCOR.



Serge MALCOR. Quel homme fantastique !

Serge MALCOR est tout d'abord un athlète incroyable qui a pratiqué de multiples sports qui demandent tous un engagement très fort : la randonnée, l'escalade, l'alpinisme, le ski, la spéléologie, le judo et le cyclisme.

La rencontre décisive de sa vie fut celle avec la mer, dont il va explorer avec enthousiasme toutes les activités, comme va nous le décrire un peu plus tard, son ami de longue date Jean-Claude AUTRAN. Il nous contera aussi combien sa vie fut intense et comment il mit son œuvre au service de cette nature qu'il a tant aimée.

Sa plus grande passion fut la plongée sous-marine et les fouilles archéologiques subaquatiques.

Avec le "Jonquet-Kayak-Club", il va écumer les profondeurs de la baie des Sablettes et de la région à la recherche de mystérieuses épaves.

Comme il le dirait lui-même avec malice, il va se glisser "sous le jupon d'écume de la mer" pour y observer les vestiges de notre histoire et se laisser envoûter par leur grâce énigmatique.

Serge MALCOR n'est pas qu'un explorateur intrépide de grands fonds marins, il est aussi un esthète toujours émerveillé et profondément respectueux de cette nature mystique qui nous enveloppe de sa magnificence.

A travers plusieurs ouvrages, il nous livre en héritage cette émotion qui l'a si souvent étreint à l'admiration de cette nature envoûtante, ici même au cœur du massif du Cap Sicié, et de cette mer somptueuse et fascinante.

Il nous livre avec sensibilité et parfois humour, son amour de notre région, de son soleil et de son accent.

"L'éternité, c'est la mer mêlée au soleil", nous dit le poète Arthur RIMBAUD.

Cet héritage nous devons le faire vivre pour l'éternité et pour nos enfants.

Cette mer et ce site naturel exceptionnel, nous devons les protéger.

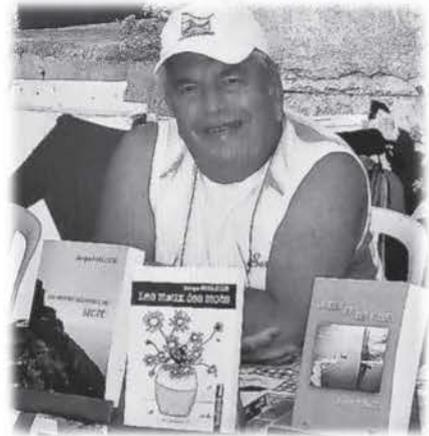
J'en ai fait mon combat. Je ne veux plus que notre merveilleux littoral soit couvert de béton. Vous connaissez les actions que j'ai déjà entreprises à cet égard. Je veux que nous protégeons nos fonds marins et notamment, nos petits fonds marins.

Je souhaite développer un tourisme intelligent et respectueux de leur fragile équilibre. A notre modeste niveau, nous pourrions tous bientôt les découvrir en parcourant un sentier sous-marin culturel, que nous allons créer près de la plage de La Verne.

Serge MALCOR, nous vous le devons.

Aujourd'hui, je suis particulièrement fier, devant votre épouse Eliane, vos enfants et vos nombreux amis, malheureusement en nombre restreint en raison des précautions sanitaires, de venir vous honorer en dévoilant cette plaque qui contribuera à perpétuer votre mémoire, en ce lieu si imprégné par votre présence.

Mesdames et Messieurs, je vous remercie.



Nathalie BICAIS



Serge MALCOR portait en lui l'amitié, une forte présence, une capacité à entraîner, à dynamiser, à enthousiasmer les autres. Des qualités qui vont lui amener des centaines d'amis indéfectibles.

*Madame le Maire, Mesdames et Messieurs les élus, chers amis et membres de la famille, c'est au nom de tous ces amis que je m'exprime ici*, bien que seulement quelques-uns soient présents à cette cérémonie. La Ville et la Maison du Patrimoine m'ont fait un grand honneur en me proposant de contribuer à cet hommage à Serge MALCOR, sans doute parce que je compte parmi ceux qui l'ont bien connu depuis le plus longtemps.

Mon vieux Serge – je m'adresse à toi maintenant – nous nous connaissions depuis le début des années 50. Ça en fait des décennies ! Il y aurait tant à raconter, tant d'anecdotes tout au long de ton parcours, tant il

a été riche – un parcours que je vais essayer de résumer, selon mon ressenti personnel avec seulement quelques faits saillants et anecdotes que j'ai retenus comme les plus significatifs de ta personnalité.

J'avais 7 ans quand nous nous sommes rencontrés dans la cour de récréation de la petite école Ernest Renan dans les préfabriqués de l'après-guerre, boulevard du 4-Septembre. Nous étions aussi presque voisins, quartier Daniel - quartier La Gatonne, puisque ton père tenait, tout près de chez moi, un atelier réputé de mécanique automobile, dont mon père était d'ailleurs client.

De ces premières années, je retiendrai deux choses, quelque peu antinomiques.

Tu aimais les jeux collectifs avec les gamins du quartier, la "raille", des jeux innocents à une époque (les petites voitures Dinky Toys, puis les carrioles à roulements à billes...), des jeux qui parfois aussi se terminaient par des plaies et des bosses, car malgré ta rondeur et ta bonhomie, tu ne te laissais pas faire, tu savais te faire respecter.

Mais d'un autre côté, tu avais une certaine envie d'indépendance, car dès que le père Noël t'avait amené ton premier petit vélo, tu t'étais vite échappé. Et pour aller où ? Sur nos rivages. Sous couvert de jeux avec tes amis de la ferme des Orsini, tu partais, tout seul, faire trempette et pêcher à Brégaillon (à l'époque, dans le virage de Brégaillon, la rade, ou du moins une zone marécageuse, arrivait jusqu'au bord de la route).



Puis, tu avais poursuivi tes pêches artisanales et tes baignades jusqu'aux Mouissèques, à Balaguier, à Tamaris, plus tard dans les criques du Jonquet. Tes parents ne se demandaient-ils pas comment tu pouvais ramener chaque soir autant de gobies et de *favouilles* en allant simplement jouer à la ferme voisine ?

Tout ceci, bien sûr, au détriment de tes études, qui te passionnaient beaucoup moins. Et d'ailleurs, en 1955, tu redoubles déjà ta classe de 5<sup>e</sup> au collège Martini. C'est ce qui a permis que je te rattrape, puisque nous avons un an d'écart, et qu'à partir de là nous devenions inséparables jusqu'à la fin du lycée. Une amitié solide, car jamais il n'y eut entre nous la moindre dispute, le moindre malentendu, la moindre brouille.

Au début de cette époque du collège, nous avions encore des jeux simples ou sérieux, nous avions la passion de nos collections d'insectes, de minéraux et de fossiles. Des occupations parfois moins innocentes quand nous jouions aux petits chimistes... A l'époque du début de la conquête spatiale, n'avions-nous pas imaginé de construire notre petite fusée à poudre ? Mais quelle raclée avais-tu reçue de ton père le jour où il t'a trouvé dans son atelier en train de scier, à la scie à métaux, une balle de mitrailleuse trouvée dans quelque ancien bunker, tout ça pour en récupérer la poudre...

Mais dans ces années-là, il faut reconnaître que tu étais encore bien enveloppé et mal taillé pour le sport. Certains se seraient presque moqués de toi.

Et c'est alors que tu as réagi, que tout va changer pour toi lorsque tu vas découvrir les *Eclaireurs de France*, groupe de scouts laïques, qui vont t'amener à pratiquer de multiples et intenses activités physiques, mais aussi à développer tout un état d'esprit d'ouverture, d'échange, de partage, d'écoute, de construction commune.

Très rapidement, tu y deviens chef de troupe sous le pseudonyme de *Grizzly*. (Mais tes intimes t'appelaient plutôt *Pif*, en raison de tes lectures assidues de l'hebdomadaire *Pif le Chien*). Dans ce cadre et avec tes plus proches amis Henri



Serge Malcor, Paule Giloux, Alain Hummel, Henri Ribot

RIBOT et Alain HUMMEL, qui pourraient en parler mieux que moi, tu vas pratiquer intensément la randonnée, le cross-country, le ski, la spéléologie, l'escalade, l'alpinisme (Mont-Blanc, aiguille Verte). Tu deviens aussi un remarquable connaisseur des collines de la région de Toulon, particulièrement du massif du cap Sicié, ses sentiers, ses sources, ses rivages et ses vestiges historiques. Tu fus sans doute le meilleur connaisseur de nos collines que La Seyne n'ait jamais eu.

Mais d'autres disciplines te passionnent, que tu pratiques au niveau compétition, par exemple le cyclisme et le judo où tu atteins le niveau ceinture noire 2<sup>e</sup> dan. *Ici se situe l'anecdote la plus fameuse de toutes* : Ta mère, bonne pianiste, voulait que tu acquies un bon niveau musical et t'avais donc payé des leçons de violon, une fois par semaine, à Toulon. Mais cette année-là, tu étais entré en conflit avec un fier-à-bras, robuste et arrogant qui entendait régner sur la classe – ce que tu ne pouvais pas supporter. Un combat entre vous fut organisé un soir sur le stade de la Canourgue, au cours duquel le sang avait coulé. Et c'est alors que tu avais décidé, pour mieux te défendre, d'apprendre le judo. Mais pour tes parents, il n'en était pas question. Alors, tu prenais effectivement le car pour Toulon chaque semaine, mais avec l'argent des leçons de violon tu te payais tes leçons de judo. Et ce jeu a duré des années puisque tu as pu atteindre le grade de ceinture noire à l'insu totale de tes parents – tandis que ton niveau de violon stagnait évidemment, au grand désespoir de ta mère.

Mais ce n'est pas tout, c'est encore plus la mer et les activités nautiques qui t'attirent : la natation (tu deviens maître-nageur diplômé, secouriste et sauveteur en mer), la navigation, la pêche, la voile, le kayak, le naturisme,... Tu acquies alors le physique d'un grand sportif. Avec tes 1,80 m, ta carrure, mais aussi ton côté réfléchi, ton pragmatisme et la sagesse dans tes raisonnements, tu t'imposes facilement partout et tu es reconnu tout naturellement de tous comme celui qui doit être le chef.



Les « 3 mousquetaires » au début des années 60

Simultanément, tu découvres, nous découvrons, les filles. Car ce n'est qu'à partir de la classe de seconde que les classes étaient mixtes à notre époque. Les filles seront, avec la mer, ta seconde grande passion. Ce n'est pas pour rien que tu as intitulé ton épais ouvrage autobiographique *La mer et les filles*. C'était l'époque des premières boums ou surboums, dansées sur des musiques que l'on qualifiait alors de modernes. Je n'entrerai pas dans les détails sur les filles, tu en donnes suffisamment dans ton livre... Je ne retiendrai que le trio d'amis inséparables – qui nous avait

faits surnommer *Les trois mousquetaires* – que nous formions avec une sauvageonne à l'imposante crinière d'un noir de jais, qui répondait parfois au prénom de Marie-Claude... Etions-nous alors ses jeunes amoureux, ou ses gentils chevaliers servants ? La réponse ne sera pas donnée ici.

A l'âge de 17 ans, tu fais une autre grande découverte : la plongée sous-marine, qui deviendra sans doute la plus grande passion de ta vie et qui sera à l'origine d'une activité débordante pendant plusieurs décennies : tu vas personnellement explorer plusieurs épaves de navires et avions coulés autour du cap Sicié, entre Saint-Elme et Sanary. Mais tout cela c'est encore au détriment de tes études, car tu ne pouvais pas tout faire : tu vas encore redoubler ta classe de 1<sup>re</sup> et aussi ta terminale.

Et ce n'est qu'à 20 ans que tu obtiendras ton bac Sciences Ex. Mais au fond, n'était-ce pas toi qui avais raison ? Par rapport à ceux qui avaient travaillé comme des bêtes pour avoir leur diplôme, sans rien faire à côté, toi, tu as su associer à la fois tous les loisirs que tu aimais et la nécessité des études.

Tu as alors poursuivi des études de pharmacie à la Faculté de Marseille et tu vas exercer scrupuleusement la profession de pharmacien à partir du début des années 70 et pendant près de 30 ans, dans la banlieue toulonnaise, à l'Escaillon, dans une pharmacie que tu avais acquise avec au début l'aide de tes parents.

Mais, à part ton côté mycologue (et mycophage), ce métier de pharmacien te passionnait-il vraiment ? Je crois que tu ne te réalisais vraiment que pendant les week-ends et les congés où tu as continué à mener un nombre impressionnant d'activités sportives et associatives.

En 1970, tu fondes l'association mythique JKC (Jonquet-Kayak-Club), qui fut une pépinière de plongeurs-archéologues, prêts à intervenir sur différents chantiers, comme celui de la *Lomellina* ou de *Pomègues*. Ses membres ont participé à de nombreuses fouilles terrestres et subaquatiques. Devenu instructeur national d'archéologie subaquatique, tu as eu toi-même la responsabilité de l'opération archéologique sur le *Jason*, ce brick napolitain coulé en 1834 près du Grand Rouveau.



Je sais que tu as totalisé des milliers de plongées en Méditerranée. Dans le seul cadre du club, 1400 ont été officiellement répertoriées. Plus toutes les autres. Et une fameuse, au pied du rocher de Monaco, d'où tu avais ramené pour la famille princière une corbeille d'oursins, reçu personnellement par le prince RAINIER III et la princesse Stéphanie.

Tu avais créé le *Bulletin du JKC*, dont tu assurais pratiquement la rédaction à toi tout seul, et où tu détaillais toutes les activités de plongée, de pêche sous-marine, les comptes rendus de fouilles des épaves,... Tu commences aussi à exercer tes talents de conteur, avec quelle verve et quel humour ! Autour des histoires, contes et légendes du massif de Sicié.

Cette époque merveilleuse fut marquée par d'innombrables réunions conviviales avec tes fidèles amis : apéros, bouillabaisse, aïolis,... Les recettes provençales n'avaient pas de secret pour toi, car que tu savais parfaitement les réaliser, avec aussi de savantes associations entre les plats et les vins que tu sélectionnais dans ta cave d'un millier de bouteilles...

Je ne manquerai de rendre hommage à tes qualités de père (tu as eu 3 enfants que tu as éduqué et à qui tu as su communiquer les valeurs humaines exceptionnelles d'humaniste qui étaient les tiennes), puis 4 petits enfants. Qu'ils soient tous assurés, et je peux en témoigner, que leur père et grand-père était un grand Monsieur.

Mais nous voici vers la fin des années 1990 : tu prends avec soulagement ta retraite du métier de pharmacien. Car les dernières années, le métier n'est plus ce qu'il était : tu disais que le plus clair de ton temps était passé à de la paperasserie, à démêler des dossiers de clients avec la Sécu et les mutuelles.

Tu as dit aussi ressentir à ce moment-là une certaine lassitude de la plongée. Tu disais que si l'on te descendait, les yeux bandés, en un quelconque endroit, entre moins 5 et moins 50 mètres, entre Giens à Marseille, arrivé au fond et en ouvrant les yeux, tu pouvais dire où tu te trouvais... tant tu avais exploré ces fonds marins.



Mais en 1998, tu es malheureusement victime d'un AVC, qui aurait pu être bénin s'il ne s'était pas produit dans ta maison de campagne des Hautes-Alpes, et donc loin de tout établissement hospitalier, ce qui a considérablement retardé ta prise en charge.

Ce fut un rude coup porté à tes activités physiques que tu vas devoir réduire. Mais, pourrait-on dire que ce fut un mal pour un bien ? Car cela va t'amener à te lancer dans l'écriture d'ouvrages, six en tout, entre 2004 et 2013, dont certains feront l'objet de plusieurs rééditions. Un travail de mémoire extraordinaire, toute une œuvre qui va faire de toi un grand écrivain seynois.

Mais physiquement, on sent que tu déclines et que tu en souffres.

Certes, tu as encore pu faire quelques balades avec tes amis et d'ailleurs, je dois beaucoup à tes enseignements dans la connaissance de notre massif de Sicié.

Une première raison qui nous a fait choisir ce site pour te rendre cet hommage public – grâce à une initiative de l'Office Seynois de la Culture et de l'Archéologie (OSCA) et de la souscription lancée par son président Marc QUIVIGER – c'est Christian CALABRÈSE qui nous l'explique : c'était ton endroit préféré du massif de Sicié car à chaque fois que tu passais ici, tu sortais ton vieil appareil et tu prenais la photo de ce paysage. Et quand Christian te faisait remarquer que tu prenais toujours la même photo, tu lui répondais : "Minot, t'y comprends rien !". Je rends aussi hommage à Christian, non seulement pour son rôle dans l'OSCA, mais aussi pour les nombreuses photos qu'il t'avait faites pour illustrer tes ouvrages, notamment celle de la mystérieuse Dame Blanche...

Une autre raison du choix de ce site c'est que lors d'une balade en commun, nous étions tombés d'accord sur la réflexion suivante : Quitte à avoir un jour, quelque part, un arrêt cardiaque définitif, si ça



se produisait ici-même, si la dernière image que nous gardions de notre vie terrestre était celle-ci, dans le fond, nous aurions assez bien réussi notre "sortie".

Mais ça ne s'est pas passé ainsi pour toi. A partir de l'automne 2015, tu vas devoir être hospitalisé avec des symptômes mal définis, des hauts et des bas. Nous, tes proches, pensions : Serge, c'est un dur à cuire, il va forcément s'en sortir. Car nous ne pouvions imaginer qu'une telle force de la nature et une telle force morale puisse un jour disparaître. Au

cours du week-end de Pâques 2016, ton état va brusquement s'aggraver. Sentant ta fin approcher, tu eus l'immense courage de reconnaître que tu avais eu une vie extraordinaire, que tu avais fait tout ce que tu voulais, réalisé toutes tes passions, et qu'il fallait en rester là. Tu nous quittes au soir du dimanche de Pâques 2016, il y a plus de 5 ans déjà.

Mon vieux Serge, mon vieux Pif, une dernière raison pour laquelle nous avons tenu à te rendre hommage en ce lieu précis, c'est que, de cette esplanade, nous avons une vue directe sur les rochers des Deux-Frères, au pied desquels tes cendres ont été déposées, immergées, sur ce fond sous-marin que tu avais tant aimé.



Jean-Claude AUTRAN  
12 juin 2021

## "SUR LES PAS DE GEORGE SAND, EN BERRY".

Par Charlotte PAOLI.



Un article de deux chercheuses, Aurore BONNIOT-MIRLOUP et Hélène BLASQUIET, intitulé *De l'œuvre aux lieux, la maison d'écrivain comme passerelle*, publié en 2016 dans la revue *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* recense et analyse les 185 maisons d'écrivain qui existent en France. Les deux chercheuses distinguent 4 typologies en fonction de leur situation urbaine ou rurale et de leur taille. La maison de George SAND à Nohant est donnée comme exemple de la 4<sup>e</sup> typologie, celle des *vénérables maisons en petits pôles ruraux*.

Vénérable car ouverte au public depuis longtemps (1961) et petit pôle rural le village de Nohant l'est certainement car associé au village voisin de Vic, il ne compte que 450 habitants. Aujourd'hui le domaine appartient à l'Etat et fait partie des 10 sites les plus visités en France selon les statistiques du Centre des Monuments Nationaux. L'Office du Tourisme du Berry le place au centre du "Pays de George SAND" dont il essaie de promouvoir la visite en balisant des sites et des itinéraires associés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain.

### I – LE PAYS DE GEORGE SAND.

D'abord rappelons que le Berry est une région au sud du Bassin parisien, entre la Sologne et le Massif central. Aujourd'hui il s'étend sur deux départements, l'Indre et le Cher. C'est un ancien comté indépendant tombé dans la mouvance des Capétiens, devenu duché et dont la capitale est Bourges. Les principaux sites sandiens, sont disséminés autour de Nohant dans un rayon d'une dizaine de kilomètres seulement. Seul le village de Gargillesse est un peu excentré, distant de quarante kilomètres environ.

Cette région, George SAND l'a nommée la Vallée-Noire. Voici la définition qu'elle en donne dans deux articles de *L'Eclaircur de l'Indre*, (28 novembre et 5 décembre 1846) : *"Faites courir une ligne circulaire, partant, si vous voulez, de Chuis-Dessus, qui est le point de mire de tous les horizons de la Vallée-Noire et faites-la passer par toutes les hauteurs qui enferment et protègent notre bocage."* Elle explique pourquoi elle a choisi ce nom : *"Toutes les hauteurs sont boisées, ce qui donne à nos lointains cette belle couleur bleue qui devient violette et quasi noire dans les jours orageux."* Elle précise : *"La Vallée-Noire, a, selon moi une quarantaine de lieues de superficie, quarante à cinquante mille habitants, et une vingtaine de petites rivières formant affluents aux principales, qui sont l'Indre, la Bouzanne, la Vauvre, et l'IGNERAIE."* Ces cours d'eau *"creusent et fécondent cette vallée riante et fertile, où tout est semé sur des plans inégaux et ondulés."*



### II – NOHANT.

Dans *Histoire de ma vie* elle présente le **domaine** : *"Je dirai quelques mots de cette terre de Nohant où j'ai été élevée, où j'ai passé presque toute ma vie et où je souhaiterais mourir."* Elle ajoute : *"Le revenu en est peu considérable, l'habitation est simple et commode. Le pays est sans beauté, bien que situé au centre de la Vallée-Noire, qui est un vaste et admirable site. Mais précisément cette position centrale dans la partie la plus nivelée et la moins élevée du pays, [...] nous prive [...] du coup d'œil étendu dont on jouit sur les hauteurs et sur les pentes."*

George SAND n'est pas née à Nohant. Le domaine n'est pas un domaine de famille : sa grand-mère, Mme DUPIN DE FRANQUEUIL, qui avait échappé à l'échafaud grâce au 9 Thermidor, l'avait acheté en 1793 à Pierre Philippe

PEARRON, comte de Serennes, qui avait fait construire la maison en 1770 après avoir rasé l'ancien château féodal de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Le domaine comprenait aussi une ferme attenante avec deux tours rondes, des communs et un parc de 5 hectares. Elle fit abattre les vestiges des anciens remparts, combler les fossés, créer un potager et planter un bois. Plus tard, elle acheta également d'autres fermes. La propriété comprenait plus de 200 hectares, ce qui est considérable dans une région où les propriétés ne dépassent pas 5 hectares.

Voici la description qu'en donne George SAND : *"Le château, si château il y a (car ce n'est qu'une médiocre maison du temps de LOUIS XVI), touche au hameau et se pose au bord de la place champêtre sans plus de faste qu'une habitation villageoise."*



Si George SAND n'est pas née à Nohant, les hasards de la vie feront de ce lieu sa demeure. Elle découvre **la maison** en 1808 quand elle revient d'Espagne avec son père, Maurice DUPIN DE FRANCUEIL, soldat dans l'armée de NAPOLEON et aide de camp de MURAT, sa mère Sophie-Victoire et son petit frère qui ne survit que quelques jours. Elle a quatre ans et à peine remise du voyage apocalyptique qui l'a ramenée d'Espagne, son univers bascule: son père adoré se tue en tombant de cheval une nuit qu'il revient de la ville voisine, La Châtre.

Sa grand-mère, qui idolâtre son fils unique, reporte son amour sur la petite Aurore. Elle retrouve chez elle des traits de Maurice enfant. Elle désire se charger de l'éducation de

la petite fille. En effet Sophie-Victoire, la veuve de Maurice, est d'extraction populaire, elle n'a aucune culture. Après d'intenses tractations, la grand-mère obtient de garder la petite Aurore auprès d'elle, en échange d'une rente qu'elle versera à Sophie-Victoire. C'est un déchirement pour Aurore d'autant qu'elle aime profondément sa mère et sa grand-mère et que les deux femmes ne s'entendront jamais.

Cependant Aurore est heureuse à Nohant où, à côté des leçons de DESCHARTRES, ancien précepteur de son père et homme de confiance de sa grand-mère, elle jouit d'une grande liberté et mène une vie de petite campagnarde, en compagnie de son demi-frère, Hippolyte CHATIRON et des petits paysans des alentours. Elle bénéficie aussi des leçons de musique de sa grand-mère. En hiver, elle va quelquefois séjourner à Paris avec sa grand-mère, ce qui lui permet de retrouver sa mère. En 1817 sa grand-mère la place au couvent des Anglaises, à Paris, pour qu'elle reçoive une éducation conforme à son statut social. Elle y reste 3 ans et qualifie ces 3 années de la période la plus heureuse de sa vie. Elle a même une crise mystique et envisage de prendre le voile, ce qui incite sa grand-mère à la ramener à Nohant.

Peu après, l'état de santé de sa grand-mère se détériore. Aurore la soigne avec dévouement. Pendant cette période très difficile, aussi éprouvante physiquement que moralement, elle parcourt les alentours à cheval, trouvant un grand réconfort dans le contact avec la nature et dans l'exercice physique. Aujourd'hui encore l'ancienne écurie conserve mangeoires et râtelier.

Sa grand-mère meurt le 25 décembre 1821.

Aurore hérite donc du domaine et de la fortune de sa grand-mère. Mais elle est mineure. Il lui faut des tuteurs. Sa grand-mère toujours désireuse de la soustraire à l'influence de sa mère, avait désigné comme tuteur Monsieur René DE VILLENEUVE, fils de la demi-sœur de Maurice. Cependant Sophie-Victoire revendique la tutelle exclusive de sa fille, rompt avec la famille de son mari et Aurore se retrouve à Paris avec sa mère. Les relations sont toujours très difficiles et George SAND dans *Histoire de ma vie* décrit le comportement imprévisible de sa mère qui "*frisait par moments l'aliénation [...] alternatives de gaieté folle et de sombre colère, de tendresse expansive et d'indifférence apparente ou d'aversion fantasque*". Sans doute pour échapper à un tête-à-tête dévastateur, Sophie-Victoire emmène Aurore à la campagne chez des connaissances, les DU PLESSIS, pour une semaine. Elle-même s'en va le lendemain et ne reviendra chercher Aurore qu'au bout de quatre ou cinq mois.

C'est chez les DU PLESSIS qu'Aurore rencontre Casimir DUDEVANT, ancien militaire plus âgé qu'elle et plutôt désargenté. Celui-ci demande la main d'Aurore et le mariage est célébré en septembre 1822.

Le jeune couple retourne vivre à Nohant. Casimir prend en main la gestion du domaine après le départ du fidèle DESCHARTRES qui est arrivé au terme de son contrat en juin 1823. Avant cela **Aurore et Casimir** s'installent à Paris où Aurore donne naissance à son premier enfant, Maurice, le 30 juin 1823. De retour à Nohant, à l'automne 1823, Casimir entreprend un certain nombre de modifications que George SAND décrira ainsi : "*Nohant était amélioré, mais bouleversé ; la maison avait changé d'habitudes, le jardin avait changé d'aspect. Il y avait plus d'ordre, moins d'abus dans la domesticité ; les appartements étaient mieux tenus, les allées plus droites, l'enclos plus vaste ; on avait fait du feu avec les arbres morts, on avait tué les vieux chiens infirmes et malpropres, vendu les vieux chevaux hors de service, renouvelé toutes choses, en un mot.*"

Elle ne proteste pas cependant. D'ailleurs à cette époque le mari est légalement le maître des biens de son épouse. Ce n'est pas un mariage heureux. Les goûts des deux époux sont très différents. Aurore ne supporte pas la vie que mène Casimir, faite de parties de chasse, de beuveries (souvent avec Hippolyte CHATIRON revenu vivre à Nohant) sans aucune activité intellectuelle ou artistique.



La naissance d'une fille, Solange, en 1828, n'arrange rien. Aurore et son mari mènent en quelque sorte deux vies parallèles.

*"J'habitais alors l'ancien **boudoir** de ma grand-mère, parce qu'il n'y avait qu'une porte et que ce n'était un passage pour personne, sous aucun prétexte que ce fût. Mes deux enfants occupaient la chambre attenante. Je les entendais respirer, et je pouvais veiller sans troubler leur sommeil. Ce boudoir était si petit, qu'avec mes livres, mes herbiers, mes papillons et mes cailloux (j'allais toujours m'amuser à l'histoire naturelle sans rien apprendre), il n'y avait pas de place pour un lit. J'y suppléais par un hamac. Je faisais mon bureau d'une armoire qui s'ouvrait en manière de secrétaire."*

La situation se dégrade. *"Dans la vue de m'affranchir et de soustraire mes enfants à de fâcheuses influences, un jour possibles; certaine qu'on me laisserait m'éloigner, à la condition de ne pas demander le partage, même très inégal, de mon revenu, j'avais tenté de me créer quelque petit métier."*

Elle peint de petits coffrets, des tabatières, mais cela ne rapporte presque rien. Elle fait la connaissance de Jules SANDEAU, berrichon aussi, qui devient son amant et avec lequel elle écrit un roman signé Jules SAND. Elle songe alors à gagner sa vie par l'écriture.

Elle négocie avec son mari un accord qui lui permet de passer trois mois sur six à Paris avec sa fille en contrepartie d'une réduction de la pension annuelle qu'il doit lui accorder pour ses dépenses personnelles.

De 1831 à 1835 elle alterne les séjours à Paris et à Nohant et commence sa vie d'écrivain. En 1832 elle publie *Indiana* sous le pseudonyme de George SAND. Le succès est immédiat.

Mais sa vie privée ne s'améliore pas et elle se résout à demander une séparation par jugement.

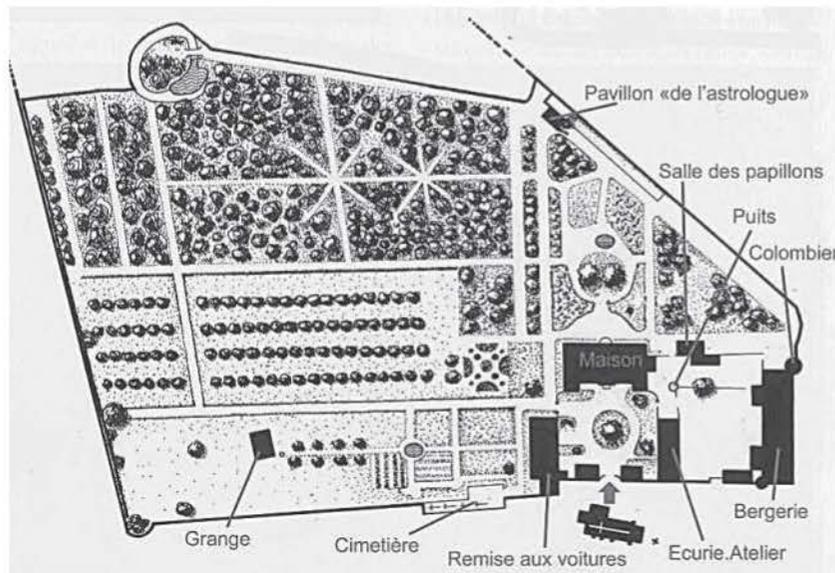
Elle l'obtient le 16 février 1836. Elle écrit : *"Je pus aller prendre possession de mon domicile légal à Nohant. Le jugement me confiait la garde et l'éducation de mon fils et de ma fille."* Elle se retrouve seule à Nohant. Après avoir congédié les domestiques engagés par Casimir, elle fait disparaître ce qui lui rappelle de mauvais souvenirs et remet les vieux meubles comme elle les avait vus placés dans son enfance.

Son mari conteste le jugement qui est confirmé le 11 mai 1836. Il fait appel devant la cour d'appel de Bourges puis se désiste à la dernière minute.

George SAND rentre définitivement à Nohant le jour de la Sainte-Anne, patronne du village, le 26 juillet. Elle écrit : *"J'avais la maison de mes souvenirs pour abriter les futurs souvenirs de mes enfants."*

Dorénavant, la vie de George SAND a comme point d'ancrage Nohant.

Elle y écrit, elle y vit avec ses enfants et y reçoit de nombreux amis. Ce sont des musiciens (CHOPIN, LISZT, Pauline VIARDOT), des peintres (DELACROIX), des écrivains (FLAUBERT, BALZAC, Alexandre DUMAS fils). Certains y passent des semaines, des mois ou des années. Nous savons que CHOPIN y est venu chaque été pendant neuf ans, tant qu'a duré sa liaison avec George SAND. Alexandre MANCEAU, graveur ami de Maurice, reste à Nohant de 1849 à 1864. Il est l'amant de George SAND mais c'est aussi une pièce maîtresse de la vie de Nohant, secrétaire et régisseur du théâtre entre autres tâches.



Pendant 40 ans, George SAND et Nohant s'identifient tout à fait. Certes elle voyage notamment en Italie, en Suisse, à Majorque, en Provence. Elle habite souvent aussi une partie de l'année à Paris. Mais c'est à Nohant qu'elle revient toujours, surtout après l'échec de la révolution de 1848 et l'instauration du second empire.

#### ✓ Le domaine de Nohant.

Il faut rappeler que ce domaine a appartenu depuis 1793 à la même famille : d'abord à la grand-mère de George SAND, Marie-Aurore DUPIN DE FRANCUEIL, puis à George SAND et ses enfants Maurice et Solange, puis à Maurice SAND et son

épouse Lina, enfin aux deux filles de Maurice, Gabrielle et Aurore SAND. Celle-ci, dernière descendante directe a légué le domaine à l'Etat en 1952 sous réserve d'usufruit. Elle est décédée en 1961.

Le visiteur franchit le grand portail et pénètre dans la cour ombragée d'un grand if centenaire. A gauche la remise aux voitures abrite aujourd'hui l'accueil et la boutique-librairie. A droite l'écurie où se trouve la **grande statue de George SAND** en allégorie de la littérature faite par CLÉSINGER, le mari de Solange. En face, la maison avec ses deux étages, ses deux petites ailes en saillie à chaque extrémité et l'atelier vitré sur la gauche du toit (qui défigure un peu l'ensemble).

On pénètre dans le vestibule par une porte à deux battants surmontée d'un œil de bœuf.

Un bel escalier incurvé, aux murs décorés de rose et de bleu sans doute par Maurice, monte à l'étage.



En face de l'entrée se trouve la pièce la plus vaste du rez-de-chaussée, **la salle à manger**.

C'est là que tous les soirs la maisonnée se réunissait pour le dîner. Aurore SAND a disposé près de chaque assiette des cartons avec le nom des convives (le Prince Jérôme NAPOLEON, Alexandre DUMAS fils, CHOPIN, Pauline VIARDOT, LISZT, Marie D'AGOULT, FLAUBERT, BALZAC, DELACROIX entre autres). Bien

entendu, c'est un plan de table virtuel, les convives cités n'ont jamais participé à un dîner tous ensemble.

Les verres ont été offerts par CHOPIN et la vaisselle à décor de fraisiers est en faïence de Creil. Le lustre est en verre de Murano acheté à Paris.

A partir de 1840, George SAND installe toute une série d'équipements pour vivre à Nohant confortablement été comme hiver. Ici, dans une niche, on aperçoit le calorifère. En 1850 elle fait installer un système de chauffage central à air chaud dans toute la maison. Il fonctionne encore aujourd'hui avec une autre chaudière bien entendu.

A droite de la salle à manger **le salon**, une des pièces importantes de la vie de la maison dominée par une grande table que George SAND décrit ainsi : *"c'est une grande, une vilaine table. C'est Pierre BONNIN, le menuisier [du] village, qui l'a faite, il y a tantôt vingt ans. Il l'a faite avec un vieux merisier [du] jardin. Elle est longue, elle est ovale, il y a place pour beaucoup de monde. Elle a des pieds à mourir de rire ; des pieds qui ne pouvaient sortir que du cerveau de Pierre BONNIN, grand inventeur de formes incommodes et inusitées. Enfin c'est une table qui ne paie pas de mine, mais c'est une solide, une fidèle, une honnête table, elle n'a jamais voulu tourner ; elle ne parle pas, elle n'écrit pas,*



*elle n'en pense peut-être pas moins, mais elle ne fait pas connaître de quel esprit elle est possédée : elle cache ses opinions. [...] Elle a prêté son dos patient à tant de choses ! [...] La table du soir (c'est ainsi qu'on la nomme, parce que durant le jour, chacun vaquant à ses occupations ou courant à sa fantaisie, elle reste seule et tranquille dans le salon) a donc un rôle assez important. [...] Que ferait-on sans elle ? [...] chacun apporte son travail ou son délassement, et on se querelle, on se pousse, on se serre pour que tout le monde tienne sur la grande table."*



Sur les murs toute une série de portraits de famille, depuis Maurice de Saxe, l'arrière-grand-père de George SAND, jusqu'à Aurore SAND, sa dernière descendante. On trouve aussi un piano Pleyel et des fauteuils confortables.

En retraversant la salle à manger, on entre dans la **chambre de la grand-mère de George SAND**, aux meubles de style Louis XVI. George SAND s'y installe après son mariage. A partir de 1827, c'est la chambre de ses enfants tandis qu'elle-même s'installe dans le boudoir attenant où elle dort dans un hamac et écrit sur un secrétaire qui s'ouvre dans un placard. On y voit également la harpe de sa grand-mère.

Autre pièce importante, à droite du vestibule, **la cuisine**. Vaste et claire, elle est très bien équipée : une solide table de chêne autour de laquelle peuvent s'asseoir une dizaine de personnes, deux grandes cuisinières modernes, un potager sous la fenêtre, et toute une batterie de cuisine en cuivre sans oublier les bassines pour les confitures que George SAND faisait elle-même. On voit aussi l'escalier en bois qui mène à la chambre de la cuisinière. Par la fenêtre, on aperçoit la cour de la ferme avec son puits.



Une dizaine de domestiques était nécessaire à la bonne marche d'une maisonnée où famille élargie, amis et visiteurs séjournèrent des semaines, des mois, sinon des années.

A gauche du vestibule, les 2 théâtres : le théâtre pour les acteurs vivants et le **théâtre de marionnettes**. On sait l'importance du théâtre dans la vie de George SAND, de son fils Maurice et de la société qui fréquentait Nohant.



Au-dessus de l'accueil, dans l'ancienne remise aux voitures, on peut visiter un espace d'exposition consacré aux marionnettes du théâtre de Nohant. On y voit les très nombreuses marionnettes fabriquées par Maurice ; les costumes et les accessoires souvent réalisés par George SAND elle-même ; des décors ; du matériel de bruitage.

L'une des pièces les plus importantes de l'étage est la **chambre bleue** que George SAND fit aménager en 1867. C'était l'ancienne chambre d'Alexandre MANCEAU qui y a vécu pendant 15 ans. George SAND meurt dans cette chambre le 8 juin 1876, non pas dans son lit mais sur une chaise longue, devant la fenêtre, sans doute en contemplant les deux cèdres qu'elle avait plantés à la naissance de ses enfants.

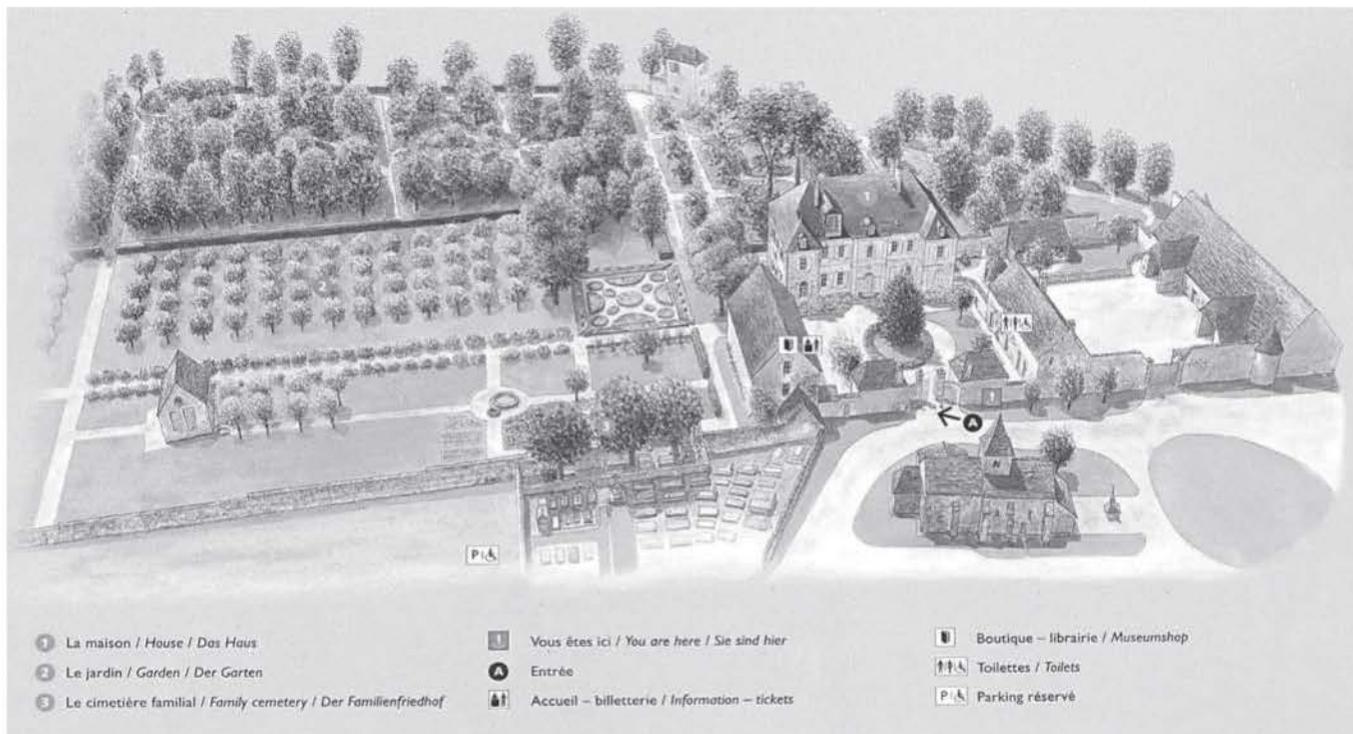


On voit aussi la **chambre à décor japonais** choisi par Gabrielle, l'une de ses deux petites-filles, qui a hérité de la maison en 1889, à la mort de son père Maurice. C'était la chambre de George SAND avant son mariage et après sa séparation d'avec Casimir. Elle la quitte en 1867 pour la chambre bleue. En 1909, à la mort de Gabrielle, sa sœur Aurore, dernière descendante de George SAND, l'occupe jusqu'à sa mort en 1961. Nous voyons ensuite les deux pièces que George SAND a fait aménager en divisant l'ancienne chambre de CHOPIN. Elle obtient ainsi **un bureau et un cabinet d'archives** où l'on aperçoit encore les portes capitonnées qui avaient été installées pour la tranquillité du compositeur.



### ✓ Le parc.

Derrière la maison, se dressent deux cèdres majestueux plantés par George SAND à la naissance de ses deux enfants. Le bassin date de 1896.



A droite de la maison s'étend le parc divisé en plusieurs parties.

George SAND écrit :

*"Je préfère aux jardins arrangés et soignés ceux où le sol, riche par lui-même de plantes locales, permet le complet abandon de certaines parties, et je classerais volontiers les végétaux en deux camps, ceux que l'homme altère et transforme pour son usage et ceux qui viennent spontanément. Rameaux, fleurs, fruits ou légumes, cueillez tant que vous voudrez les premiers. Vous en semez, vous en plantez, ils vous appartiennent. Vous suivez l'équilibre naturel, vous créez et détruisez. Mais n'abîmez pas inutilement les secondes. Elles sont bien plus délicates, plus précieuses pour la science et pour l'art, ces "mauvaises herbes", comme les appellent les laboureurs et les jardiniers.*



*Elles sont vraies, elles sont des types, des êtres complets. Elles nous parlent notre langue, qui ne se compose pas de mots hybrides et vagues. Elles présentent des caractères certains, durables et – que l'on en fasse ou non une espèce nouvellement observée et classée – ce caractère persiste avec le milieu qui*

*l'a produit. La passion de l'horticulture fait tant de progrès que peu à peu tous les types primitifs disparaîtront peut-être comme a disparu le type primitif du blé. Pénétrons donc avec respect dans les sanctuaires où la montagne et la forêt cachent et protègent le jardin naturel. J'en ai découvert plus d'un, et même assez près des endroits habités. Un taillis épineux, un coin inondé par le cours égaré d'un ruisseau les avaient conservés vierges de pas humains. Dans ces cas-là je me garde bien de faire part de ces trouvailles : on dévasterait tout."*

("Le pays des anémones" dans Nouvelles lettres d'un voyageur, 1877)



Le parc reflète bien cette conception, il n'a rien d'un jardin à la française aux allées rectilignes et aux parterres géométriques. Il joint l'utile à l'agréable avec **sa roseraie**, ses vivaces, son bois plein de recoins sauvages mais aussi son verger et **son potager**.

George SAND participe activement à l'entretien de son jardin. Elle écrit : *"Je sème, je plante, je fume mes plates-bandes, je fais des massifs, j'enfonçe des pieux, je relève des murs. [...] Je suis en sabots toute la journée et ne rentre que pour dîner."*

Quant au potager, bien plus important à son époque car il servait à l'alimentation de toute la maisonnée, elle donne des indications sur ce qu'on y cultivait : *"Point d'asperges. Chez nous personne ne les aime [...] mais force salades, artichauts, petits pois, concombres, haricots verts et melons, des fleurs à mort."* Au fond du parc, près de la route, se trouve le pavillon dit *de Flaubert* où étaient logés les invités qui faisaient de longs séjours comme FLAUBERT ou Edmond PLAUCHUT. C'était du temps de George SAND l'entrée principale du domaine.





En bordure de la propriété un enclos enferme le petit cimetière privé que George SAND a obtenu de prendre sur le cimetière communal attenant. Les membres de la famille y sont ensevelis : George SAND, son père, sa mère, sa grand-mère, son fils, sa belle-fille, sa fille et ses 4 petits-enfants. Il y a aussi un ami Edmond PLAUCHUT mort en 1909.

Pour terminer cette visite rapide du domaine, voici ce qu'écrivait en 1906 l'écrivain américain Edith WHARTON après avoir visité Nohant :

*"La première surprise vient de ce*

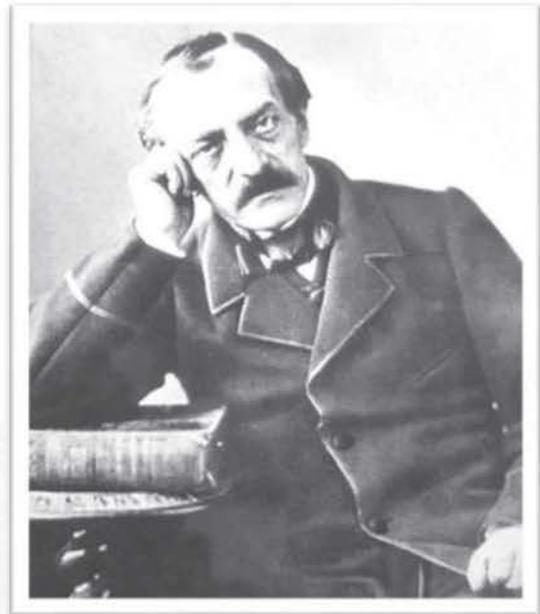
*qu'on trouve, somme toute, que la maison a une allure ... comment dire? ... bien plus digne et décente, bien plus consciente des convenances et contraintes sociales, que ne le laisseraient entendre les premières années de la vie qui y a été menée. [...] Et d'une certaine façon, déraisonnable bien entendu, on s'attend que la maison porte, même extérieurement, des marques de cette période noire et dépravée; ou, sinon, de l'existence joyeuse, mais également incohérente et improbable, menée ici lorsque la timide Mme DUDEVANT était en train de se transformer en la grande George SAND, et que l'étrange défilé qui continuait de se produire dans la maison se composait, non plus de gentilshommes campagnards ivres et de parents paysans bâtards, mais d'une compagnie tout aussi extravagante et mal assortie d'anciens prêtres, de naturalistes, de journalistes, de saint-simoniens, adeptes de toutes sortes de marottes religieuses, politiques et littéraires. [...] au lieu de cela, on découvre l'image d'une aisance aristocratique, une sobre demeure, consciente à tous égards de sa situation dans l'échelle sociale, de ses obligations envers l'église et les maisonnettes placées sous son aile, de ses droits sur les arpents qui l'entourent."*

### III – GARGILELSE.

A quarante kilomètres de Nohant, se trouve "l'autre" maison de George SAND, qu'elle appelait sa chaumière. En réalité, c'est **Alexandre MANCEAU**, graveur, homme à tout faire et amant de George SAND, qui l'achète en 1857. Il l'appelle *Villa Algira*, du nom d'un papillon très rare qu'il a trouvé la première fois qu'il est venu à Gargillesse.

George SAND écrit à sa fille Solange :

*"Voilà MANCEAU propriétaire pour 800 francs d'une maison bâtie à pierres sèches, couverte en tuiles, et ornée d'un perron à sept marches brutes, d'une cour de quatre mètres carrés, d'un bout de ruisseau avec droit d'y bâtir sur une arche, plus d'un talus*



*de rocher ayant pour limite un buis et un cerisier sauvage. Et le voilà qui lève des plans, qui mesure ses deux petites chambres, plante en imagination des portemanteaux, creuse des armoires dans l'épaisseur de son mur. La maisonnette composée de deux chambres excessivement propres, lits de fer, chaises de paille, tables de bois blanc, est soudée à d'autres maisons pareilles."*



C'est une maison très modeste : elle fait partie d'un bloc de trois habitations réunies sous le même toit ; elle ne comporte au départ que deux petites pièces auxquelles MANCEAU fera ajouter une autre pièce bâtie sur une arche. Le confort est sommaire : un petit potager pour cuisiner si bien que George SAND et MANCEAU prennent leurs repas à l'auberge (aujourd'hui l'hôtel des Artistes).

D'ailleurs les séjours sont plutôt brefs, deux semaines tout au plus. Mais George SAND aime y venir pour échapper aux obligations souvent lourdes de Nohant, pour écrire dans la solitude la plus complète ou pour se promener le long de la Creuse. Elle qualifie la région de petite Suisse berrichonne et décrit ainsi l'arrivée au village :

*"Le chemin fit encore un coude, et le village [...] se présenta magnifiquement éclairé, sous nos pieds. Il faut arriver là au soleil couchant : chaque chose a son heure pour être belle. C'est un nid bâti au fond d'un entonnoir de collines rocheuses où se sont glissées des zones de terre végétale. [...] Les maisons se groupent autour de l'église, plantée sur le rocher central, et s'en vont en pente, par des ruelles étroites, jusque vers le lit d'un délicieux petit torrent dont, à peu de distance, les eaux se perdent encore plus bas dans la Creuse."*

C'est dans *Promenades autour d'un village* que SAND parle de **Gargilesse**. Ce petit ouvrage a d'abord été publié à un rythme hebdomadaire dans *Le Courrier de Paris* du 1<sup>er</sup> septembre au 20 octobre 1857 avant de paraître en un seul volume en 1860. Il apparaît parfois comme un guide touristique qui passe en revue les curiosités du village : le site, l'église et ses fresques, le château, la place ombragée d'un seul grand arbre et "qui d'un côté domine le précipice".

Le village actuel est habité par de nombreux artistes et animé par des galeries d'art et par un festival international de harpe.

Entrons à présent dans la maison elle-même que MANCEAU, qui meurt en 1864 a léguée par testament à Maurice. Celui-ci la vend deux ans après la mort de sa mère. En 1958 Aurore SAND manifeste le désir de la transformer en musée. La commune de Gargilesse l'achète et la loue à Aurore. Christiane SAND, épouse de Georges SMEETS-DUDEVANT-SAND, filleul puis fils adoptif d'Aurore SAND, y dépose nombre d'objets ayant appartenu à George SAND et à son fils Maurice. (D'autres objets personnels sont exposés au Musée de la vie romantique installé dans la maison du peintre Ary SCHEFFER à Paris.)



elle a travaillé à plusieurs romans dont *Les beaux messieurs de Bois-Doré* et *L'homme de neige*.

Plus qu'à Nohant nous touchons ici à l'intimité de George SAND : dans la petite chambre, sur le lit sont posés **une robe, une veste, un chapeau, une ombrelle et un sac** qui lui ont appartenu.

Nous remarquons à quel point elle était petite, elle ne mesurait qu'1,54 m. Ses **escarpins** de pointure 34 confirment sa petite taille.

Près de la fenêtre, sur le petit bureau,



*Escarpins de G. Sand pointure 34, brodés par l'usu Calomais pour le théâtre de Nohant*



D'autres objets de la vie quotidienne attirent l'attention du visiteur : objets de toilette, boîte à chapeau de CHOPIN, **matériel pour la chasse aux papillons**, etc.

Cette maison est aussi une sorte de mémorial dédié à **Maurice**, le fils de George SAND bien qu'il n'ait jamais habité la *Villa Algira*. On y découvre les multiples facettes de sa personnalité éclipsée par celle de sa mère. Il a été notamment peintre, graveur, entomologiste, créateur de marionnettes, écrivain, etc. C'est à lui qu'on doit la redécouverte de la *Commedia dell'arte*. Il a voyagé avec le Prince Jérôme NAPOLEON en Afrique du Nord, au Portugal, en Amérique du Nord, rapportant insectes et papillons et publiant son journal de voyage



sous le titre de *Six mille lieues à toute vapeur*.

Au final, moins solennelle que la maison de Nohant, la *Villa Algira* nous permet d'approcher au plus près la relation Manceau-George SAND, relation très forte si l'on songe qu'après la mort de MANCEAU, George SAND ne reviendra plus à Gargilesse.

#### IV – LA CHÂTRE.

Cette petite ville, toute proche de Nohant, a beaucoup compté dans la vie de George SAND.

C'est le lieu de l'un des événements les plus dramatiques de sa vie, la mort de son père. En effet, celui-ci s'est tué en tombant de cheval une nuit qu'il revenait d'une soirée chez des amis. L'hôtel du *Lion d'argent* où on l'a transporté après sa chute existe toujours.

Elle la décrit ainsi : *"Je dois dire que cette petite ville de La Châtre, malgré les travers et les défauts propres à la province, a toujours été remarquable pour la quantité de personnes très intelligentes et très instruites qui se sont produites dans sa population, tant bourgeoise que prolétaire. En masse on y est pourtant fort bête et fort méchant, parce qu'on y est soumis à ces préjugés, à ces intérêts et à ces vanités qui règnent partout, mais qui règnent plus naïvement et plus ouvertement dans les petites localités que dans les grandes."* (*Histoire de ma vie*).

Aujourd'hui, cette ville est le siège du **Musée George SAND et de la Vallée Noire**, installé dans un ancien donjon dont l'écrivain fait la prison du héros de son roman *Mauprat*. L'office du tourisme fournit aussi un plan de la ville qui indique au visiteur les différentes étapes d'un itinéraire sandien.



Non loin de l'hôtel de ville, la municipalité a fait ériger en 1877 une statue représentant **George SAND** dans un jardin public portant son nom. C'est l'œuvre du sculpteur Aimé MILLET.

Tout près s'élève le Théâtre Maurice-SAND, installé dans l'église de l'ancien couvent des Carmes. C'est un petit théâtre à l'italienne qui remonte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le père de George SAND, Maurice DUPIN, y fut comédien et metteur en scène. George SAND passionnée de théâtre y attira des acteurs célèbres comme BOCAGE. Certaines de ses pièces y furent jouées. La salle porte le nom du fils de l'écrivain.

Au n°9 de la rue de Bellefond se trouve la maison du journaliste Henri DE LA-TOUCHE, fondateur du journal *Le Figaro* et qui encouragea les débuts littéraires de George SAND. Il a déclaré à ce propos : "Mon seul orgueil se compose en littérature de deux souvenirs : avoir édité André CHÉNIER et empêché George SAND de s'occuper de portraits à l'aquarelle."

Lors de son procès en séparation, au printemps 1836, George SAND habita chez son amie Rozanne BOURGOING, Rue des Pavillons, dans une maison située sur l'ancien rempart de la ville qui domine l'Indre. Elle écrit à ce propos à Marie D'AGOULT : *"un jardin de quatre toises carrées, plein de roses et une terrasse assez spacieuse pour y faire dix pas en long me servent de salon, de cabinet de travail."*

On peut voir aussi la maison de François AJASSON DE GRANDSAGNE, maire de La Châtre sous le Consulat dont le fils Stéphane a été l'amant de George SAND et selon certains le père de Solange.

## V – AUTRES LIEUX SANDIENS.

Nous avons visité trois lieux importants du Berry de George SAND. Mais il y en a d'autres qu'elle connaît bien et qu'elle utilise dans ses romans. On peut en citer quelques-uns.

### ✓ Le moulin d'Angibault :

Situé sur la commune de Montipouret, il a servi de cadre au roman *Le meunier d'Angibault*. Ni le cadre enchanteur ni le moulin lui-même n'ont changé depuis que George SAND et ses enfants ont découvert en 1844 ce "coin de paradis sauvage". La Vauvre fait toujours tourner la roue qui actionne la meule. Restauré et transformé en musée, le moulin est en état de fonctionner et de temps à autre il moud encore pour des raisons pédagogiques.



### ✓ L'église de Vic et ses fresques :

En 1851, George SAND écrit à Mme DE BERTHOLDI :

*"Nous avons en plus, pour quelques jours, un architecte du gouvernement, qui est venu pour faire réparer l'église de Vic; car tu sauras que cette église est classée parmi les monuments historiques. Cela t'étonne un peu, n'est-ce pas? Eh bien, cette grange, cette masure si nue, si laide, si insignifiante, elle est au nombre des choses rares et précieuses. Notre nouveau curé, en grattant les murs pour les nettoyer, a découvert, sous trois couches de badigeon, dans le chœur et dans le sanctuaire, des fresques romanes du XI<sup>e</sup> siècle au moins. J'en ai porté des croquis à Paris, je les ai montrés aux gens compétents et l'église a été classée."*



### ✓ Le château de Sarzay :

Cette forteresse aujourd'hui encore très impressionnante, a été utilisée par George SAND dans le roman *le Meunier d'Angibault* sous le nom de château de Blanchemont. Actuellement, propriété de la famille HURBAIN depuis 1983, elle est partiellement restaurée et abrite des chambres d'hôte.



### ✓ Le château de Boussac :



George SAND a été aussi à l'origine de la découverte de la célèbre tapisserie de *La Dame à la licorne*, au château de Boussac, situé non pas en Berry mais dans la Marche, à une quarantaine de kilomètres de Nohant. C'est en s'y rendant un jour de pluie qu'elle remarque un paillason aux motifs étranges. Elle fait appel à Prosper MÉRIMÉE qui vient inspecter sa trouvaille. Classée et restaurée cette tapisserie est aujourd'hui visible au musée de Cluny à Paris. George SAND raconte cet épisode dans un article du journal *L'Illustration* le 3 juillet 1847. Elle séjourne encore au château de Boussac en 1870, quand une épidémie de variole l'oblige à fuir Nohant comme elle le raconte

dans *Journal d'un voyageur pendant la guerre* publié en 1871.

## CONCLUSION.

Dans leur article sur les maisons d'écrivain que nous avons cité en introduction, les deux auteurs concluent :

"Nombreuses sont les traces de ses œuvres que l'on peut retrouver en arpentant le territoire. C'est pourquoi, depuis le début des années 1990, les collectivités locales ont fait de George SAND l'image de marque d'un territoire rural qui ne jouissait pas d'une grande attractivité touristique [...] Panneaux informatifs, route historique, circuits romantiques et sentiers de randonnée reflètent la mise en réseau des différents sites. Pourtant, [...] la disparité de fréquentation entre la maison elle-même et les sites environnants indique que rares sont les touristes qui prennent le temps de partir explorer les environs un livre à la main. Car partir sur les traces de l'auteur est plus exigeant en temps et en implication. De plus, le parcours apporte une dimension supplémentaire à la maison, un lieu intime et fermé. Ouvert, le parcours littéraire peut être vu comme une extension, un prolongement spatial et temporel de l'expérience de visite."

*J'espère que cette conférence aura été pour vous tous une incitation à visiter non seulement Nohant et son domaine mais aussi tout le pays de George SAND.*

**"GEORGE SAND, DE TAMARIS A DARDENNES".**

Pascal CASANOVA.



*"Il est midi, l'heure où l'on voit tout ! Regarde cette femme qui descend les marches de son perron. Elle a les cheveux grisonnants sous son petit chapeau de paille ; elle est toute seule ; elle se promène au soleil, doucement ; elle contemple son horizon vulgaire ; elle écoute les bruits vagues de la nature ; elle s'amuse à suivre de l'œil ces nuées dont tu ne veux pas. Elle cause avec le jardinier ; elle se penche pour respirer ses fleurs qu'elle se garde bien de cueillir ; elle s'arrête ; elle écoute ! Quoi ? Elle n'en sait rien elle-même ! Quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle*

*s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brise, océan, âme ! Elle se souvient ! Elle devine ! Tout ce que tu entends au milieu des flots, elle l'entend aussi bien que toi sous son dôme de lilas, et les oiseaux, et les tempêtes, et tout ce qui chante, et tout ce qui pleure, et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine – comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit – la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible."*<sup>1</sup>

Nul doute qu'en cette soirée du samedi 27 octobre 1860, George SAND fait à **Nohant** le tour de son jardin avec la même sérénité que nous la décrit Alexandre DUMAS fils, célèbre auteur de *La Dame aux camélias*.

Une nouvelle journée vient donc de s'achever, pareille aux autres, dans ce reposant domaine de Nohant où la châtelaine quinquagénaire vit désormais, apaisée des combats politiques et des passions amoureuses qui ont secoué sa jeunesse.



Pourtant, le lendemain, George SAND ne se lève pas. Alexandre MANCEAU, son fidèle compagnon, complète l'Agenda du jour : *"Dimanche 28 octobre 1860 – Nohant. Triste journée : pendant le déjeuner, Marie<sup>2</sup> vient nous dire que Madame est malade. C'est un violent accès de fièvre. Laquelle ? Elle divague toute la journée et ne boit ni ne mange ; c'est à grand-peine qu'on lui fait avaler deux tasses de tilleul. Jusqu'à minuit, c'est la même chose, délire toujours."*<sup>3</sup>

Fils d'un gardien de la paix, **Alexandre MANCEAU** naquit à Paris en 1817<sup>4</sup>. Ce graveur de renom vint à Nohant en décembre 1849, invité quelques jours par Maurice SAND<sup>5</sup>, le fils bien-aimé de George. Rongé par la tuberculose, il mourra quinze ans plus tard dans les bras de George SAND.

En avril 1850, SAND confiait à son ami, l'éditeur HETZEL : *"Il a les soins d'une femme adroite, active et ingénieuse. Quand je suis malade, je suis guérie, rien que de le voir préparer mon oreiller et m'apporter mes pan-*

*touffles. Moi qui ne demande et n'accepte jamais de soins, j'ai besoin des siens, comme si c'était dans ma nature d'être choyée. Enfin, je l'aime, je l'aime de toute mon âme, avec ses défauts. [...].*



<sup>1</sup> Alexandre DUMAS fils, préface au *Fils naturel*, 10 avril 1868.

<sup>2</sup> Marie CAILLAUD naquit à Nohant le 23 février 1840. Jeune paysanne, elle entra chez George SAND pour le service de la basse-cour à l'âge de onze ans. Plus tard, sa maîtresse lui apprit à lire, l'éleva au rang de femme de charge et lui confia quelques rôles dans de nombreuses pièces sur le petit théâtre de Nohant. Le 10 mai 1868, elle accouchera d'une petite fille, Marie-Lucie, dont le père demeure inconnu. Marie CAILLAUD mourra à La Châtre le 11 janvier 1914.

<sup>3</sup> George SAND, *Agendas II : 1857-1861*, éd. Jean Touzot, textes transcrits et annotés par Anne CHEVEREAU, Paris, 1991, p. 315.

<sup>4</sup> Une biographie très documentée a été consacrée à Alexandre MANCEAU par Anne CHEVEREAU : *Alexandre MANCEAU, le dernier amour de George SAND*, Christian Pirot éditeur, 2002.

<sup>5</sup> Maurice DUDEVANT-SAND, né à Paris le 30 juin 1823 et mort à Nohant le 4 septembre 1889. Il est le fils bien-aimé de George SAND. Ecrivain, dessinateur, entomologiste, il vécut dans l'ombre et la dépendance de sa mère.

*Je l'aime avec tout ce qu'il est, et il y a un calme étonnant dans mon amour, malgré mon âge et le sien [...], malgré enfin une horrible méfiance qui a toujours tourmenté le fond de mon cœur dans toutes mes amours [...]. Je suis comme transformée, je me porte bien, je suis heureuse, je supporte tout, même son absence, c'est tout dire, moi qui n'ai jamais supporté cela.*"<sup>1</sup>

Mais revenons au chevet de notre malade en ces derniers jours d'octobre 1860.

Quatre médecins vont s'y succéder :

Pierre-Paul DARCHY<sup>2</sup> qui était passé à Nohant par hasard, son vieil ami Gustave PAPET qu'elle connut *"en petits jupons et en bourrelets"*<sup>3</sup>, Jules-Auguste-Edouard MONNERET<sup>4</sup>, assez vite remercié en raison de ses tarifs exorbitants, et enfin Hippolyte VERGNE<sup>5</sup> qui semble celui qui l'a tirée d'affaire grâce à une potion dont on ignore le contenu ...

Plus tard, George écrira : *"Mes amis avaient si bonne envie de me sauver qu'ils m'eussent amené la Faculté entière. Mais voilà une maladie que je n'ai pas le moyen de me permettre souvent."*<sup>6</sup>

Il est évident que George a cessé toute activité : écriture, relecture et correspondance.



*je vous ai toujours trouvé là près de moi chaque fois que j'ai ouvert les yeux, et que vous me disputiez à la mort avec une volonté que l'affection décuplait.*"<sup>7</sup>

A peine rétablie, George SAND songe à un projet de convalescence au soleil. Par qui lui a-t-il été conseillé ? Le docteur Hippolyte VERGNE semble l'hypothèse la plus probable.

Partir au soleil oui, mais où ? George SAND connaît bien le Sud de la France, mais également Majorque et l'Italie pour y avoir séjourné. Elle avait fait alors plusieurs escales à Marseille.

De plus, elle sait qu'elle peut compter sur un ami de longue date qui vit à Toulon, compte de nombreuses relations et peut la conseiller : le poète-maçon Charles PONCY<sup>8</sup>.

Ainsi, le 25 novembre, elle lui adresse la lettre suivante : "Mon excellent enfant, je vais tout à fait bien, quoique faible encore. Dites-moi s'il y a moyen que nous passions Maurice, MANCEAU et moi deux à trois mois à Hyères pour 900 F par mois, pour nous trois."<sup>9</sup>



Si MANCEAU continue à renseigner l'Agenda, la **Correspondance** quant à elle reste muette. En effet, le Tome XVI de la Correspondance de George SAND marque une pause entre le 28 octobre et le 21 novembre 1860.

La première personne à laquelle George donne des nouvelles de sa santé en ce 21 novembre, c'est bien évidemment le docteur Hippolyte VERGNE : *"Il est bien temps que je vous écrive, cher ami de mon cœur. Chaque jour, je fais un petit progrès. Mon cœur a besoin de vous remercier de tant de soins délicats, patients, aimants, réfléchis et intelligents que vous avez pris de moi pendant je ne sais combien de jours et de nuits dont je n'ai pas eu conscience. Il me semble que*



<sup>1</sup> George SAND, *Correspondance* Tome IX, GARNIER, édition de Georges LUBIN, p. 545.

<sup>2</sup> Pierre-Paul DARCHY (1825-1894). Il devint par la suite un familier de la famille SAND jusqu'à son départ de La Châtre pour Chambon-sur-Voueize dans la Creuse en 1864.

<sup>3</sup> George SAND, *Histoire de ma vie*, V.

<sup>4</sup> Jules-Auguste-Edouard MONNERET (1810-1868), médecin de l'hôpital Necker puis de celui de la Charité.

<sup>5</sup> Né à Cluis dans l'Indre, le 12 décembre 1801, Hippolyte VERGNE a obtenu son diplôme de médecine en 1829. George SAND le connaît depuis quelques années, tout comme sa famille d'ailleurs : *"C'est un homme de science, d'intelligence et de cœur, qui, après avoir longtemps exercé la médecine à Paris, s'est retiré à la campagne, où il soigne les pauvres et fournit les médicaments à ses frais"*. (George SAND, *Correspondance* Tome XV, Garnier, édition de Georges Lubin, pp. 163-164). Le docteur Hippolyte VERGNE est également l'ami de la célèbre comédienne Sylvanie ARNOULD-PLESSY, elle-même très liée à George SAND. George dédiera à Hippolyte VERGNE son roman *Tamaris* (1862).

<sup>6</sup> George SAND, *Correspondance* Tome XVI, Garnier, édition de Georges Lubin, pp. 173-174.

<sup>7</sup> George SAND, *Correspondance* Tome XVI, Garnier, édition de Georges Lubin, p. 162.

<sup>8</sup> Louis-Charles PONCY, né à Toulon le 4 avril 1821 et décédé dans cette même ville le 30 janvier 1891. Fils de maçon et maçon lui-même, il fit ses débuts dans la littérature en publiant un recueil de poèmes *Marines* (1842) ce qui lui valut l'admiration et l'amitié de George SAND.

<sup>9</sup> George SAND, *Correspondance* Tome XVI, Garnier, édition de Georges Lubin, p. 169.

Le 9 février suivant, tandis que d'importants travaux sont réalisés à Nohant, Alexandre MANCEAU note : "On commence à faire les bagages"<sup>1</sup> ; le 10 : "Paquets toute la journée" ; le 11 : "Toujours les préparatifs de voyage. On est éreinté."<sup>2</sup>



Bref, les caisses sont fermées, les valises sont bouclées, mais où va-t-on ? En fait, George a trouvé une solution.

Consciente que sa santé ne lui permet pas de partir à l'aveuglette, elle a décidé de profiter du départ de son fils Maurice à Paris le 25 janvier, pour confier à ce dernier la difficile mission d'éclaireur. De Paris en passant par Lyon et Marseille, Maurice se rendra à Toulon et finira bien par repérer un lieu de villégiature calme et ensoleillé.

En 1861, **Maurice SAND** est toujours célibataire. A trente-sept ans, le mariage n'est toujours pas dans ses projets<sup>3</sup>. La vie à Nohant, auprès de sa mère, le comble de bonheur.<sup>4</sup> Même si la cohabitation avec Alexandre MANCEAU ne va pas tarder à dégénérer.<sup>5</sup>

Alors soit, Maurice s'exécute sur-le-champ ! Nous sommes à Nohant le vendredi 25 janvier 1861 au petit matin, et rendez-vous lui est donné par sa mère, quinze jours plus tard, à Marseille.<sup>6</sup>

Hyères et ses alentours semblent toujours le lieu de résidence choisi et retenu, mais Maurice trouvera-t-il un logement pour quatre personnes, si l'on compte Marie CAILLAUD, dans le budget de sa mère ?

L'Agenda tenu par MANCEAU nous précise les dates et les étapes du parcours qui conduit George SAND, MANCEAU et **Marie CAILLAUD** jusqu'en gare de Toulon où nos voyageurs sont accueillis le lundi 18 février 1861 par Maurice, Charles PONCY, sa femme Désirée<sup>7</sup> et leur fille Solange<sup>8</sup>.



Après une nuit passée à l'hôtel de la Croix d'Or, George, Marie et MANCEAU s'embarquent depuis le port de Toulon pour la baie de Tamaris, quartier de La Seyne ...

Dans ses bagages, George a glissé un volume aux pages vierges, sur la couverture duquel est écrit de sa main : "1861 - Février à juin. Journal".

Si MANCEAU continue de renseigner les pages de l'Agenda pour l'année 1861, George quant à elle, griffonne tous les soirs le compte-rendu scrupuleux de ses découvertes : personnes rencontrées, lieux visités...

Aucun détail ne doit manquer et surtout pas les variétés de plantes rencontrées que George se fera un plaisir de placer dans son herbier. Conservé à la BnF sous le titre "Voyage dit du Midi", cette relation de voyage est un précieux témoignage pour le biographe sandien, mais également pour l'historien et le géographe.

Ouvrons-le à la page du 19 février 1861 : "Bonne nuit à l'hôtel de la Croix d'Or<sup>9</sup> à Toulon, hôtel très propre. Crampes d'estomac en me levant. Ça se passe. On emporte nos malles et nous partons vers midi, par un joli temps frais dans une barque qui nous mène à la voile avec un peu de houle et un joli soleil à notre résidence. Une demi-heure de route à peu près. Nous débarquons au pied d'un escalier rustique et nous grimpons en quelques mi-

minutes à notre nouveau castuc<sup>10</sup> dont on n'aperçoit que le toit au milieu des pins. L'endroit est ravissant [...].

<sup>1</sup> *Idem*, p. 338.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> Il le fera le 17 mai 1862 avec Lina CALAMATTA (1842-1901).

<sup>4</sup> Solange écrira bien plus tard à propos de son frère : "Il aurait été un artiste remarquable, sans la terrible gâterie de sa mère, qui travaillait pour lui, lui achetait des joujoux, jusqu'à cinquante ans, et a oublié d'en faire un homme". (Solange CLÉSINGER à Emile AUCANTE, 19 avril 1881).

<sup>5</sup> En novembre 1863, les relations entre MANCEAU et Maurice SAND dégénèrent. Fils contre amant, George n'hésite pas, Maurice restera à Nohant, quant à elle, elle part avec MANCEAU vivre à Palaiseau (Pierre SALOMON, *George SAND*, éditions de l'Aurore, 1984, pp. 184 et suiv.).

<sup>6</sup> George SAND, *Correspondance* Tome XVI, GARNIER, édition de Georges Lubin, lettre à Jules BOUÇOIRAN, p. 258.

<sup>7</sup> Désirée BARETI (1823-1863).

<sup>8</sup> Madeleine-Solange PONCY, née à Toulon le 13 juillet 1844. Elle est la seconde fille de Charles PONCY, la première, portant les mêmes prénoms, n'avait vécu que huit jours. Mariée à Charles MIHIERE le 11 avril 1871, elle décède en 1878 après avoir perdu une fille, et laissant deux orphelins.

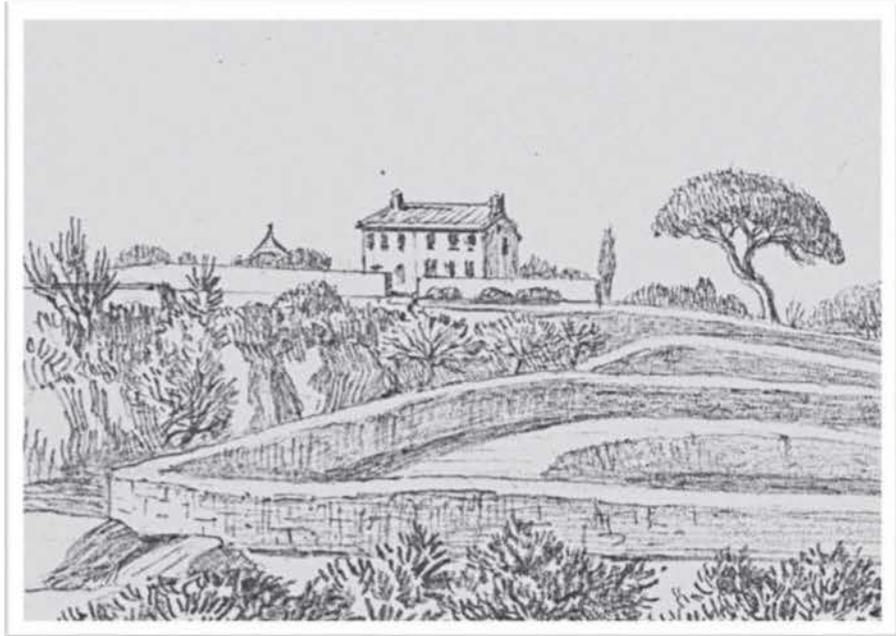
<sup>9</sup> Situé au cœur de la place au Foin, actuelle place Puget. George SAND y descendra de nouveau en 1868 lors de son séjour chez Juliette ADAM.

<sup>10</sup> Château.

La maison est jolie, bourgeoise et petite, mais tout à fait propre, et des hôtes charmants, M. et Mme TRUCY<sup>1</sup> [...]. On déballe, on range, on choisit ses chambres. Il y a de la place tout juste, mais c'est si propre et la vue est si belle ! [...] Le pays est adorable et me rappelle Majorque<sup>2</sup>. La flore est toute nouvelle pour moi.<sup>3</sup>

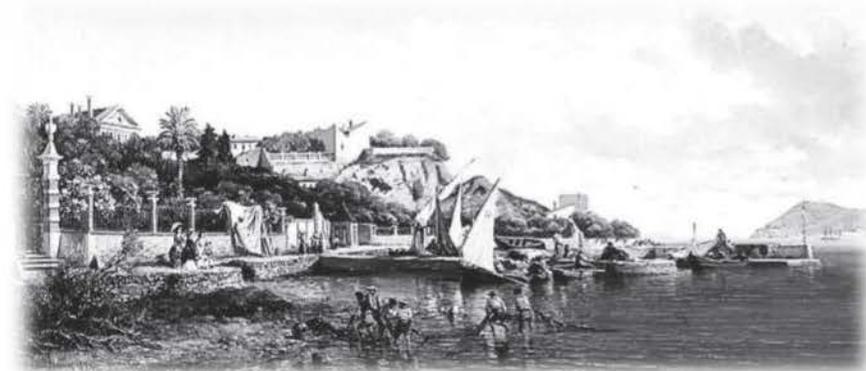
Maurice, sûrement aidé de Charles PONCY, a eu la main heureuse. Dans ses notes et sa correspondance, George SAND ne cesse de louer la beauté des lieux et de cette petite maison de campagne située à Tamaris, quartier de La Seyne-sur-Mer à l'ouest de Toulon.

Dans son Agenda au 20 février, George note : "La maison est petite, badigeonnée en jaune rosé à la mode du pays, couverte en tuiles courbes, six fenêtres en façade, contrevents verts. Devant la maison, une terrasse pavée en briques, un berceau en fer avec des rosiers grimpants, jasmin, chèvrefeuillets, deux arbres exotiques à l'entrée ; autre terrasse à air libre plantée d'arbustes, arbousiers, lauriers, rosiers, etc. ; au-dessus, un terrain inculte qui règne tout autour de la maison et forme une colline très jolie, plantée de beaux pins maritimes déjà forts et tout en boule et en parasols qui cachent la maison entièrement de tous côtés."



Puis vient la description de l'intérieur : "Au rez-de-chaussée, salon carré, grand pour la maison, assez grand pour nous, affligé d'un piano Titine, dont le son fait grincer les dents, mais qui sert de table pour mettre les livres – dans le fond, un divan, espèce de lit continu sur toute la cloison, couvert de toile grise. Le salon ouvre sur un vestibule avec porte sur la terrasse ; en face du salon, salle à manger moins laide d'où nous avons fait retirer le buste du pape en plâtre (dans la crainte de le casser)<sup>4</sup>. [...] Après la salle à manger, la cuisine très propre, puis une petite cour mal tenue toute pleine de pierres et un petit bâtiment pour remise et autres commodités, tout cela en plein champ sans clôture ni limites d'aucune sorte [...]. Au premier, six chambres fort petites, mais propres. Marie couche auprès de moi. Maurice a pris une chambrette pour l'histoire naturelle, MANCEAU a sa chambre au levant, bien petite hélas ! Comment gravera-t-il dedans ? Il s'y prépare quand même."

Le loyer est de 500 francs pour trois mois, auquel elle doit ajouter 25 francs pour les services d'une cuisinière, 50 pour ceux d'un factotum : une somme qui correspond à son budget initial. La voilà donc installée pour quelques semaines avec en prime un coup de soleil sur le nez, d'une belle couleur, comme elle le confie au jeune Lucien VILLOT qui est le fils d'une parente dont le mari est conservateur au Louvre : "Le nez de Maurice est encore à l'état de pomme de terre, le mien tourne à la tomate."<sup>5</sup>



Hélas, les premiers jours passés à **Tamaris** ne sont pas des jours de fête. Malgré de fréquents maux de ventre, George poursuit son travail de relecture de *Valvèdre*, roman commencé à Nohant, fait quelques promenades à pied, reçoit quelques visites ...

Le 23, la veille de tenter une première balade dans les gorges d'Ollioules<sup>6</sup>, nos Berrichons accueillent, dans leur bastide provençale, un peu de fraîcheur, le tout jeune Lucien VILLOT dont on vient de parler.

<sup>1</sup> Antoine TRUCY (1803-1871), avoué à Toulon et sa femme Julie-Marie-Victorine AMBIEL.

<sup>2</sup> George SAND avait séjourné à Majorque avec ses deux enfants et le compositeur Frédéric CHOPIN durant l'hiver 1838-1839.

<sup>3</sup> George SAND, *Voyage dit du Midi*, BnF, N.a.fr. 13656.

<sup>4</sup> George SAND est antieléricale.

<sup>5</sup> George SAND, *Correspondance* Tome XVI, GARNIER, édition de Georges Lubin, lettre à Maurice SAND, p. 321.

<sup>6</sup> Huit kilomètres à l'ouest de Toulon.

Dans une lettre du 1<sup>er</sup> mars 1861, la romancière confiait au jeune garçon : "Nous sommes dans un endroit sublime, c'est le mot : pas un paradis terrestre comme on l'entend. Ce ne sont que mers, forêts et montagnes, c'est rude comme température et comme site. Mais c'est grandiose et de tous les côtés nous dominons des vues immenses. Nous avons pris à notre service une cuisinière qui a trois pieds de haut et de la barbe, et un groom qui ressemble à un oursin de mer et un âne<sup>1</sup> qui est le plus joli des trois [...] Dites à votre maman que vous avez la poitrine faible et que vous avez besoin de l'air de la mer et venez nous voir."



Hélas, l'état de santé de George s'aggrave. Il faut faire venir un médecin. Alerté, Charles PONCY arrive le vendredi 5 avec le docteur **Camille AUBAN**<sup>2</sup>, homme très apprécié des Toulonnais. Ce dernier prescrit à la romancière de la pepsine, et MAN-CEAU ajoute "[Il] remet un peu d'ordre dans cette tête légère"<sup>3</sup>. Dans ses mémoires, PONCY rapporte cette exclamation de George SAND : "Miséricorde, docteur ! Il va me pousser des cornes comme à mes gros bœufs berrichons"<sup>4</sup>.

Le traitement du médecin prend du temps à faire effet, mais, accompagné de quelques tisanes et d'un peu de régime, il semble des plus efficaces. George va de mieux en mieux !

Preuve en est, le 12 avril, MANCEAU et Lucien partent à La Seyne et ramène MATHERON<sup>5</sup>, cocher de louage "qui mène bien et qui est prudent". Cette initiative est un bon présage. Nos Berrichons vont enfin pouvoir se déplacer plus librement et découvrir les beautés de la Provence en calèche !



George SAND va mieux, c'est certain. D'ailleurs, la voilà qui reprend goût à la plaisanterie. Le 9 avril, tandis que l'on a tiré du canon toute la journée dans la rade de Toulon, elle se demande si "quelque curé aura fait un enfant à son évêque. On ne brûle de la poudre ici que pour ces gens-là."<sup>6</sup>

A la maladie et, comme une évidence, au temps maussade qui l'accompagnait, succèdent la joie de vivre et l'espoir d'un séjour enfin heureux. D'ailleurs, George n'a pas omis de préciser à la mine de plomb, en haut, à droite de son compte-rendu de la journée du 12 avril : "1<sup>re</sup> course avec MATHERON".

Dès lors, nos Berrichons vont pouvoir planifier leurs promenades dans le secteur de Tamaris, mais également bien au-delà : Hyères, Toulon, Ollioules, Evenos, Pierrefeu, Montrieux, le mont Coudon, etc. A la lecture des notes prises dans son Journal dit du Midi et qui forment un précieux témoignage des lieux visités, il est certain que George SAND aura jeté son dévolu sur un site en rien comparable à celui de Tamaris : **Dardennes**, vallée située à sept kilomètres au nord de Toulon.

En comptant la visite faite le 19 avril aux Pomets<sup>7</sup>, ce hameau rattaché à la ville de Toulon et qui surplombe la vallée de Dardennes, elle s'y rendra à cinq reprises !

<sup>1</sup> Dans le roman *Tamaris* (1862), George rebaptisera ce petit âne d'Afrique Bou Maza. La romancière n'oubliera jamais cet animal auquel elle s'était attachée et qui poussait des "cris de désespoir" chaque fois que les bateaux tiraient des coups de canon dans la rade. Le 20 octobre 1861, elle écrivait à Charles PONCY : "J'ai reçu par Mme TRUCY de bonnes nouvelles de sa famille et de Tamaris. Tout va bien, même ce cher Bou Maza, dont vous nous avez fait porter le deuil, je ne sais pas pourquoi". George SAND, *Correspondance* Tome XVI, GARNIER, édition de Georges Lubin, p. 606.

<sup>2</sup> AUBAN Jacques, Robert, Camille (1796-1870), médecin. George SAND le reverra avec plaisir en 1868 lors de son passage à Toulon. Elle lui consacra quelques lignes dans ses *Nouvelles lettres d'un voyageur*.

<sup>3</sup> George SAND, *Agendas II : 1857-1861*, éd. Jean Touzot, textes transcrits et annotés par Anne CHEVEREAU, Paris, 1991, p. 349.

<sup>4</sup> Charles PONCY, *Tamaris avant et depuis Michel PACHA*, A. ISNARD et Cie, Toulon, 1889, p. 10.

<sup>5</sup> Dans le roman *Tamaris* (1862), MATHERON deviendra Marescat. George SAND lui consacra quelques lignes dans *Impressions et souvenirs* (1873), ainsi qu'à son cheval Monsieur Botte. En juin 1862, elle tentera d'aider son voiturier seynoïse dans une affaire peu claire l'opposant à la Compagnie des chemins de fer (George SAND, *Correspondance* Tome XVII, GARNIER, édition de Georges LUBIN).

<sup>6</sup> *Idem*.

<sup>7</sup> Ce hameau occupe une place importante dans le roman *La Confession d'une jeune fille* (1865).

A Dardennes, George y admire la rivière "magnifique, claire, ruisse-lante, bouillonnante en cascades d'opéra"<sup>1</sup> qui serpente dans les sous-bois et où elle prend plaisir à se rafraîchir, mais aussi le Ragas "immense fente noire toute encadrée de verdure"<sup>2</sup> et une flore qui lui parle enfin !

En fait, n'aurait-elle pas retrouvé enfin en Provence un peu de son cher Berry ? La première excursion a lieu le 17 avril 1861.

Il est midi. Le nouveau berlingot de MATHERON emprunte la route qui relie La Seyne aux quartiers ouest de Toulon, puis s'engouffre dans la vallée de Dardennes<sup>3</sup>.

Le patrimoine historique de cette vallée est des plus riches. Si sous le règne de Louis XIV, on y battait monnaie<sup>4</sup> et fabriquait des ancres dans l'enclos des forges, au XIX<sup>e</sup> siècle, les activités recensées sont toujours d'une grande diversité.

Un Compte-rendu<sup>5</sup> rédigé en 1828 par un certain monsieur DIGNE, contrôleur des contributions directes, atteste de l'implantation d'une filature de coton, de deux scieries, d'une verrerie, d'une plâtrière, d'une fabrique de goudron.<sup>6</sup>

Lorsque George SAND découvre le site en 1861, les activités industrielles et agricoles y sont encore nombreuses. Mais ce qui fait surtout vivre les gens de la vallée ce sont les oliviers, les vignes<sup>7</sup>, et bien sûr les moulins, essentiellement à eau, mais également à sang, c'est-à-dire actionnés par des hommes et des animaux, bœufs et chevaux. Ces moulins produisent de la farine, mais également de l'huile. Ils sont au nombre de dix<sup>8</sup> auxquels il convient d'ajouter un onzième, celui dit du **Colombier**. Situé au pied de l'actuel barrage (construit

en 1912), ce moulin n'existe plus de nos jours.

Les moulins de la vallée sont donc pour la plupart actionnés grâce aux eaux des sources. Les deux principales sont le Ragas et la Foux. Elles forment alors une rivière, la Dardenne, doublée d'un canal, le Béal<sup>9</sup>. Tous deux serpentent la vallée et vont ainsi jusqu'à Toulon (Rivière Neuve et le Las).

Les eaux de la vallée sont le gagne-pain des hommes : agriculteurs, meuniers, viticulteurs... mais aussi celui des femmes et notamment des bugadières qui, de génération en génération, lavent le linge dans les nombreux lavoirs des quartiers que sillonnent la Dardenne et le Las.



<sup>1</sup> George SAND, *Correspondance* Tome XVI, Garnier, édition de Georges Lubin, lettre à Maurice SAND, p. 402.

<sup>2</sup> *Idem*.

<sup>3</sup> L'orthographe du mot subit au fil des siècles de nombreuses variantes : *Vallis Ardena*, Val d'Ardenne, Dardenne... et enfin Dardennes. George SAND l'orthographie essentiellement *Dardenne*.

<sup>4</sup> Pièce de six deniers appelée la Dardenne dont la frappe fut ordonnée par LOUIS XIV en octobre 1709. Elle était surtout destinée à payer les soldats, les marins et les ouvriers. Le matériau indispensable à sa fabrication fut en partie assuré par des canons et autres pièces d'artillerie défectueuses en provenance de l'arsenal de Toulon.

<sup>5</sup> Collection de l'auteur.

<sup>6</sup> Certaines de ces activités étaient situées à Tourris, hameau de La Valette-du-Var, commune voisine du Revest-les-Eaux. La construction de la verrerie du sieur TEISSIER fut autorisée par Ordonnance du roi CHARLES X, le 5 juillet 1826. Lorsque George SAND fera l'ascension du Coudon le 21 mai, la verrerie n'était plus en fonction.

<sup>7</sup> Pierre TROFIMOFF, *La vigne et le vin au Revest*, s.d.

<sup>8</sup> Pierre TROFIMOFF, *Le Revest-les-Eaux, Tourris, Val d'Ardenne*, imprimerie P. Croset, Marseille, 1963, pp. 59 à 61, mais également le bulletin n° 1 des Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardenne.

<sup>9</sup> Les travaux de construction du Béal sont signalés dans les archives dès 1430.

Nous verrons que George SAND s'intéressera à la question de l'eau dans la vallée au moment où d'importants travaux en bouleverseront l'économie.

Pour l'heure, c'est la végétation et le relief qui semblent attirer le regard de la romancière. Elle y remarque : "des myrtes et des lauriers roses dans les fentes des rochers. Il y a aussi de temps en temps de beaux peupliers et des aulnes autour des moulins. On s'extasie sur la source qui est belle et claire, mais qui n'est abondante que par comparaison. Ce qui fait la beauté de ces étroits paysages, c'est la hauteur et la hardiesse de leurs parois, toujours théâtralement regroupées, dessinées, dentelées en scie ou renflées en ventres bizarres. Le derrière du Faron<sup>1</sup> est aussi aride que le côté de Toulon. Il a son genre de beauté, sa couleur de cendre pâle, ses forts brûlants et roses au soleil couchant, ses longues et irrégulières aiguilles de dalles énormes redressées verticalement."<sup>2</sup>

Bien évidemment, George SAND profite de cette promenade qui la change de Tamaris pour herboriser.

Sa passion pour la botanique, George SAND l'eut très tôt. Elle fut d'abord superficiellement initiée par DESCHARTRES<sup>3</sup>, le vieux précepteur qui avait formé son père.

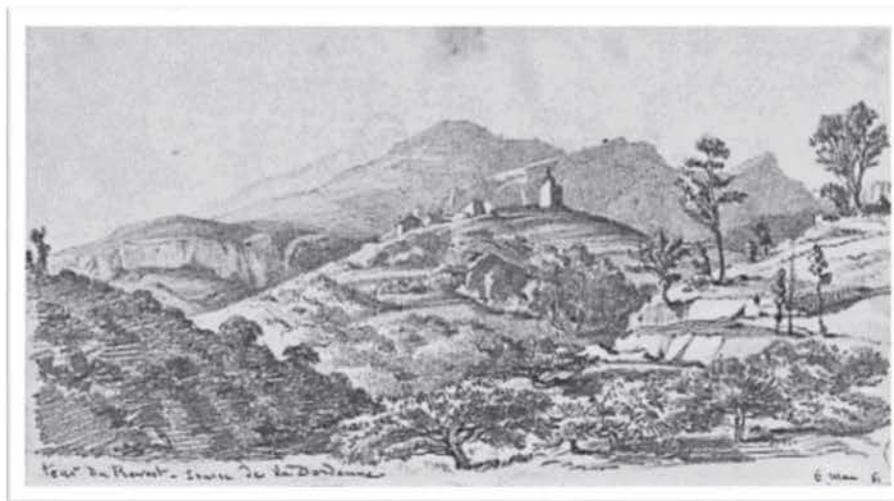
Mais lorsqu'elle fit plus tard la connaissance du botaniste Jules NERAUD<sup>4</sup>, dit le Malgache à cause d'un voyage qu'il fit dans sa jeunesse à Madagascar, la botanique fut pour elle une révélation.<sup>5</sup>

D'ailleurs, lorsque George SAND entreprit de séjourner dans le Midi, l'idée de réaliser un herbier de la flore méditerranéenne était acquise depuis longtemps. Ainsi, tous les soirs, comme en atteste le Journal dit du Midi, mais également la Correspondance, George, souvent aidée de Maurice, observe, classe, range les échantillons des plantes qu'elle a cueillies pour compléter son herbier.

Hélas, l'herbier que George SAND réalisa à Tamaris et qu'elle avait baptisé Mon fagot a disparu durant la Seconde Guerre mondiale.<sup>6</sup>

Quelques vestiges ont cependant été recueillis par la dernière héritière de la romancière, Christiane SAND.

Au cours de cette première promenade à Dardennes, la cueillette de George n'est pas des moindres : "de grands mufliers jaunes et blancs, beaucoup de centranthes, des arums énormes, des sauges, des brunelles, et un petit orchis vert, des glaïeuls roses dans tous les blés."



Mais le jour décroît et il faut songer à rentrer. George note : "Nous revenons en voiture. La course est bonne pour le cheval de MATHERON. Nous avons froid au bord du golfe de Toulon à La Seyne. Nous dinons de bon appétit. MANCEAU retape un croquis qu'il a fait de la colline et de la tour du Revest avec le Baou de Quatre Oures<sup>7</sup> derrière. C'est une très belle montagne que ce Baou. Elle est couverte de petits pins sur ses flancs, le haut forme des terrasses escarpées et il y a une grande pelouse au sommet pas très riche, mais d'un joli velouté au

coucher du soleil. On m'avait promis par ici des forêts de châtaigniers que je n'ai pas aperçues. Ils sont fort blagueurs ou se contentent de peu en fait de verdure, les Toulonnais !"<sup>8</sup>

Les second et quatrième passages de George SAND à Dardennes sont certainement les plus intéressants parmi les quatre effectués.

<sup>1</sup> Le mont Faron est un sommet calcaire, faisant partie des monts toulonnais, qui culmine à 584 mètres et surplombe la ville de Toulon. George SAND l'orthographie Pharon.

<sup>2</sup> George SAND, *Voyage dit du Midi*, BnF, N.a.fr. 13656.

<sup>3</sup> Jean-François-Louis DESCHARTRES (1861-1828).

<sup>4</sup> Jules NERAUD (1795-1855). Auteur anonyme de *La Botanique de l'enfance* (1847), ouvrage réédité sous son nom après sa mort sous le titre de *Botanique de ma fille* (1866). Il fut sans réciprocité très amoureux de George SAND ce qui bien évidemment empoisonna son existence conjugale. Il fut également adjoint au maire de La Châtre, avocat puis juge de paix. Une variété de plantes porte son nom.

<sup>5</sup> Charles CORNUAULT, *Une grande passion d'un grand écrivain*, préface de M. Henri AMIC, éditions de La Victoire, Aix-en-Provence, s.d.

<sup>6</sup> J.M. ROUET, *Les deux herbiers de George SAND*, Bull. Soc. Bot. Fr., n° 116, année 1969, pp. 103-108.

<sup>7</sup> Le Baou des Quatre Oures (le "rocher des quatre vents") est un des monts toulonnais. Il culmine à environ 560 m d'altitude, au sud du mont Caume, à l'ouest du mont Faron et à l'est du Croupatier.

<sup>8</sup> George SAND, *Voyage dit du Midi*, BnF, N.a.fr. 13656. A propos de blague, George fera l'ascension du Coudon le 21 mais persuadée qu'elle apercevra l'Afrique pour faire un signe à son fils Maurice qui s'est embarqué pour un long voyage jusqu'aux Etats-Unis.

Nous sommes le 6 mai 1861. Le berlingot de MATHERON qui transporte George, Maurice, MANCEAU et Marie CAILLAUD s'engouffre dans le hameau de Dardennes, arrive devant la propriété appelée aujourd'hui "**Les Marronniers**".

George écrit : "*Tamaris, 6 mai 1861. Nous partons à midi pour la vallée de Dardennes qui a moins de fleurs, mais plus de feuillage que le mois dernier. Elle est donc beaucoup plus jolie et Maurice s'en éprend. Il regrette de n'avoir pas cherché par là notre nid. Nous allons en flânant jusqu'à la source. Il fait plusieurs croquis<sup>1</sup>, MANCEAU aussi. En revenant au moulin abandonné<sup>2</sup> où MATHERON nous attend, nous entrons dans la maison ombragée<sup>3</sup> qui est au-dessus et dont l'entrée m'avait plu au premier voyage. Maurice veut s'informer si elle est à louer. Nous trouvons là un tas de jeunes femmes et une vieille appuyée sur un bâton formidable qui nous reçoit très gracieusement dans son château, la maisonnette voisine.*"



Cette vieille dame s'appelle **Rose BOURGAREL**<sup>4</sup>. C'est la propriétaire du château de Dardennes. En 1861, elle a soixante-treize ans. Veuve depuis 1857, c'est une femme très appréciée des habitants de la vallée pour sa bonté et sa générosité. C'est d'ailleurs pour lui rendre hommage et perpétuer son souvenir que le hameau de Dardennes fête la Sainte-Rose tous les derniers week-ends du mois d'août.<sup>5</sup>

George poursuit : "*Elle nous dit qu'elle aime beaucoup la société. Je dis en moi, merci, ça tombe bien mal ! Elle nous invite à prendre du lait. Elle embrasse sa fille<sup>6</sup> et sa petite-fille qui s'en vont et qui ont l'air de l'adorer. Le fait est qu'elle a l'air d'une excellente personne. Son castuc<sup>7</sup> est tellement caché sous les arbres*

*qu'on ne le voit pas ; mais le jardin et l'endroit sont ravissants. C'est un nid de verdure où le vent ni le soleil ne peuvent pénétrer, bien qu'on soit perché très haut au flanc de la colline<sup>8</sup>. Il y a un pittosporum de Chine comme je n'en ai jamais vu, un arbre véritable, couvert de fleurs, et tout penché sur le mur de la terrasse. L'escalier pour entrer dans ce jardin, le berceau de plantes énormes soutenu par des colonnes à l'italienne, l'épaisseur de l'ombrage ont quelque chose de naïf et de splendide, de mystérieux et de romanesque. Voilà un endroit pour un roman. [...].*



<sup>1</sup> Six dessins : *Petit chemin allant à la Dardenne*, 6 mai 1861 ; *Source de la Dardenne, La Salle verte*, 6 mai 1861 ; *Tour du Revest, source de la Dardenne*, 6 mai 1861 ; *Gorges du Ragas*, 6 mai 1861 (x2) ; *La Dardenne*, 6 mai 1861. Hélas, les dates et les légendes sur les dessins ne correspondent pas avec l'*Agenda* de la romancière.

<sup>2</sup> Il s'agit de l'ancien moulin à huile. Sur le plan cadastral de 1827, il correspond au n° 381.

<sup>3</sup> La maison dont parle George SAND (aujourd'hui *Les Marronniers*) était la propriété d'Ursule BOURGAREL, sœur de Rose BOURGAREL. M. Jean ARDEN (descendant de la branche Ursule BOURGAREL) me précise : "*Ursule et son mari (Pierre BOURGAREL) étaient allés s'installer à Marseille avant 1846, et Pierre BOURGAREL y est mort en 1852. Ursule a donc pu faire quelques séjours ou quelques visites au château vers 1861, mais je serais fort surpris qu'elle y ait résidé*". Après enquête auprès des descendants de Pierre et Ursule BOURGAREL, nous pouvons affirmer qu'Ursule ne faisait pas partie du groupe de femmes auquel George SAND fait allusion. Détail étrange : ces mêmes descendants n'avaient jusqu'alors jamais entendu parler du passage de George.

SAND à Dardennes. M. TROFIMOFF nous a confié qu'ayant terriblement souffert de la Révolution, Ursule BOURGAREL était restée monarchiste. Journaux, revues et papiers en faveur du roi auraient été retrouvés lors de la vente de la propriété en 1950-1951. Enfin, Mme Charles BANON (branche Ursule BOURGAREL) pense que la maison était habitée par deux vieilles filles et peut-être d'autres personnes.

<sup>4</sup> Rose BOURGAREL, née Rose MEIFFRED (Castellane 25.10.1788 - Toulon 3.09.1868).

<sup>5</sup> A son décès, Rose BOURGAREL laissera une somme d'argent dont les intérêts seront versés chaque année aux pauvres de la commune; une autre somme d'argent servira à entretenir des religieuses enseignantes à l'école du Revest. Pierre TROFIMOFF, *La Sainte-Rose*, Bulletin des Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène, n° 3, mai 1987.

<sup>6</sup> Nous penchons en faveur de Delphine (1818-1881), car elle était la seule des trois à résider à Toulon.

<sup>7</sup> Château.

<sup>8</sup> C'est une exagération.

*Il y a des eaux de source partout, coulant dans des rocailles. Une petite chapelle à droite<sup>1</sup>. Il faudra que j'y retourne."*

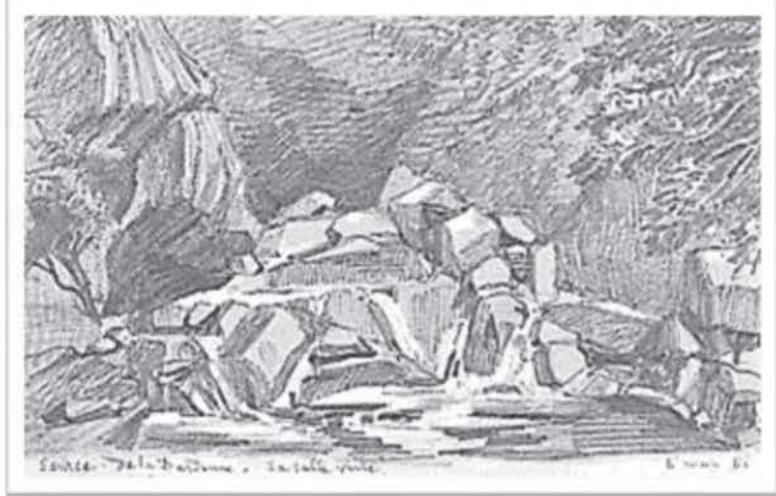
Et George y retourne.

Nous sommes le 17 mai suivant. Il est midi. MATHERON reconduit George, MANCEAU et Marie CAILLAUD jusqu'à Dardennes. En chemin, nos excursionnistes croisent un paysan qui les mène jusqu'à une cascade conseillée par un ami : **la Salle verte**.

George écrit : *"C'est un endroit raviné, arrondi et couvert d'arbres qu'on appelle la Salle verte. Nous lui disons bonjour, nous descendons et nous passons quand même le long des rochers au bord de l'eau. Ce n'est pas bien aisé<sup>2</sup>. Enfin, j'y arrive et ce n'est pas une merveille que cette Salle verte, mais c'est charmant et composé toujours comme tout ce*

*qui est ici. Ça pose pour le paysagiste. C'est ombragé et frais<sup>3</sup>. Nous flânonnons un peu au bord de l'eau. La Dardenne est déjà bien diminuée."*

Puis, ainsi qu'elle l'avait prévu, George retourne jusqu'au **château** où elle espère sûrement revoir Rose BOURGAREL et peut-être bénéficier d'une visite plus complète des lieux. N'oublions pas qu'elle a trouvé à Dardennes le cadre d'un de ses prochains romans.



Écoutons-la : *"Nous allons ensuite faire une visite à la vieille dame boiteuse qui nous a si bien reçus l'autre jour Maurice et moi dans son jardin ombragé. Sa maison est une masure à l'intérieur, en dehors c'est bien une espèce de château. Son salon est fort beau, et orné de chinoiseries rapportées jadis par son mari<sup>4</sup>. Puis vient une dame dévote avec une fillette à cul plat et un petit panier pour recevoir les aumônes. Je ne sais de quelle bonne œuvre il s'agit. La vieille donne avec empressement ; au reste, elle est charmante, cette vieille. Elle nous raconte qu'elle a vingt-cinq petits-enfants vivants. Elle cause très bien, elle a de l'esprit et de l'éducation. Elle s'appelle Madame BOURGAREL et paraît riche. Elle nous reconduit et nous faisons avec elle le tour de son jardin à colonnes où le soleil ne peut percer la voûte de fleurs et de feuilles étendue partout.*

*C'est tout petit, en terrasse, mais c'est charmant de vétusté et superbe de végétation."*

Ici intervient un incident qui serait peut-être à l'origine d'une tradition orale des plus tenaces concernant le passage de George SAND à Dardennes.

Jusqu'à présent, George ne semble pas s'être présentée à Rose BOURGAREL ou alors, si elle l'a fait, Rose BOURGAREL ne connaît pas l'écrivain George SAND et encore moins ses idées anticléricales<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> La chapelle Saint-André, dite Sainte-Rose certainement en hommage à Rose BOURGAREL. On a longtemps cru et pensé qu'il s'agissait du même édifice signalé dans les archives municipales de Toulon et dans lequel les consuls de Toulon, devenus seigneurs du Val d'Ardène en 1643, venaient se recueillir avant le traditionnel repas de La Pentecôte. La récente découverte d'un important manuscrit (collection de l'auteur) nous prouve le contraire. Ce document daté de 1771 précise : *"... il y a encore une chapellenie à la nomination du seigneur dont le chapelain est obligé de faire dire la messe l'été dans la chapelle qui est dans la cour du château, les fermiers et les voisins la font dire toute l'année pour leur commodité"*. (Etat de la terre de Dardenne, haute, moyenne et basse justice, 1771, folio 1). La chapelle visitée par George SAND est adossée à la tour Benezido, bien loin de la cour du château.

<sup>2</sup> En effet, ceux qui connaissent cette belle balade qui, d'aval en amont et les pieds dans l'eau de la rivière, conduit jusqu'à la Salle verte, savent combien il faut être "bon marcheur".

<sup>3</sup> Comme nous le verrons plus bas, la Salle verte occupera une place importante dans *La Confession d'une jeune fille*.

<sup>4</sup> Nous avons longtemps pensé que George SAND commettait une erreur en attribuant les "chinoiseries du salon" à ce dernier. En effet, son fils Frédéric BOURGAREL était en Chine du 11 juin 1843 au 6 octobre 1844 sur la corvette *La Victorieuse*. De plus, M. VALENTIN (descendant de Rose BOURGAREL) nous a certifié qu'il existe de nombreuses lettres de Frédéric dans lesquelles il est question de ses achats en Chine. Cependant, à la lueur des dernières données historiques, Jean-Baptiste BOURGAREL s'intéressait à la soie, vendait du linge (draps, chaussettes, chemises, bonnets, etc.) au 113, rue Lafayette à Toulon et possédait une plantation de mûriers (Cahier de charges. Vente du château 1870). Dans sa remarquable série d'ouvrages sur *L'Histoire du commerce de Marseille de 1660 à 1789*, Plon, 1959, Vol. VI, pp. 639-650, Gaston RAMBERT signale plusieurs expéditions pour la Chine entre 1786 et 1793 dont les retours consistaient surtout en thé, en soie et en soierie. *Le lapsus calami* père pour fils est, je pense, à écarter.

<sup>5</sup> Paul CHRISTOPHE a publié en 2003 aux éditions du Cerf un ouvrage très intéressant sur le sujet : *George SAND et Jésus*.

George poursuit : "Elle nous mène dans la chapelle pour nous faire voir un tableau de maître. C'est une copie<sup>1</sup> assez belle d'un Andrea DE SARTE. En sortant, elle trempe ses doigts dans l'eau bénite et en présente à Marie qui ne comprend pas. MANCEAU en prend, furieux au fond<sup>2</sup>, moi très respectueusement pour la vieille ; mais ayant fort envie de rire. Enfin, j'allais m'en aller savourant les douceurs de l'incognito puisque l'on m'offrait l'eau bénite lorsqu'arrive une ribambelle de femmes. Je n'ai pas encore vu un seul homme dans les deux maisons : pas même un domestique mâle. Une de ces dames vient à moi en s'écriant "Bonjour, madame SAND", et toutes les autres d'ouvrir de grands yeux. Cette dame est celle<sup>3</sup> du docteur AUBAN que j'ai rencontrée au Cap Brun, avec lui. Je me sauve<sup>4</sup> et nous rentrons avant six heures."

L'Agenda ne dit rien de plus, hélas.

Le docteur AUBAN ne s'étant pas marié, cette "dame AUBAN" ne peut être que sa belle-sœur, Lucie AUBAN, née CAGNIARD. Connaissant la générosité de Rose BOURGAREL en faveur des plus démunis, il est facile d'expliquer sa présence ce 17 mai. En effet, Lucie AUBAN était, depuis le 2 juin 1855, présidente de la Société de bienfaisance et de secours mutuel de Sainte-Marthe. Cette société réunissait près de quatre cents ouvrières toulonnaises<sup>5</sup>. Son beau-frère Camille AUBAN était président de la Société de secours mutuel des ouvriers charpentiers.

Dans l'Agenda de MANCEAU, nous lisons : "La dame et la demoiselle AUBAN", Lucie AUBAN avait bien une fille, Marguerite Claire Marie-Madeleine<sup>6</sup>. Ajoutons que le docteur Camille AUBAN est un ami de la famille BOURGAREL. Il a été témoin au mariage du troisième fils de Jean-Baptiste et Rose BOURGAREL, Adrien BOURGAREL marié à Joséphine BELLANGER<sup>7</sup>. Ce "Je me sauve" serait-il à l'origine d'une tradition tenace qui a terni les passages de



George SAND à Dardennes et qui prétend que Rose BOURGAREL aurait été effrayée par son allure garçonnière et libre penseuse ? (Abbé VERGIER, 1943)

George SAND est-elle arrivée à Dardennes en pantalon et fumant le cigare, voire la pipe comme la *vox populi* l'a maintes fois répété ? Cela semble peu probable. Comment une dame aussi pieuse que Rose BOURGAREL aurait-elle pu introduire dans sa chapelle privée une étrangère aussi singulièrement accoutrée et lui présenter de l'eau bénite ?

Si l'on se tourne du côté des archives des descendants de Rose BOURGAREL, la pêche est maigre (les archives compromettantes ont disparu ...). Un seul document nous est parvenu. Il s'agit d'une lettre de Frédéric BOURGAREL, adressée à sa mère le 9 juillet 1861<sup>8</sup> :

"Danaé en allant à Saint-Paul, 9 juillet 1861<sup>9</sup>. Ma mère chérie, C'est avec un grand plaisir<sup>10</sup> que je lis les détails que vous me donnez sur votre intérieur. Un moment, je puis me faire illusion et vivre avec vous. Ainsi j'ai deviné que vous aviez été bien enchantée de voir Mme SAND et je doute qu'aucune autre visite eût pu vous faire autant de plaisir."

<sup>1</sup> Aucune trace d'Andrea DEL SARTO dans les archives du château ! Le tableau qui est actuellement dans la chapelle, et dont l'auteur est inconnu, représente saint François de Sales et sainte Catherine de Sienne (Jeanne de Chantal, pour d'autres). Notons cependant la présence à Dardennes d'une certaine dame Emilie BOURGAREL (1823-1892), nièce de Rose BOURGAREL, qui excellait dans l'art de la reproduction de tableaux. Nous lui devons *La Délivrance des âmes du purgatoire* (1847) dans l'église du Revest. Dans la partie supérieure du tableau de la chapelle Sainte-Rose, nous lisons *Charitas*. Or, il existe bien un tableau d'Andrea DEL SARTO intitulé *La Charité*. George SAND aurait donc raisonné par analogie de titre et au prix d'un bel anachronisme. Cela semble peu probable. Il est évident qu'au décès de Rose BOURGAREL en 1868, de nombreuses transformations ont été faites dans le château y compris dans la chapelle.

<sup>2</sup> MANCEAU est athée. Son testament olographe rédigé le 26 octobre 1864 précise : "Je veux être enterré sans aucune cérémonie religieuse".

<sup>3</sup> Le docteur AUBAN est mort célibataire

<sup>4</sup> Lors de son séjour chez Juliette ADAM à Golfe-Juan en 1868, George SAND retournera à deux reprises à Tamaris et en d'autres lieux varois qu'elle avait appréciés sept ans plus tôt. Elle ne retournera cependant pas à Dardennes. L'incident s'est-il achevé aussi simplement ?

<sup>5</sup> Archives municipales de Toulon, série 2 Q.

<sup>6</sup> Née à Toulon le 23 juillet 1845, elle y décèdera le 21 janvier 1920.

<sup>7</sup> Adrien BOURGAREL (1820-1893) marié à Joséphine BELLANGER (1825-1865).

<sup>8</sup> Ce document nous a été confié par Mme H. LUCAS : "Le reste de la lettre est sans intérêt pour les études sur George SAND. Le grand-père Frédéric se demande s'il va prendre sa retraite et pèse le pour et le contre d'une retraite anticipée".

<sup>9</sup> Saint-Paul de Luanda en Angola. Archives de France.

<sup>10</sup> M. VALENTIN, ancien propriétaire du château, nous a assuré qu'il existe une autre lettre de F. BOURGAREL à la mère : "condamnation sans appel du personnage lui-même, ce qui veut bien dire que mon aïeule fut sévère". Cette lettre appartient à des personnes qui refusent de la diffuser "pour des raisons philosophiques". Celle de Rose BOURGAREL a mystérieusement disparu...

Peut-être faut-il chercher ailleurs les raisons qui ont assombri par la suite et pour la postérité le passage de George SAND à Dardennes ?

Sans établir d'ordre de priorité, nous pouvons en dénombrer quatre.

La première est bien évidemment en lien avec la présence de la dame AUBAN ce 17 mai. Au "*Je me sauve*" de George SAND, aurait-il suivi une discussion entre la dame AUBAN et Rose BOURGAREL sur le passé sulfureux et l'anticléricalisme de George SAND ?



La seconde raison nous renvoie à une excursion que George SAND fit au **Ragas** de Dardennes le 14 mai, entre ses deux visites au château. En 1861, les habitants du Revest et de la vallée de Dardennes connaissent de graves problèmes dus à l'alimentation en eau potable de la région toulonnaise. Ces problèmes donneront naissance à d'interminables procès entre les propriétaires des sources et les usagers. Le protagoniste de cette scabreuse affaire est un certain Augustin François MORELLE<sup>1</sup>. Trois ans plus tôt, ce dernier eut l'idée, après s'être rendu acquéreur des terrains au cœur desquels se trouve la source du Ragas, de creuser un tunnel depuis le vieux pont du barrage – barrage qui n'existait pas à l'époque – jusqu'à la poche souterraine du Ragas. L'eau ainsi maîtrisée devait être vendue à Toulon et à La Seyne. En fait, Augustin François MORELLE n'était qu'un "homme de paille" œuvrant pour le compte de la Compagnie générale des eaux qui avait entrepris depuis longtemps une étude hydrologique du massif calcaire et du régime des eaux du Ragas<sup>2</sup>. Un rapport adressé vingt ans plus tard (1882) par le conseil municipal du Revest au Ministre de l'Intérieur<sup>3</sup> nous éclaire sur la haine des gens de la vallée envers MORELLE : "Un moment il fut question de s'armer du pic et de la pioche, et d'aller, au mépris de tout péril, démolir ce perfide aqueduc qui portait dans ses flancs, comme le légendaire cheval des Grecs, la ruine de notre commune."

Le soir du 14 mai 1861, George SAND

écrit dans son journal après son excursion au Ragas :

*"Enfin, nous y sommes. C'est d'un grand aspect, un grand accident dans un grand cadre. On ne peut pas voir le fond du gouffre. C'est un puits gigantesque que l'on a pourtant mesuré. Des échelles descendent jusqu'au niveau de l'eau qui dans son état normal a, dit-on, vingt mètres de profondeur. Quand il a plu deux jours abondamment, l'abîme se remplit et l'eau arrive à s'échapper par la fissure. Elle y arrive en telle abondance et si violente qu'elle soulève et emporte des blocs énormes. Le meunier qui m'a servi de guide assure qu'elle les apporte du fond du gouffre. Elle se précipite dans la gorge que nous avons franchie et va rejoindre la Dardenne."*

Si George SAND affiche sa fascination pour la beauté des lieux, la suite hélas ne la rendra pas très populaire.

En effet, elle poursuit dans son Agenda-journal :

*"Un Monsieur MORELLE a entrepris d'amener les eaux de cette source à Toulon qui est fort peu riche sous ce rapport. Il fait percer le rocher aux bords de la Dardenne, et compte pousser son tunnel jusqu'au niveau du puits souterrain. C'est une très belle idée et je crois très réalisable, mais ça fait crier tous les meuniers qui croient qu'on leur prendra leur eau, et ça n'a pas l'air d'être encouragé ni aidé largement, car il y a bien peu d'ouvriers et de petites machines bien petites. On dit que c'est tout ce qu'il faut. Alors, gloire à l'industrie humaine qui avec ces jouets mignons pénètre dans les entrailles de pareilles montagnes, roche compacte partout, dure comme le fer et sur une étendue d'au moins un quart de lieue."*<sup>4</sup>

George SAND, écologiste avant l'heure, ignore-t-elle que cette "énorme quantité d'eau improductive" alimente en grande partie la Dardenne et le Béal ?

Sans cette eau, non seulement les moulins de la vallée ne fonctionnent plus, mais toute activité agricole devient impossible !



*Le Ragas de nos jours*

<sup>1</sup> Augustin François MORELLE, originaire du nord de la France, mort à Toulon le 6 février 1882 à l'âge de soixante-cinq ans. Capitaine d'infanterie de marine, propriétaire.

<sup>2</sup> André Jean TARDY, *De Telo à Amphitria*, Tome 3 premier, *de la Darse Missiéssy au barrage de Carcès*, les éditions de La Nerthe, 1998, pp. 45 et suiv.

<sup>3</sup> Rapport adressé à M. Le Ministre de l'Intérieur par le Conseil Municipal de la Commune du Revest (Var), Toulon, imprimerie Emile Costel, 1882, p. 5.

<sup>4</sup> George SAND, *Voyage dit du Midi*, BnF, N.a.fr. 13656.

La troisième raison qui rendit impopulaire les passages de la romancière à Dardennes renvoie à la parution en 1865 du roman *La Confession d'une jeune fille*.

Lorsque George SAND écrit en visitant le château de Dardennes : "Voilà un endroit pour un roman", elle va effectivement réinvestir les notes qu'elle a prises dans la vallée pour l'écriture d'une fiction.

Pour rappel, le séjour de George SAND à Tamaris offrit à l'auteur de *La petite fadette* le cadre de plusieurs productions :

La première, *Le Drac* (1861 et 1865 avec Paul MEURICE pour la scène du Théâtre du Vaudeville<sup>1</sup>) puis *Tamaris* (1862), *La Confession d'une jeune fille* (1865) et son adaptation théâtrale : *L'Autre* (1870) dans laquelle jouera la divine Sarah BERNHARDT !

Enfin, le cycle le cycle provençal s'achèvera par quelques articles parus dans le quotidien *Le Temps* (1871), réunis par la suite dans le recueil *Impressions et souvenirs* (1873).

Mais arrêtons-nous quelques instants sur *La Confession d'une jeune fille*.

Les biographes de George SAND sont unanimes : les premiers chapitres de *La Confession d'une jeune fille* sont le curieux reflet de l'enfance d'Aurore DUPIN, future George SAND.

Cependant, les descendants de Rose BOURGAREL, après avoir obtenu par Mgr Félix

GUILLIBERT (1842-1926), l'autorisation<sup>2</sup> de lire le roman mis à l'Index, ont longtemps prétendu que ce roman présentait une série d'éléments historiques, voire anecdotiques, en étroite relation avec certaines personnes ayant résidé à Dardennes et l'hypothèse qui tend à faire de Rose BOURGAREL le prototype de Madame DE VALANGIS, grand-mère de Lucienne (personnage principal du roman), n'est pas à négliger.

ne se souciait plus d'aucun changement dans ses habitudes. Elle avait échappé aux orages de la révolution, en se tenant coï dans son château de Bellombre au fond d'une gorge des montagnes de la Provence, et en cachant sa fortune qui était médiocre et ses principes qui étaient modérés. C'était la meilleure des femmes, peu cultivée littérairement parlant, mais bonne, affectueuse, dévouée, et chez qui les instincts du cœur ne se trompaient jamais. Ce n'est pas elle qui eût livré Toulon aux anglais et fait ce volup pour l'étranger. Ce n'est pas elle non plus que

L'âge, mais également les qualités de cœur de Rose BOURGAREL, précises dans l'Agenda-journal de la romancière, font écho au personnage de Madame DE VALANGIS : hospitalière, dévouée, charitable, très dévote. Cependant, et si l'on retient cette équation, on peut comprendre l'agacement des descendants de la châtelaine à la lecture de quelques passages ...

Ainsi, au chapitre premier de *La Confession d'une jeune fille*, nous lisons au sujet de Mme DE VALANGIS : "Elle avait échappé aux orages de la Révolution en se tenant coï dans son château de Bellombre, au fond d'une gorge des montagnes de la Provence, et en cachant de son mieux sa fortune qui était médiocre, et ses principes qui étaient modérés."

George ajoute : "Ce n'est pas elle qui eût livré Toulon aux Anglais<sup>3</sup> et fait des vœux pour l'étranger. Ce n'est pas elle non plus qui eût repris Toulon et fait des vœux ardents pour le triomphe de la République ou de l'Empire."<sup>4</sup>

La lecture des mémoires inédits de Louis-François MEIFFRED<sup>5</sup>, père de Rose BOURGAREL, soulignent les souffrances endurées par sa fille Rose : "Pendant les orages révolutionnaires, Rose fut à Digne joindre mon épouse qui s'y était rendue lorsque je fus mis en arrestation et traduit en cette ville où l'agent national du district, président du Comité révolutionnaire m'envoya avec la qualification du plus grand contre-révolutionnaire et par conséquent le plus scélérat du département. Elle

vint me voir dans la maison d'arrêt, mais quelques jours après, ayant été menacée de ne plus avoir la liberté d'entrer et craignant que cette menace ne fût exécutée, elle ne voulut plus partir. Je la fis coucher avec moi, elle n'avait alors que quatre ans et elle y est demeurée sans interruption jusqu'à ma mise en liberté, c'est-à-dire pendant onze mois."

Ajoutons avec un léger sourire qu'aux lignes de l'Agenda de la romancière : "Puis vient une dame dévote avec une fillette à cul plat et un petit panier pour recevoir les aumônes. Je ne sais de quelle bonne œuvre il s'agit. La vieille [Rose BOURGAREL] donne avec empressement", succède dans *La Confession d'une jeune fille*, le paragraphe suivant :

<sup>1</sup> Cette rêverie fantastique deviendra également un drame lyrique d'après George SAND et Paul MEURICE, Musique de Paul HILLEMACHER. Représenté pour la première fois à Karlsruhe, sur le Théâtre Grand-Ducal, le 13 novembre 1896, il sera joué à Paris, en trois actes et six tableaux de Louis GALLET (1835-1898), au Théâtre de l'Opéra, le 29 juin 1942.

<sup>2</sup> L'évêque fit une visite pastorale aux propriétaires du château de Dardennes courant 1911-1912.

<sup>3</sup> Allusion au siège de la ville de Toulon par les Anglais en 1793, événement qui fit la gloire d'un jeune soldat, Napoléon BONAPARTE. Lors de son séjour à Tamaris, George SAND s'intéressera à ce célèbre épisode. Maurice fera plan et croquis de la fameuse "Batterie des hommes sans peur".

<sup>4</sup> George SAND, *La Confession d'une jeune fille*, Michel Lévy éditeur, 1865, tome premier, pp. 1-2.

<sup>5</sup> Collection Mme LUCAS (branche Rose BOURGAREL).



"Je dois mentionner une certaine madame CAPEFORTE qui se disait d'origine anglaise C'était une femme grande et sèche, plate de taille, de figure et de caractère, qui s'introduisait chez nous d'un air humble et impertinent sous prétexte d'associer ma grand'mère à des œuvres de bienfaisance et à des concours de dévotion. Elle n'était aimée de personne, et ses meuniers prétendaient qu'elle embrouillait les chiffres et gardait bonne part des pieuses collectes dont elle se faisait dépositaire, pour relever son commerce et amasser une dot à sa fille. Cette fille, droite comme un pieu et sèche comme une coquille, allait quelquefois seule faire des quêtes à domicile. On disait qu'elle était surtout en quête d'un mari. Je ne sais qui de la fille ou de la mère me paraissaient la plus haïssable, la plus aigre, la plus mielleuse et la plus hypocrite. Elles avaient pris la dévotion comme un moyen de parvenir, en pénétrant dans les familles, en se faisant protéger par le haut clergé et en s'imposant comme de saintes et respectables personnes aux vieilles maisons nobles du pays."<sup>1</sup>

Ce passage et bien d'autres, peu élogieux envers les âmes pieuses, ont-ils choqué les descendants de Rose BOURGAREL ? Nous sommes tentés de répondre par l'affirmative.

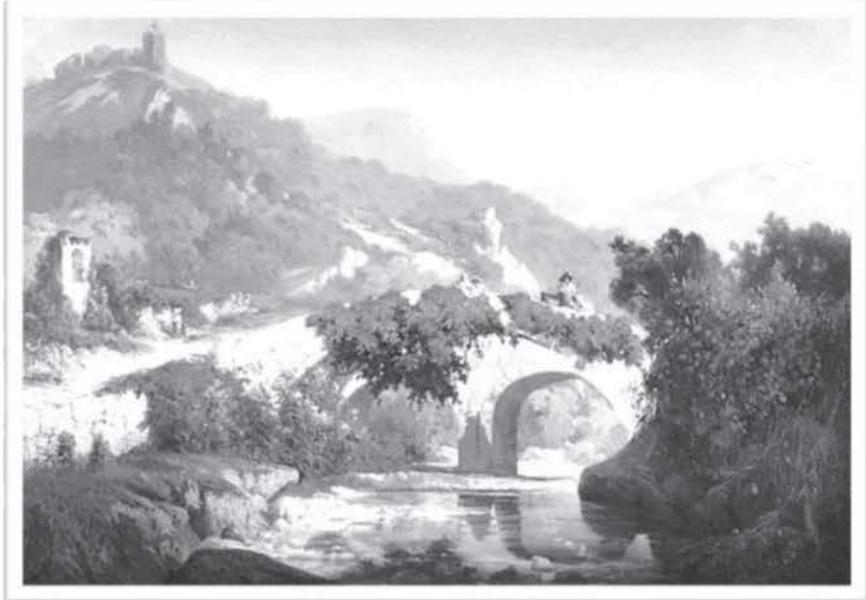
D'autre part, les lecteurs du roman, Revestois et Dardennois, n'ont sûrement pas apprécié le passage dans lequel George SAND fait l'éloge des travaux de captation des eaux du **Ragas** par Monsieur MORELLE : "*Frumence prophétisait ; aujourd'hui, la vapeur est venue en aide à la force humaine, et on est en train de faire ce que Frumence regardait comme utile et comme possible.*"<sup>2</sup>

Enfin, on imagine aisément la réaction

des descendants de Rose BOURGAREL lorsqu'ils apprirent au décès de la châtelaine que Solange SAND, fille de George, avait l'intention d'acheter le château de Dardennes !

Mais il est grand temps de conclure ...

Cette année 2021 voit le 160<sup>e</sup> anniversaire du passage de la femme de lettres dans la fraîche et fertile vallée de Dardennes.



En septembre 1863, George SAND faisait paraître dans la Revue des Deux Mondes un très beau texte intitulé Ce que dit le ruisseau :

"J'étais fatiguée, écrivait-elle, quand je m'arrêtai au bord du ruisseau babillard.

Une nymphe [...] vint à moi toute courroucée.

- Que fais-tu si près de ma source, et d'où te vient cette hardiesse d'écouter des choses qui ne sont pas dites pour toi ?

- Je ne connais pas la langue des ruisseaux, ma belle amie ; je ne répéterai donc pas...

- Je ne m'y fie point. Vous autres rêveurs, vous êtes d'une insupportable curiosité. Vous vous piquez de deviner nos secrets, et vous les traduisez à tort et à travers..."

Qui sait ? Peut-être qu'en tendant l'oreille au bord de la Dardenne, nous entendrions les rires de nos Berrichons, pa-tageant dans l'eau fraîche, à l'affût d'un muflier jaune ou d'un bouquet d'ornithogales en ombelle.

Une légende tenace raconte que les rivières emportent ces belles histoires pour les raconter à la mer.

<sup>1</sup> George SAND, *La Confession d'une jeune fille*, Michel Lévy éditeur, 1865, tome premier, pp. 66-67.

<sup>2</sup> *Idem.*

**"MADAME DE STAËL ET NAPOLEON : UN RENDEZ-VOUS MANQUÉ..."**

Par Gilbert PAOLI.



D'abord une remarque préliminaire.

On est en présence d'une histoire de passions. D'une histoire de passions d'autant plus violentes que la critique littéraire ou historique n'a fait qu'ajouter à la violence de la confrontation bien réelle entre NAPOLEON et Mme DE STAËL.

En effet, NAPOLEON tout comme Mme DE STAËL suscitent depuis deux siècles et encore aujourd'hui les passions les plus contradictoires et les jugements les plus virulents. "Le fiel et le miel" selon l'expression de l'historien Michel WINOCK n'ont cessé de concourir.

Exemple emblématique entre tous : le célèbre critique Henri GUILLEMIN qui au tournant des années 70 écrit un article où il traite pêle-mêle NAPOLEON de caïd, de tonneau devenu croquemitaine, Mme DE STAËL d'intrigante éconduite assise sur un tas d'or et Benjamin CONSTANT, le compagnon de Mme DE STAËL, de chimpanzé.



Ce qui n'enlève rien à la violence de la confrontation entre les deux protagonistes qui sont deux des figures majeures l'une par la plume, l'autre par l'épée, de cette fin du siècle des Lumières à l'aube du Romantisme.

NAPOLEON dit de Mme DE STAËL : "j'ai quatre ennemis, la Prusse, la Russie, l'Angleterre et Mme DE STAËL". A Sainte-Hélène, NAPOLEON qui a la rancune tenace traite Mme DE STAËL de "folle, coquine, corbeau, tricoteuse de faux bruits".

Mme DE STAËL écrit de son côté : "L'Empereur NAPOLEON dont le caractère se montre tout entier dans chaque trait de sa vie, m'a persécutée



avec un soin minutieux, avec une activité toujours croissante, avec une rudesse inflexible" ou encore "il y a neuf ans que je souffre et depuis deux années je ne vis plus". (Dix années d'exil).

Venons-en directement aux faits

**I - LES FAITS.**

24 septembre 1810.

Sur ordre de NAPOLEON, le ministre de la police ROVIGO interdit la publication du livre *De l'Allemagne* dont 10000 exemplaires sont saisis et pilonnés et signifie à Mme DE STAËL son exil au **château de Coppet** où elle est assignée à résidence. Comment en est-on arrivé là ?

Deux points à éclaircir :

*Le premier sur Coppet*

Coppet est une petite ville située dans le canton de Vaud à une quinzaine de km de Genève, à une cinquantaine de km de Lausanne, ville d'où est originaire la famille du cardinal FESCH, l'oncle de NAPOLEON. Jacques NECKER, le père de Germaine DE STAËL, achète en 1784 le château de Coppet, château qui appartenait au fils de son ancien associé, le banquier THELLUSON. Ce château maintes fois remanié a été occupé par d'illustres personnages comme le duc Amédée DE SAVOIE, le comte Michel DE GRUYERE, le connétable DE LESDIGUIERES ou encore le philosophe P BEYLE venu là en qualité de précepteur. Les NECKER commencent en 1784 par restaurer complètement le château, remodelant notamment l'avant-corps sur la cour intérieure, puis ils entreprennent en 1790 la transformation de l'aile sud, dont la façade d'entrée reçoit alors son aspect définitif.



*Le second point. : Sur NAPOLEON et la Suisse.*

15 avril 1798 : Genève est intégrée à la République française.

30 septembre 1802 : Acte de médiation voulu par NAPOLEON (la Suisse est organisée en une confédération d'Etats, confédération territorialement équilibrée avec liberté de langue et de culte. A cette occasion NAPOLEON crée la Suisse moderne que le Congrès de Vienne de 1815 ne remet pas en cause. Jusqu'alors la Suisse est un pays profondément divisé du point de vue linguistique et religieux. C'est là qu'ont éclaté les guerres de religion au XVI<sup>e</sup>. Un pays en proie aux appétits de ses voisins, France, Savoie, Autriche et Prusse.

Comment donc en est-on arrivé à cette assignation à résidence à Coppet ?

Tout commence au moment des **guerres d'Italie**.

Avant de faire la connaissance de NAPOLEON, Mme DE STAËL a écrit à BONAPARTE à plusieurs reprises, alors qu'il était encore en Italie. Ces lettres sont restées sans réponse. On ne sait pas exactement ce qu'elles contenaient puisque BONAPARTE ne les a pas conservées. A en croire NAPOLEON évoquant à Sainte Hélène le souvenir de Mme DE STAËL, cette dernière lui aurait quasiment fait une déclaration d'amour. C'est possible mais peut-être voulait-elle simplement entrer en contact avec quelqu'un qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle admirait sincèrement.

La première entrevue, le 6 décembre 1797, tourne court. Invitée par TALLEYRAND à une réception donnée en l'honneur de BONAPARTE, Mme DE STAËL

reste sans voix lorsque NAPOLEON lui dit poliment mais froidement qu'il regrettait de ne pas avoir pu rencontrer M. NECKER quand il a traversé la Suisse. En présence de l'homme qui a remporté tant de victoires, elle est subjuguée, éprouvant l'impression désagréable de n'avoir affaire ni à un homme ni à un dieu, mais à un être hors de l'humanité, regardant les autres créatures comme des faits ou des choses, mais non comme des semblables. Cet homme de marbre la fige littéralement, glace son enthousiasme, arrête ses paroles. La façon de parler de BONAPARTE ne laisse à ses interlocuteurs aucune possibilité de prendre l'initiative d'une conversation.

Deuxième entrevue, le 3 janvier 1798 lors d'une autre fête donnée par TALLEYRAND, elle accable BONAPARTE de compliments qui agacent le futur Premier Consul sans obtenir de lui que des propos sèchement polis. Elle engage alors la conversation :

"- *Quelle est la femme que vous admireriez le plus ?*

- *La mienne.*

- *Quelle est celle que vous estimeriez le plus ?*

- *Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage.*

- *Mais enfin, quelle serait pour vous la première des femmes ?*

- *Celle qui ferait le plus d'enfants."*

C'est évidemment une déroute totale. Remarques abruptes et humiliantes. Elle comprend qu'elle ne pourra jouer aucun rôle auprès de cet être dont la force de caractère l'émerveille et l'effraie à la fois. Dans une tragédie en vers qu'elle commence alors *Jean de Witt* elle trace un portrait de Guillaume DE NASSAU qui ressemble trait pour trait au général français.

*Je crains son caractère et jusqu'à sa sagesse  
Loin de me rassurer me remplit de terreur  
Son intérêt déjà seul commande à son cœur  
On ne voit rien en lui qui soit involontaire  
Chaque pas a son but, chaque mot son mystère...*



1799 : 9 novembre : (18 brumaire) BONAPARTE devient consul. Grâce à ses relations, Mme DE STAËL fait nommer au Tribunat **Benjamin CONSTANT** avec lequel elle entretient une relation amoureuse et intellectuelle.

Mais le 24 décembre 1799, à peine nommé, Benjamin CONSTANT prononce un discours qui affirme la nécessaire indépendance de cette institution. C'est le début de la disgrâce de Mme DE STAËL. A Paris il n'est question que de la fureur du Premier Consul et de son ressentiment à l'égard de Mme DE STAËL qu'il soupçonne d'avoir inspiré cette déclaration séditieuse. Rue de Grenelle où elle donne un dîner en l'honneur de CONSTANT, des messages d'excuse arrivent, de plus en plus nombreux à mesure que l'heure du dîner approche. Le salon de Mme DE STAËL se vide instantanément. Elle se retrouve seule.

La presse est à la dévotion du pouvoir. On peut y lire dans *le Journal des Hommes libres* : "*Ce n'est pas votre faute si vous êtes laide, mais c'est votre faute si vous êtes une intrigante. Votre règne n'est plus de ce monde. Essayez le chemin de la Suisse si vous ne voulez pas que mal vous arrive*".



Fin 1801 Benjamin CONSTANT récidive et plaide une nouvelle fois en faveur de l'indépendance de la justice. Le 17 janvier 1802 Benjamin CONSTANT est écarté du Tribunal par BONAPARTE, la formule "*l'aurore de la tyrannie*" qu'il a prononcée dans un de ses discours ne passe pas. C'est aussi pour NAPOLEON une façon de frapper indirectement Mme DE STAËL, car il sait très bien que derrière CONSTANT, il y a Mme DE STAËL.

Ainsi L'année 1802 consomme la rupture entre NAPOLEON et **Mme DE STAËL**. A ses frères Joseph et Lucien qui sont amis de Mme DE STAËL, BONAPARTE dit sans ambages : "*Avertissez cette femme que je ne suis ni un LOUIS XVI ni un BARRAS... Conseillez-lui de ne pas prétendre à barrer le chemin quel qu'il soit où il me plaira de m'engager, sinon je la romprai, je la briserai ; qu'elle reste tranquille, c'est le parti le plus prudent*".

Ces rappels à l'ordre produisent un effet contraire à celui désiré : puisqu'on veut la réduire au silence, elle parlera. Puisqu'on ne veut pas qu'elle fasse de la politique, elle en fera.

Et puis en cette année 1802, BONAPARTE voit d'un très mauvais œil la parution en décembre du roman de Mme DE STAËL *Delphine*. Ce roman en apparence peu politique achève d'indisposer le Premier Consul, d'abord parce que *Delphine* l'héroïne de ce roman est une femme supérieure qui ressemble par bien des traits à Mme DE STAËL, ensuite parce que ce roman est accueilli avec enthousiasme et qu'il augmente la célébrité de son auteur. Mais il y a plus.

Ce roman évoque explicitement la condition féminine de l'époque et aborde le problème du mariage et du droit au divorce. Le mariage de Mme DE STAËL est un naufrage : mariée à 20 ans (c'est tard pour l'époque) Louise NECKER devient Germaine DE STAËL. Son mari Erik-Magnus DE STAËL-HOLSTEIN est un époux par défaut, un "démocrate comme ROBESPIERRE" dont elle ne "supporte pas la médiocrité". Mme DE STAËL prône le droit au divorce pour les femmes lorsqu'une "union mal assortie" engage une vie entière "d'extinction des facultés".

Et plus encore, Mme DE STAËL fait l'éloge du protestantisme, la religion de ses parents, religion à laquelle elle sera toujours attachée et cela au moment où le Concordat va être signé et où BONAPARTE restaure en grande pompe la religion catholique pour des raisons strictement politiques. NAPOLEON comme beaucoup d'hommes du siècle des Lumières est très vaguement déiste et ne croit en aucune religion révélée. Il va même jusqu'à dire au baron GOURGAUD : "J'aime mieux la religion de Mahomet, elle est moins ridicule que la nôtre". Il définit la religion comme "une fable propice à la domination des malins sur les imbéciles". Quelques jours avant sa mort il dit même : "Je suis bien content de n'avoir pas de religion. Ça simplifie tout. Comme ça, pas de craintes chimériques à avoir". Néanmoins, il veut recevoir les derniers sacrements parce que "cela est bon pour la moralité publique". Enfin, ce qui fait en particulier polémique dans ce roman, et qui peut se lire comme une impertinence c'est la préface de *Delphine*. Une formule est jugée inconvenante : le roman est dédié (et la formule aura beaucoup de succès) "à la France silencieuse mais éclairée" ce qui laisse clairement entendre que BONAPARTE l'oblige à se taire.

La presse aux ordres de NAPOLEON se déchaîne. Joseph FIEVEE, correspondant secret de NAPOLEON, critique violemment les idées féministes du roman dans le *Mercur de France* : "*Delphine (...) est une tête exaltée ; (...) elle est philosophe, et, ce qui est pis, elle est si bavarde, qu'elle parle toujours la première. Parler est pour elle le bonheur suprême (...) Ce caractère existe, et Madame DE STAËL a pu le peindre ; mais elle a eu tort de croire qu'une femme pareille inspirerait de l'intérêt.*"

Le jugement du Premier Consul est sans appel : "*Qu'est-ce que c'est que ce vagabondage d'imagination ? Tout cela c'est de la métaphysique du sentiment, du désordre d'esprit. Je ne peux pas souffrir cette femme-là.*"

1803 : le 15 octobre : BONAPARTE ordonne l'exil de Mme DE STAËL à plus de 40 lieues de Paris (160 km environ). Que s'est-il passé ?



Mme DE STAËL revenant de Coppet s'était installée à Maffliers (à une dizaine de lieues de Paris) le 23 septembre 1803. Mme DE STAËL, donc installée à **Maffliers** espérait bien se rapprocher de la capitale où elle se rend secrètement (elle était interdite de séjour déjà depuis le Directoire : elle devait rester à dix lieues de la capitale).

En fait, importuné par les démarches réitérées et maladroites de Mme DE STAËL, qui promet de se tenir tranquille et par les interventions de Joseph et Lucien BONAPARTE qui sont des amis de Mme DE STAËL, BONAPARTE se fâche. On connaît la formule que BONAPARTE a utilisée à cette occasion : "*passato il pericolo, gabbato il santo*" (passé le danger, oublié le saint. C'est à dire qu'elle ne tiendra pas ses promesses.)

Mme DE STAËL reçoit l'ordre de quitter Paris sous 48 heures. C'est FOUCHE le ministre de la police qui lui en a fait parvenir l'ordre accompagné d'une lettre écrite de sa main, très respectueuse dans la forme mais sévère dans son contenu : sa présence à Paris n'est pas souhaitable ; elle doit s'en aller et rester au moins à 40 lieues.

NAPOLÉON lui-même qui en a assez des continuelles critiques dont il est l'objet prend les choses en main : "j'ai pris, écrit-il, la décision d'éloigner de Paris les personnes dont la présence est absolument incompatible avec la tranquillité publique avec la ferme intention d'empêcher leur retour. L'arrivée de cette femme comme celle d'un oiseau de mauvais augure a toujours été le signal de quelque trouble. Mon intention n'est pas qu'elle reste en France". Un commandant de la gendarmerie de Versailles se présente à Maffliers ; courtois, il témoigne de son admiration pour *Delphine* mais l'ordre doit être exécuté. Cinq jours sont accordés à Mme DE STAËL pour partir.

Le 19 octobre 1803, plutôt que de rester en France, Mme DE STAËL préfère prendre le chemin de l'Allemagne où elle reste plus d'un an. Ce voyage est à l'origine de l'ouvrage *De l'Allemagne* l'ouvrage le plus important qu'elle ait écrit et publié de son vivant dont LAMARTINE a dit : "il fit pour la littérature ce que le Génie du Christianisme a fait pour le catholicisme".

Commence alors un bras de fer qui ne cessera qu'à l'abdication de l'Empereur.

Avril 1807 : parution de *Corinne*, autre roman à succès. *Corinne* comme *Delphine* n'est pas une œuvre politique ou directement politique. Mme DE STAËL espère ainsi être autorisée à revenir à Paris, à y tenir son salon et revoir ses amis.

"Dites-moi ce que vous en pensez, écrit Mme DE STAËL à Mme RECAMIER, et si du côté du gouvernement il ne vous en revient rien de mauvais, car c'est de là que j'attends de l'adoucissement de ma triste situation. Il me semble qu'une occupation si innocente doit désarmer, si quelque chose désarme".

Illusion. Rien n'est innocent aux yeux de NAPOLÉON quand il s'agit de cette "coquine".

Tout déplaît dans *Corinne* aux yeux de NAPOLÉON ; le choix d'un Anglais doué de toutes les qualités comme héros et en regard le portrait peu flatteur d'un Français très superficiel. Non contente de choisir comme personnages principaux des anglo-saxons, elle pousse l'outrecuidance jusqu'à montrer la flotte anglaise dans le golfe de Naples et à faire l'éloge de ses marins, ces mêmes marins qui ont triomphé à Trafalgar.

En outre comme *Delphine*, *Corinne* est une femme d'esprit à la recherche de son indépendance, une femme cultivée, victime d'une société tyrannique dont elle a le tort de ne pas respecter les préjugés.

Un jour, NAPOLÉON fait réveiller TALLEYRAND pour se faire lire l'ouvrage. Au bout d'une demi-heure, il ne peut plus se contenir : "Allez-vous coucher, c'est du temps perdu !".

Les choses auraient peut-être pu s'arranger si Mme DE STAËL n'avait pas résisté aux suggestions de FOUCHE : "Si elle voulait insérer dans *Corinne* un éloge, une flatterie, tous les obstacles seraient aplanis et tous ses desirs seraient satisfaits" insinuait-il. Mme DE STAËL répond qu'elle préférerait renoncer à publier *Corinne* plutôt que de s'abaisser à cette complaisance. Et en effet nulle ligne dans ce livre accueilli avec enthousiasme en France et à l'étranger n'apporte au maître de l'heure un témoignage d'admiration.



En vain **Auguste**, le fils de Mme DE STAËL se rend-il à Chambéry le 28 décembre 1807 pour rencontrer NAPOLÉON. Peine perdue. Il ne veut pas de Mme DE STAËL à Paris. "Cette femme est un corbeau, écrit-il. Qu'elle s'en aille dans son Léman. Mon intention est qu'elle ne sorte jamais de Genève. Tout ce qui me revient de cette misérable femme mérite que je la laisse dans son Coppet avec ses Genevois et sa maison NECKER."

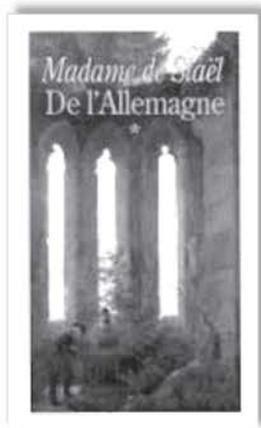
"Madame DE STAËL, dit-il à Auguste, ferait des intrigues. Elle n'y attache pas d'importance, mais moi j'en mets beaucoup. Je prends tout au sérieux... Si je la laissais venir à Paris, elle ferait des sottises. Elle me perdrait tous les gens qui m'entourent. Cela dit, qu'elle aille où elle voudra, à Londres même faire des rebelles. Il n'y a que votre mère qui soit malheureuse quand on lui laisse toute l'Europe".

Faute de pouvoir retourner à Paris, Mme DE STAËL choisit Vienne. Là imprudemment, elle noue des relations avec un agent de l'Angleterre nommé GENTZ. NAPOLÉON en est averti.

"Mme DE STAËL a une correspondance suivie avec le nommé GENTZ et s'est laissée engager avec la clique de Londres. Je désire qu'elle soit surveillée à Coppet et que vous fassiez donner des ordres en conséquence au préfet de Genève et au commandant de gendarmerie... Vous ferez connaître que jusqu'à cette heure on ne l'avait regardée que comme une folle, mais aujourd'hui, elle commence à entrer dans une coterie contraire à la tranquillité publique." (Il faut rappeler ici que Genève a été intégrée à la République française le 15 avril 1798).

Mme DE STAËL manifeste alors le désir de passer en Amérique. Le ministre de la police l'autorise à s'installer temporairement dans le département du Loir-et-Cher en attendant son départ. Elle s'installe avec sa "cour" (entre autres CONSTANT, Mme DE RECAMIER, Prosper DE BARANTE son amant du moment, Mathieu DE MONTMORENCY l'ami de toujours) dans le château de Chaumont rebaptisé "Coppet sur Loire".





En fait elle ne souhaite pas du tout passer en Amérique mais elle veut surveiller l'impression de son livre *De l'Allemagne* qui est imprimé à Tours.

26 septembre 1810 : *De l'Allemagne*

Mme DE STAËL s'est mise à l'écriture de ce livre dès 1804, date de son premier voyage en Allemagne.

Pour cela, elle a appris l'allemand, l'a étudié avec Guillaume VON HUMBOLDT, le frère du grand explorateur Alexander VON HUMBOLDT. Elle s'est entourée d'esprits éclairés, a rencontré GOETHE et SCHILLER à Weimar. Elle s'est initiée à la littérature et à la philosophie allemandes jusqu'alors peu connues ou inconnues en France. Le mérite de Mme DE STAËL est d'avoir montré aux Français vers 1810 "quel essor prodigieux les lettres allemandes avaient pris depuis 1770 alors qu'on en était resté aux balbutiements d'une littérature anéantie par la Guerre de Trente Ans et ligotée par la théologie luthérienne" (Roger MINDER). Ce livre qui fait connaître l'Allemagne à un monde qui l'ignore a contribué

puissamment à répandre l'idéal romantique et à changer radicalement la culture de l'Europe.

*De l'Allemagne* donne de ce pays qui n'existe pas encore (il n'y a qu'une multiplicité d'Etats) la même image positive que VOLTAIRE a donnée de l'Angleterre dans les *Lettres philosophiques* un siècle plus tôt. C'est un portrait en profondeur de ce pays à l'aune de sa littérature, de sa philosophie, de ses arts et de ses sciences.

Ce livre, clairement plus politique, contient une profession de foi libérale et cosmopolite incompatible avec l'ordre que NAPOLEON entend faire peser sur l'Europe.

"Je ne dissimule point que je vais exposer en littérature comme en philosophie des opinions étrangères à celles qui règnent en France mais qu'elles paraissent justes ou non, soit qu'on les adopte, soit qu'on les combatte, elles donnent toujours à penser car nous n'en sommes pas j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine pour empêcher les idées de dehors d'y pénétrer".

*De l'Allemagne* est imprimé pour la première fois en octobre 1810. Les exemplaires de ce livre sont saisis chez l'imprimeur. NAPOLEON en ordonne la destruction totale. SCHLEGEL met le manuscrit à l'abri et Mme DE STAËL déjà frappée par une mesure d'exil depuis 1803 voit un durcissement de ses conditions de vie puisqu'elle ne peut plus s'éloigner de Coppet de plus de deux lieues (en clair, elle peut aller de Coppet à Genève).

Il faut entrer dans le détail des faits. NAPOLEON incarne dans ce dossier le rôle du despote aveugle et Mme DE STAËL celui de la victime suppliciée. La réalité est toutefois un peu différente. Albertine NECKER DE SAUSSURE, sa cousine par alliance écrit : "Si ce fut une injustice de faire saisir le livre, ce ne fut peut-être pas une inconséquence".

Au début de l'année 1810, NAPOLEON a créé une direction de l'Imprimerie et de la Librairie destinée à renforcer la censure déjà fort contraignante. Tout éditeur est tenu de soumettre les épreuves à cette direction qui peut soit refuser l'ouvrage soit demander la suppression ou la correction de certains passages. Pour un livre en trois volumes comme *De l'Allemagne* le censeur examine chaque tome successivement mais son avis favorable pour tel ou tel tome n'empêche pas de subordonner la publication de l'ensemble à l'approbation du dernier volume. C'est donc prendre un risque important que de commencer l'impression avant d'avoir soumis l'intégralité de l'œuvre à la censure. L'imprimeur NICOLLE a reçu l'agrément pour les deux premiers volumes ; les censeurs qui ont examiné *De l'Allemagne* ont approuvé sous réserve de quelques modifications la publication du livre. Ils voulaient sans doute éviter une trop grande publicité à l'ouvrage en le censurant et en obligeant Mme DE STAËL à le publier à l'étranger...

Reste le troisième. Nous sommes le 26 septembre 1810.

C'est alors que Mme DE STAËL s'adresse à NAPOLEON en lui envoyant un courrier en date du 25 septembre 1810 qui sous couvert de demander l'assouplissement de son exil réitère sa farouche opposition à l'empereur et qui sous l'apparence d'une supplique peut se lire comme une véritable provocation par laquelle elle revendique sa liberté :

"Tant de gens demandent à votre majesté des avantages réels de toute espèce, pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, toute cette existence idéale dont je puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France ?"

Cette supplique est aussi impertinente que la formule qu'elle avait déjà utilisée quand BONAPARTE lui avait demandé ce qu'elle voulait et qu'elle lui avait fait répondre "il ne s'agit pas de ce que je veux mais de ce que je pense".

La réponse ne tarde pas. **Le duc DE ROVIGO, SAVARY**, ministre de la police, lui fait parvenir la lettre suivante :

"Il ne faut pas rechercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'égard de l'empereur dans votre dernier ouvrage ; ce serait une erreur. Il ne pouvait pas y trouver de place qui fût digne de lui mais votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays ne vous convenait point et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez.



*Votre dernier ouvrage n'est point français ; c'est moi qui en ai arrêté l'impression. Je regrette la perte qu'il va faire éprouver au libraire mais il ne m'est pas possible de le laisser paraître. Vous savez, Madame, qu'il ne vous avait été permis de sortir de Coppet que parce que vous aviez exprimé le désir de passer en Amérique. Si mon prédécesseur vous a laissé habiter le département de Loir-et-Cher, vous n'avez pas dû regarder cette tolérance comme une révocation des dites positions qui avaient été arrêtées à votre égard. Aujourd'hui vous m'obligez à les faire exécuter strictement, il ne faut vous en prendre qu'à vous-même.*

*Votre très humble et très obéissant serviteur le duc DE ROVIGO."*

Le duc DE ROVIGO ajoute un post-scriptum lui indiquant que les ports de Lorient, La Rochelle, Bordeaux et Rochefort sont les seuls ports où elle peut embarquer pour se rendre en Amérique et lui demande de lui faire connaître celui qu'elle aura choisi.

Pour être assuré qu'aucune trace ne subsiste de ce livre, le 11 octobre un inspecteur de police se présente, fait détruire les plombs sous ses yeux et mettre au pilon toutes les épreuves ainsi que toutes les feuilles déjà tirées. C'est ensuite, dans Paris, la chasse à tous les exemplaires déjà distribués. Pour l'éditeur NICOLLE c'est la ruine.

Dans ce livre que DE ROVIGO déclare ne pas être français, bien des passages sont des critiques implicites du régime napoléonien : entre autres les portraits d'ATTILA et de CHARLES QUINT dans lesquels il est aisé de voir des allusions à peine voilées à l'Empereur.



Par ailleurs, NAPOLEON ne peut guère accepter que Mme DE STAËL s'intéresse à un pays vaincu dont elle célèbre les écrivains (GOETHE, SCHILLER) et les philosophes (LEIBNIZ, KANT). Certes Mme DE STAËL n'écrit pas un mot contre NAPOLEON, mais en rendant un hommage déguisé à ses adversaires, elle montre de quel côté penchent ses sympathies. On ne peut pas prendre au sérieux ses protestations d'innocence.

Mme DE STAËL regagne Coppet.

C'est alors qu'elle fait la rencontre de **John ROCCA**, de vingt-deux ans son cadet. Il appartient à une famille patricienne de Genève ; beau, pâle, grièvement blessé lors de la guerre d'Espagne, il se prend d'une folle passion pour Mme DE STAËL. C'est un amour d'arrière-saison. Mme DE STAËL lui donnera un fils. Elle a alors 46 ans.

A Coppet, le préfet du Léman, le baron CAPPELLE, un homme zélé, la surveille étroitement. Le baron CAPPELLE est un bellâtre qui a eu l'heur de plaire à la princesse Elisa, sœur de NAPOLEON, et le malheur de déplaire à ce dernier qui s'est débarrassé de lui en le nommant préfet à Genève.

Mme DE STAËL, condamnée à ne pas s'éloigner de Coppet de plus de 2 lieues n'a que deux solutions : vivre en solitaire ou s'enfuir. C'est ce qu'elle décide de faire, une fois son dernier fils mis au monde. En secret, elle prépare un plan d'évasion rocambolesque. Elle décide de gagner l'Angleterre en passant par la Suède, le pays de son premier mari mort en 1802. C'est un voyage long et difficile car les armées françaises occupent toute la partie est de l'Europe.

Le 23 mai 1812 est le jour du grand départ.

Il faut tromper les espions du préfet. En simple robe d'après-midi, tenant un éventail à la main comme si elle allait se promener elle monte en voiture accompagnée d'Albertine sa fille. En route elle retrouve John ROCCA et Auguste SCHLEGEL (le frère du philosophe Frédéric SCHLEGEL) qui seront du voyage. Ce n'est que le 4 juin que le préfet CAPPELLE sera averti de l'évasion.

Mme DE STAËL passe d'abord par l'Autriche inféodée à la France depuis le mariage de NAPOLEON avec Marie-Louise D'AUTRICHE (mais elle a réussi à avoir les passeports nécessaires). Elle traverse Zurich, Salzbourg et arrive à Vienne, toujours étroitement surveillée par la police. Puis les voyageurs gagnent la frontière russe craignant sans cesse d'être saisis par quelque détachement de la Grande Armée. Ils y parviennent le 14 juillet 1812, une date qui la frappe et lui inspire toutes sortes de considérations. Elle qui se définit comme républicaine se met sous la protection d'un régime dont on dit que c'est un absolutisme tempéré par l'assassinat. Elle arrive à



Moscou le 2 août 1812. Elle est le dernier écrivain occidental à voir dans sa splendeur la "Rome tartare". Le 13 août, à Saint-Petersbourg elle est accueillie par le tsar **ALEXANDRE I<sup>er</sup>** qui voit en elle "la conscience de l'Europe".

Le 24 septembre 2012

Après avoir essuyé une forte tempête, elle arrive en Suède où elle rencontre BERNADOTTE maréchal de France monté sur le trône de Suède qui la reçoit comme une ancienne amie et comme une messagère des ennemis de NAPOLEON. Certains historiens voient en elle l'âme de la coalition de 1813 contre la France. Elle poursuit deux buts bien précis : faire entrer la Suède dans la sixième coalition formée contre NAPOLEON et inciter BERNADOTTE à poser sa candidature au trône de France lorsque NAPOLEON aura été contraint de l'abandonner. Elle voit en BERNADOTTE l'homme providentiel dont la France a besoin pour la faire évoluer du despotisme vers la monarchie constitutionnelle dont la France aurait pu être dotée dès 1790 sans l'aveuglement des royalistes et la fureur des jacobins.

Le premier but seul sera atteint puisque Bernadotte va se battre aux côtés des coalisés contre NAPOLEON à la bataille de Leipzig.

Puis elle aborde enfin en Angleterre "le pays de la liberté" but de ce long voyage.

Le 27 mai 1813 Mme DE STAËL arrive à Londres et en Septembre 1813, paraît enfin *De l'Allemagne* édité par John MURRAY dans sa version non censurée.

Son livre obtient un grand succès mais Mme DE STAËL est "la femme la plus malheureuse du monde" comme l'a écrit un Anglais à son propos. D'abord parce que le 12 juillet de cette même année son fils Albert (fils du comte DE NARBONNE) est tué en duel par un officier russe. Mais aussi parce qu'elle se rend compte qu'aveuglée par sa passion, en intriguant à Berlin, à Vienne, à Saint-Petersbourg, à Stockholm, elle a conspiré contre la France. Elle se rend compte de sa naïveté. Pour elle il ne s'agissait jamais que d'abattre le tyran. Mme DE STAËL n'a jamais identifié NAPOLEON à la France. Pas un instant, elle n'a pensé que la chute de NAPOLEON pourrait rendre leur chance aux Bourbons dont elle ne veut pas. Pas un instant elle n'a imaginé que les adversaires de NAPOLEON envahiraient la France.

Elle écrit à Benjamin CONSTANT : *"que Dieu me bannisse de France plutôt que de m'y faire entrer à l'aide d'étrangers"*. Elle a cette phrase significative : *"Je désire que BONAPARTE soit victorieux et tué"* ou encore *"Je hais l'homme mais je blâme les événements qui me forcent en ce moment à lui souhaiter du succès"* *"Voulez-vous donc qu'on foule la France aux pieds ?"*

Le 8 mai 1814 : l'abdication.

Après l'abdication de NAPOLEON, deux ans après s'être enfuie de Coppet, Mme DE STAËL quitte l'Angleterre, elle peut enfin rentrer en France mais elle est désemparée de ce qu'elle avait longtemps espéré.

La capitale a perdu de son attrait depuis qu'elle ne lui est plus interdite. Elle revient à Paris mais ce n'est que déception.

Nulle trace ne demeure de la société qu'elle a connue. *"Voir les Tuileries et le Louvre gardés par des troupes venues des confins de l'Asie, c'est une douleur insupportable"* écrit-elle. Naguère cosmopolite, elle se sent désormais Française dans un Paris bigarré d'uniformes étrangers.

Elle voulait voir les Français libérés et invités à choisir librement leur nouveau souverain et non pas conquis. Elle écrit : *"Entre les Cosaques et le Corse, je vois bien peu d'espoir de liberté pour la France ; je ne sais que souhaiter mais je sais très bien que craindre"*.

Deux mois après, elle reprend, volontairement cette fois, le chemin de Coppet. Elle va plus loin. Elle apprend qu'un complot se trame à l'île d'Elbe contre NAPOLEON. Elle court chez Joseph BONAPARTE qui a toujours été son ami et propose d'aller elle-même avertir NAPOLEON. Joseph préfère un messager moins connu et plus discret.

10 mars 1815 : NAPOLEON débarque à Golfe Juan. Fidèle à ses principes, logique avec elle-même, Mme DE STAËL qui était retournée à Paris regagne précipitamment Coppet. Peut-être veut-elle éviter la tentation d'une offre de rapprochement à laquelle Benjamin CONSTANT n'aura pas la force de résister ni la sagesse de se soustraire. En juin 1815 paraît *Le dictionnaire des Girouettes* qui répertorie les changements de doctrines et d'engagements.

Plus un personnage change d'avis, plus on lui attribue de drapeaux qu'on place à côté de son nom. Dans ce *Who's who* de "la médiocrité civique" 777 personnages ont droit à l'analyse grinçante de leur fidélité "élastique". FOUCHE et TALLEYRAND sont les champions hors catégorie des retournements de veste (12 drapeaux).

Mme DE STAËL est de nouveau déchirée : elle souhaite tout à la fois la victoire et la mort de BONAPARTE. *"Un despote défendait alors la cause de la liberté en essayant de repousser les étrangers que son ambition avait attirés sur le sol de la France"*. C'est la fin de ce bras de fer.

Après les Cent-Jours, Mme DE STAËL se rallie sans enthousiasme aux Bourbons ; elle récupère les 2 millions de livres que son père avait prêtés à LOUIS XVI pour l'achat de céréales en temps de disette et que les gouvernements successifs s'étaient évertués à ne pas lui rembourser.

Cet argent lui permet de marier sa fille Albertine avec le duc DE BROGLIE le 20 février 1816 à Pise. Elle n'a guère que 50 ans mais elle a le sentiment qu'elle s'approche de sa fin. Elle revient une dernière fois à Coppet. Elle y reçoit BYRON installé de l'autre côté du lac à la villa Diodati (villa où Marie SHELLEY vient d'écrire cet été-là *Frankenstein*). Elle régularise sa relation avec John ROCCA puis elle part alors pour Paris et s'éteint le 14 juillet 1817. Elle repose à Coppet près de ses parents.

Juliette RECAMIER son amie de toujours et CHATEAUBRIAND feront un pèlerinage à Coppet en 1832. CHATEAUBRIAND écrit : *"Mme Récamier, pâle et en larmes, est sortie du bocage funèbre comme une ombre. Si j'ai jamais senti à la fois la vanité et la vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux, obscur, inconnu où dort celle qui eut tant d'éclat et de renom, et en voyant ce que c'est que d'être véritablement aimé"*.



## II - LES RAISONS DE CET ANTAGONISME.

### ➤ A - Une opposition de genre

Entre les deux les relations sont compliquées d'abord parce qu'il y a entre NAPOLEON et Mme DE STAËL ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui une opposition de genre qui suscite entre eux une incompréhension profonde. BONAPARTE n'est pas ce qu'un grand homme doit être selon Mme DE STAËL, et Mme DE STAËL n'est pas ce qu'une femme doit être selon BONAPARTE. BONAPARTE ne sait pas comment se comporter avec Mme DE STAËL. C'est le début d'un malentendu qui va prendre d'autres formes par la suite.

La première fois que Mme DE STAËL rencontre NAPOLEON fin décembre 1797, au retour des campagnes d'Italie, quand NAPOLEON n'est encore que général, elle l'admire sans le connaître, par la seule sympathie de la gloire. "C'est avec ce sentiment (admiration) que je le vis pour la première fois à Paris. Je ne trouvais pas de paroles pour lui répondre quand il vint à moi" écrit-elle mais elle l'admire avec l'idée de ce que doit être un grand homme : un homme de pouvoir doué, brillant et dominateur paré de toutes les qualités. Avec l'idée d'une masculinité glorieuse et chevaleresque, comme on la trouve chez Chrétien DE TROYES, dans les romans courtois ou chez CORNEILLE. Amour, bonheur et gloire sont trois éléments indissolublement liés à ses yeux.

Mme DE STAËL a un caractère qui ne peut convenir à NAPOLEON. Elle est une femme à la sensibilité exacerbée en attente d'un amour unique, exceptionnel, qui n'arrivera jamais ni avec NAPOLEON bien sûr ni avec NARBONNE, ni avec RIBBING ni avec BARANTE ni avec Benjamin CONSTANT ni avec tous les autres. C'est une femme qui souffre de trop aimer et de ne pas être suffisamment aimée en retour.

NAPOLEON a dû être effaré lorsqu'il a pris connaissance d'une lettre adressée au comte DE NARBONNE que la police a interceptée où il est écrit : "Je suis loin de vous, venez à l'instant, je l'ordonne, je le veux, je suis à genoux, je vous implore. Ma main est saisie d'un poignard !... Si vous hésitez je me tue, je me donne la mort et vous serez coupable de ma destruction". On est dans la sentimentalité théâtrale de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. GREUZE n'est pas loin.

A l'inverse BONAPARTE a lui aussi un concept de la féminité qui ne peut convenir à Mme DE STAËL.

Première transgression : Mme DE STAËL est une femme savante.

Sous la houlette de sa mère, une mère intransigeante, madame DE STAËL a reçu une éducation particulièrement soignée. Elle a les connaissances les plus variées depuis les mathématiques jusqu'à la théologie en passant par les langues vivantes et mortes, l'histoire et la géographie sans oublier les leçons de danse, de maintien et de déclamation. Sa culture est exceptionnelle. Mme DE STAËL est une enfant prodige. Elle passe ses plus jeunes années dans le salon que tient sa mère **Suzanne CURCHOD**. Dans ce salon, comme dans tous les salons du XVIII<sup>e</sup> siècle, on échange des idées, on lit des textes. L'éloquence et la déclamation et surtout l'art de la conversation seront essentiels aux yeux de Mme DE STAËL.



Par ailleurs, Mme DE STAËL est une romancière à succès. Elle a écrit des romans qui ont connu un retentissement considérable en leur temps : *Delphine* en 1802, *Corinne* en 1807. On lui reproche (c'est la pensée dominante et NAPOLEON la partage) de penser et d'écrire comme un homme. D'être une "femme singulière", à vrai dire "ni homme, ni femme", "une femme impétueuse que les deux sexes regardent comme une méprise de la nature", et qui déroute ses contemporains. Elle est définie par ses détracteurs comme "une production monstrueuse".

A cette première transgression s'en ajoute une seconde : Mme DE STAËL est passionnée par la politique. Incapable de se résigner au seul rôle d'épouse d'ambassadeur (**le baron DE STAËL**, son mari est ambassadeur de Suède à Paris), elle s' imagine dès 1789 être nécessaire au salut de la France, illusion qu'aucune déconvenue, aucune avanie, aucune persécution ne pourra jamais dissiper. Tous les gouvernements qui vont se succéder de 1792 à 1814 auront ce souci commun de tenir Mme

DE STAËL loin de Paris où elle aspire à faire de son salon, rue du Bac, l'un des centres de la vie politique française. Et de fait elle correspond, d'une certaine manière d'égale à égal avec certains proches du pouvoir napoléonien (Joseph et Lucien BONAPARTE dont elle est l'amie), avec certains ministres (TALLEYRAND qu'elle a fait rappeler d'exil), avec certains militaires (KOUTOUZOV, le chef des armées russes) ou même certains chefs d'Etat (BERNADOTTE et ALEXANDRE I<sup>er</sup>).

Or pour NAPOLEON une femme qui fait de la politique n'est pas à sa place : elle doit rester dans la sphère domestique et ne doit pas outrepasser ses prérogatives ni revendiquer un champ d'action qui n'est pas le sien. "Il vaut mieux que les femmes travaillent de l'aiguille que de la langue, surtout pour se mêler des affaires politiques" dit-il. Ou encore "Un homme d'Etat ne devrait jamais introduire une femme dans son cabinet". Mais Mme DE STAËL est tombée dans la politique dès son plus jeune âge. Elle a vécu la fin de l'Ancien Régime et la Révolution à partir de deux endroits privilégiés :



Le premier : le salon que tenait sa mère et auquel elle fut admise à assister dès l'âge de 5 ans et où elle a appris l'art de la conversation. Elle a pu ainsi entendre GRIMM, un écrivain allemand ami des Encyclopédistes, MARMONTEL, un autre Encyclopédiste, D'ALEMBERT, philosophe et mathématicien ou encore BUFFON le naturaliste ainsi que DIDEROT. Elle a même vu VOLTAIRE.

Le second : le ministère des Finances dont son père Jacques NECKER a été le titulaire avant d'être disgracié le 11 juillet 1789, exilé à 20 lieues de Paris par lettre de cachet avant d'être finalement rappelé le 30 juillet.

Mme DE STAËL écrit : "Beaucoup d'hommes préfèrent les femmes uniquement consacrées au soin de leur ménage, et pour plus de sûreté à leur égard, ils ne seraient pas fâchés qu'elles fussent incapables de comprendre autre chose". Elle rapporte ensuite l'idée qui prévaut dans ce domaine "Nous n'excluons pas, dira-t-on, la culture d'esprit dans les femmes, mais nous ne voulons pas que cet esprit leur inspire le désir d'être auteurs, de se distraire ainsi de leurs devoirs naturels et d'entrer en rivalité avec les hommes, tandis qu'elles sont faites uniquement pour les encourager et les consoler".

NAPOLÉON, qui va toujours à l'essentiel affirme en peu de mots qu'une femme doit être à la cuisine et faire des enfants, le plus d'enfants possible. Pour lui une femme doit être soumise, fidèle et sans prétention intellectuelle. Le code NAPOLÉON en 1804 consacre l'infériorité de la femme face à l'homme. Pour parler comme MOLIERE, NAPOLÉON renvoie sans ménagement *les femmes savantes* à l'école des femmes.



### B - UNE OPPOSITION POLITIQUE.

A cette opposition de genre s'ajoute bien évidemment une opposition politique de plus en plus frontale au fil des années. Pourquoi NAPOLÉON craint-il Mme DE STAËL ?

Il la craint d'abord parce qu'elle est un écrivain à succès, une femme intelligente peu commode qui tient salon à Paris. NAPOLÉON la craint ensuite en raison de ses idées qui contestent sa légitimité et son exercice du pouvoir. Elle est libérale, européenne et républicaine.

✓ *Libérale :*

La question qui se pose après la Terreur est la suivante : Comment sauver les idéaux de la Révolution sans que la



Révolution ne devienne le cercueil de ces idéaux ? Le libéralisme est une des réponses qui vont apparaître à ce moment-là. CONDORCET, un des derniers philosophes des Lumières peut être considéré comme une des sources du libéralisme dont les théoriciens en Suisse et en France sont Benjamin CONSTANT et Mme DE STAËL. Les deux noms sont inséparables. Le mot libéral n'a pas le sens qu'il a aujourd'hui. Le mot qui a aujourd'hui une acception très polémique et souvent négative a alors une acception positive. Au XVIII<sup>e</sup> siècle est qualifié de libéral celui qui défend la liberté. Les libéraux prônent la séparation des pouvoirs telle que l'a définie MONTESQUIEU, l'existence d'une Constitution comme fondement des libertés individuelles et une séparation claire entre la sphère privée et la sphère publique. La pensée libérale est aussi influencée par l'Amérique qui a créé une nation indépendante avec une constitution innovante. Cette liberté individuelle est consubstantiellement liée au droit de propriété défini "comme

*l'origine, la base et le lien du pacte social*". "Y porter atteinte ruinerait la nation sans enrichir personne". Cette liberté individuelle que prônent les libéraux est aussi consubstantiellement liée à la liberté d'entreprendre, de décider, de choisir, de créer : est libéral celui qui prône le développement du commerce ; le commerce étant considéré comme un échange entre civilisations qui permet de faire dialoguer les nations et les continents et qui doit se substituer à la guerre (aspect radicalement antinapoléonien).

✓ *Européenne :*

Elle écrit dans *De l'Allemagne* : "il faut dans nos temps modernes avoir l'esprit européen".

Mme DE STAËL est une européenne : née à Paris et française de cœur, ses parents sont suisses, ses aïeux du côté paternel prussiens. Elle aime la culture allemande, s'enthousiasme pour l'Italie, admire l'Angleterre et elle épouse un Suédois. A Coppet elle reçoit ce que STENDHAL appelle d'une heureuse formule "les états généraux de la pensée européenne."

Pourquoi Mme DE STAËL cherche-t-elle des modèles en Europe ? C'est que la période 1789-1815 apparaît comme un moment de vide idéologique : on s'est débarrassé de l'Ancien Régime et de la Révolution jacobine et on ne sait pas trop quoi mettre à la place. Avec la période 1789-1815, on est en présence d'un monde qui s'effondre et d'un monde qui émerge lentement non sans secousses.

On a deux solutions :

- Soit on revient en deçà des Lumières : c'est le *génie du Christianisme* de CHATEAUBRIAND (la solution réactionnaire).
- Soit on veut aller au-delà des Lumières et on se tourne vers l'étranger (solution progressiste).

Mme DE STAËL se tourne vers l'Angleterre et vers l'Allemagne où elle cherche des modèles à suivre.

Elle se tourne vers l'Allemagne où elle se rend en 1804 après avoir été exilée. Mme DE STAËL est sensible à "l'idéalisme de la philosophie allemande" (c'est évidemment une Allemagne rêvée et on le lui a beaucoup reproché). Ce qui séduit Mme DE STAËL dans la philosophie allemande, c'est qu'elle est "congénitalement étrangère au matérialisme" et elle en retient l'idée qu'en politique la conscience morale est un garde-fou indispensable contre les dérives du pouvoir.

Elle se tourne aussi vers l'Angleterre (et c'est aussi une Angleterre rêvée) dont elle dit que c'est "*le plus beau modèle de l'ordre social [...] c'est à ses institutions que d'autres peuples peuvent imiter qu'elle doit ses vertus et sa splendeur*". Ces institutions qui rendent possible "*un gouvernement qui ne se mêle jamais de ce que les particuliers peuvent faire aussi bien que lui*" (c'est une autre définition du libéralisme).

En Angleterre on trouve de quoi étayer le libéralisme : le régime parlementaire (avec le bicamérisme qui est un modèle auquel elle tient), la liberté de la presse et la liberté du commerce. L'Angleterre avec sa monarchie constitutionnelle est à ses yeux un modèle de pouvoir équilibré.

✓ *Républicaine :*

Mme DE STAËL est la fille de NECKER, ministre libéral, éclairé, progressiste, anti-esclavagiste, favorable au Tiers-Etat. Cet héritage fait d'elle une partisane de l'idéal républicain tel qu'il se développe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle écrit : "Je ne peux pas être autre chose que républicaine, nourrie par l'expérience de mon père".

Grande lectrice de ROUSSEAU, marquée par les idées des Lumières, Germaine DE STAËL accueille avec joie la Révolution. Le 5 mai 1789, elle assiste à l'ouverture des Etats-Généraux, dans les places réservées aux familles des ministres. Mme DE STAËL reste toute sa vie fidèle aux idées républicaines comme le montre l'ouvrage qu'elle écrit en 1798 (sans le publier) : "Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la république en France".

C'est une modérée qui refuse tout autant le virage violent pris par la Terreur où elle voit un dévoiement de l'idéal républicain que la tradition de la monarchie absolue défendue par les royalistes les plus intransigeants.

Elle s'efforce de se tenir elle-même à égale distance des monarchistes revanchards et des anciens robespierristes : "*Je souhaite sincèrement l'établissement de la République française, parce qu'il m'est démontré que, dans les circonstances actuelles, le gouvernement républicain peut seul donner du repos et de la liberté à la France.*"

Ce qui est essentiel à ses yeux, c'est la modération, l'équilibre des pouvoirs, l'indépendance de la justice et les droits de l'individu.

NAPOLÉON la craint enfin à cause de son réseau d'influence, raison pour laquelle il la surveille et la fait espionner. L'Europe entière connaît son nom et ses livres. *Delphine* (1802), *Corinne* (1807) sont des best-sellers.

Après la mort de NECKER, son père, en 1804, mort qui l'a profondément meurtrie, elle réunit chez elle à Coppet les meilleurs esprits européens. Elle aimait recevoir ce que STENDHAL a appelé "les états généraux de l'intelligence européenne." Elle reçoit écrivains, poètes, philosophes, comédiens. CHATEAUBRIAND y est venu, ainsi que GUIZOT et BYRON. Mais aussi Benjamin CONSTANT, Mathieu DE MONTMORENCY, Prosper DE BARANTE, Charles Victor DE BONSTETTEN ; mais aussi Simonde DE SISMONDI, Mme DE RECAMIER et Wilhelm SCHLEGEL ; mais aussi CLAU-SEWITZ, VON CHAMISSO.

Entre l'Allemagne au Nord et l'Italie au Sud, la région de Genève figure longtemps sur le chemin du Grand Tour et le château de Coppet constitue un arrêt impératif de l'élite intellectuelle dispersée en Europe. Mme DE STAËL a fait de Coppet "quelque chose d'assez radieux, une sorte d'abbaye de Thélème" (Michel WINOCK), le pôle de ralliement de la pensée européenne où se côtoient Français, Suisses, Allemands, Italiens, Suédois. Tout ce monde communique dans l'amour du théâtre, de la musique et surtout de la conversation.

Elle voyage beaucoup : en Italie, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Suède. Elle a rencontré GOETHE, SCHILLER en Allemagne. En Suède, elle a rencontré BERNADOTTE, en Russie, le tsar ALEXANDRE I<sup>er</sup> ; elle correspond avec le maréchal KOUTOUZOV, chef de l'armée russe au moment de la campagne de Russie, elle correspond aussi avec Thomas JEFFERSON.

### III - DEUX GRANDS OUVRAGES.

Mme DE STAËL consacre deux grands ouvrages à sa relation avec l'Empereur : *Dix années d'exil*, recueil de souvenirs commencé en 1810, resté inachevé et porté à la connaissance du public en 1821 l'année même de la mort de NAPOLÉON et les *Considérations sur la Révolution française*, publiées de manière posthume en 1818 mais dont la rédaction commence à partir de 1796. Deux longs mémoires qui tiennent lieu de testament. Les deux livres ont une tonalité très différente.

✓ Commençons par *Dix années d'exil*. Madame DE STAËL y exprime sa souffrance, une souffrance qui va de l'exil à l'errance, loin de ses proches, loin de chez elle, loin de sa patrie.

NAPOLÉON l'a blessée en l'exilant. Elle écrit : "*Je fus la première femme que NAPOLÉON exila*".

"*L'exil est quelquefois pour les caractères vifs et sensibles un supplice beaucoup plus cruel que la mort*". Elle écrit à Joseph BONAPARTE : "*Mes affections me dominent au point de pleurer jour*

*et nuit depuis que je suis éloignée de mes amis*". "*C'est ainsi qu'après dix ans de persécutions*

*toujours croissantes, d'abord renvoyée de Paris, puis reléguée en Suisse, puis confinée dans mon château, puis enfin condamnée à l'horrible douleur de ne plus revoir mes amis, ma vie est comme un bal dont la musique a cessé*".



En NAPOLEON, elle a trouvé le seul homme qui lui en impose au point de la réduire au silence. *"Son génie étonné tremble devant le mien"* constate avec plaisir l'Empereur qui n'a pas l'intention de la laisser approcher de son trône. En la privant de Paris : le Directoire la tient à 10 lieues de Paris, NAPOLEON l'oblige à se tenir à 40 lieues de Paris, exigence qui est maintenue jusqu'en 1810 ; puis elle est en résidence surveillée à Coppet, ne pouvant se rendre qu'à Genève distant d'une quinzaine de kilomètres.



En supprimant les salons : prenant exemple sur sa mère, la nouvelle baronne de STAËL-HOLSTEIN avait ouvert un salon rue du Bac, à l'ambassade de Suède qui allait bientôt accueillir tout ce qui représente les nouvelles idées, notamment celles venues d'Amérique. Parmi beaucoup d'autres fréquentent chez elle : le marquis DE LA FAYETTE, NOAILLES, CLERMONT-TONNERRE, CONDORCET, et puis, surtout, ses préférés d'alors : **Louis DE NARBONNE**, sa première grande passion, Mathieu DE MONTMORENCY, à qui elle conserve son amitié sa vie durant, TALLEYRAND, enfin, le traître à l'amitié. Cette souffrance entraîne des manifestations physiques.

C'est un état d'angoisse permanent qui se traduit par une difficulté à respirer : *"Quand BONAPARTE commença à révéler son vrai visage, je me sentais en difficulté de respirer, qui est devenue depuis ce moment-là la maladie de tous ceux qui ont vécu sous l'autorité de BONAPARTE"*.

Cette souffrance profonde a un corollaire : une écriture au vitriol. *Dix années d'exil* constitue un redoutable portrait à charge. Blessée et oppressée par la douleur de l'exil elle multiplie les attaques contre l'empereur. Un mot peut les

résumer, mot qui aura une postérité importante chez BAUDELAIRE ou NIETZSCHE pour qualifier tout le XIX<sup>e</sup> siècle : c'est celui de *vulgarité*. C'est un néologisme qu'elle invente pour qualifier NAPOLEON. *"La vulgarité c'est le fait de transformer la morale en calcul, calcul fondé sur l'égoïsme et l'intérêt personnel"*.

Elle ne fait que reprendre ce que NAPOLEON dit de lui-même : *"Je n'aime personne. Je suis l'homme du calcul sec. Je n'apprécie que les gens qui me sont utiles dans la mesure où ils le sont et pendant qu'ils le sont"*.

Mme DE STAËL écrit : *"Tout le reste des créatures sont des chiffres. La force de sa volonté consiste dans l'imperturbable calcul de son égoïsme ; c'est un habile joueur d'échecs dont le genre humain est la partie adverse qu'il se propose de faire échec et mat. Ses succès tiennent autant aux qualités qui lui manquent, qu'aux talents qu'il possède. Ni la pitié, ni la religion, ni l'attachement à une idée quelconque, ne sauraient le détourner de sa direction principale."* Pour Mme DE STAËL, NAPOLEON finit par transformer tous ceux qu'il approche en calculateurs qui rampent autour de lui et c'est de cette façon qu'il finit par corrompre la nation. Ainsi *Dix années d'exil* est un livre saturé d'attaques personnelles. En voici quelques exemples :

*"BONAPARTE : un homme moins Français que moi ; car je suis née sur les bords de cette Seine où sa tyrannie seule le naturalise. L'air de ce beau pays n'est pas pour lui l'air natal ; peut-il comprendre la douleur d'en être exilé, lui qui ne considère cette fertile contrée que comme l'instrument de ses victoires ? Où est sa patrie ? C'est la terre qui lui est soumise. Ses concitoyens ? Ce sont les esclaves qui obéissent à ses ordres. Il se plaignait un jour de n'avoir pas eu à commander, comme TAMERLAN, à des nations auxquelles le raisonnement fût étranger. J'imagine que maintenant il est content des Européens ; leurs mœurs, comme leurs armées, sont assez rapprochées des Tartares."*

Ou encore : *"Il avait des habits tout d'or et des cheveux plats, une petite taille et une grosse tête, je ne sais quoi de gauche et d'arrogant, de dédaigneux et d'embarrassé, qui semblait réunir toute la mauvaise grâce d'un parvenu à toute l'audace d'un tyran. On a vanté son sourire, comme agréable : moi, je crois qu'il aurait certainement déplu dans tout autre ; car ce sourire, ressemblait à un ressort plutôt qu'à un mouvement naturel, et l'expression de ses yeux n'était jamais d'accord avec celle de sa bouche."*

Ou encore : *"Rien en effet ne prête plus à la plaisanterie que la création d'une noblesse toute nouvelle, telle que BONAPARTE l'établit pour le soutien de son nouveau trône. Les princesses et les reines, citoyennes de la veille, ne pouvaient s'empêcher de rire elles-mêmes en s'entendant appeler Votre Majesté. D'autres, plus sérieux, se faisaient répéter le titre de monseigneur du matin au soir, comme le Bourgeois gentilhomme. On consultait les vieilles archives, pour retrouver les meilleurs documents sur l'étiquette ; des hommes de mérite s'établissaient gravement à composer des armoiries pour les nouvelles familles ; enfin, il n'y avait pas de jour qui ne donnât lieu à quelque situation digne de MOLIERE."* (NAPOLEON, à la différence de Mme DE STAËL a compris que les élites se reforment quel que soit le contexte et qu'on ne peut les éliminer).

Ou encore : *"Ce qui caractérise le gouvernement de Bonaparte, c'est un mépris profond pour toutes les richesses intellectuelles de la nature humaine : vertu, dignité de l'âme, religion, enthousiasme, voilà quels sont, à ses yeux, les éternels ennemis du continent."*



Ou encore : "Mais BONAPARTE, que venait-il offrir ? Apportait-il aux peuples étrangers plus de liberté ? Aucun monarque de l'Europe ne se serait permis, dans une année, les insolences arbitraires qui signalent chacun de ses jours. Il venait seulement leur faire échanger leur tranquillité, leur indépendance, leur langue, leurs lois, leurs fortunes, leur sang, leurs enfants, contre le malheur et la honte d'être anéantis comme nations et méprisés comme hommes. Il commençait enfin cette entreprise de la monarchie universelle, le plus grand fléau dont l'espèce humaine puisse être menacée, et la cause assurée de la guerre éternelle."

"Cette écriture au vitriol ne relève cependant pas, chez Mme DE STAËL, d'un choix assumé, écrit Stéphanie GENAND. Imputable à l'inachèvement du texte, la noirceur du témoignage signe moins le triomphe de la haine que l'état intermédiaire d'un manuscrit publié sans recul ni révision finale de l'auteur. Si Dix années d'exil succombe, partiellement, à la tentation de "l'amertume", la faute en incombe à l'urgence d'une chronique rédigée en direct de l'événement". C'est un travail de journaliste en quelque sorte qui relate les événements sans recul, sans médiation, ni possible élaboration d'une perspective historique.

✓ Le ton n'est pas le même dans les *Considérations sur la Révolution française*, en particulier lorsqu'elle analyse les Cent-Jours. "Je ne me livrerai point, écrit-elle, comme on ne se l'est que trop permis, à des déclamations de tout genre contre NAPOLEON. Il a fait ce qu'il était naturel de faire, en essayant de regagner le trône qu'il avait perdu, et son voyage de Cannes à Paris est une des plus grandes conceptions de l'audace qu'on puisse citer dans l'histoire", ce qui est une façon explicite de rendre hommage à son adversaire dont elle admire en cette circonstance le courage et la résistance. Elle ajoute "On n'est pas quinze ans le maître de l'Europe, sans avoir une vue perçante sur les hommes et sur les choses".

Auguste DE STAËL, le fils de Mme DE STAËL donne de ce changement l'explication suivante : "Si l'on compare les *Dix années d'exil* avec les *Considérations sur la Révolution française* on trouvera peut-être que le règne de NAPOLEON est jugé dans le premier de ces écrits avec plus de sévérité que dans l'autre et qu'il y est attaqué avec une éloquence qui n'est pas toujours exempte d'amertume. Cette différence est facile à expliquer : l'un de ces ouvrages a été écrit après la chute du despote, avec le calme et l'impartialité d'un historien ; l'autre a été inspiré par un sentiment courageux de résistance à la tyrannie et quand ma mère l'a composé, le pouvoir impérial était à son apogée. » (*Dix années d'exil, œuvres complètes de Madame la baronne DE STAËL publiée par son fils, 1821*).

Les propos d'Auguste, le fils de Mme DE STAËL sont confirmés par Mme DE STAËL elle-même qui précise que le manuscrit *De l'exil* n'aurait jamais dû voir le jour sous cette forme-là, texte inachevé, partisan, sans filtre, fait de souvenirs intimes. *Les Considérations* s'inscrivent dans une tout autre logique.

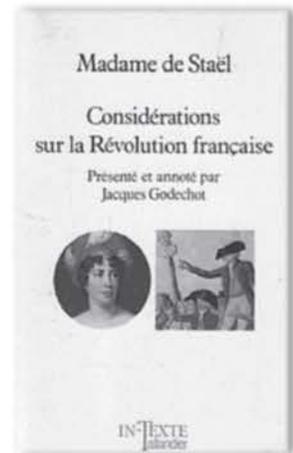
En effet, Mme DE STAËL et c'est sa grandeur, ne se contente pas de se plaindre, de s'affirmer comme victime, elle met à distance sa propre douleur pour en faire un instrument d'analyse. Cette souffrance déclenche ce qu'elle appelle une "considération". "Considération. Ce terme crucial, avant d'être choisi comme titre du grand œuvre testamentaire qui conclut sa carrière, désigne la faculté de faire disparaître ses propres intérêts au profit d'une lecture non seulement lucide, mais aussi universelle de l'événement, la considération préserve l'histoire du jugement et de l'esprit de parti qui menace consubstantiellement l'interprétation des faits." (Stéphanie GENAND)

Mme DE STAËL prend dans ce livre de la distance, de la hauteur. Il ne s'agit pas de se plaindre, il s'agit de comprendre. Elle écrit : "La grande erreur des hommes passionnés en politique, c'est d'attribuer tous les genres de vices et de bassesses à leurs adversaires. Il faut savoir apprécier à quelques égards ceux qu'on hait et ceux mêmes qu'on méprise ; car nul homme et surtout nulle masse d'hommes n'a jamais entièrement abdiqué tout sentiment moral." "Il faut être capable d'apprécier même ceux qu'on méprise".

Elle écrit encore : "Dans les diverses observations que je viens de rassembler sur BONAPARTE, je n'ai point approché de sa vie privée que j'ignore, et qui ne concerne pas les intérêts de la France. Je n'ai pas dit un fait douteux sur son histoire ; car les calomnies qu'on lui a prodiguées me semblent plus viles encore que les adulations dont il fut l'objet. Je me flatte de l'avoir jugé comme tous les hommes publics doivent l'être : d'après ce qu'ils ont fait pour la prospérité, les lumières et la morale des nations. Les persécutions que BONAPARTE m'a fait éprouver n'ont pas, je puis l'attester, exercé d'influence sur mon opinion."

*Les Considérations sur la Révolution française* qui rendent un hommage appuyé à NECKER, son père, posent un regard surplombant sur la période qui va de la Révolution jusqu'à l'abdication de NAPOLEON (1789-1814).

Cette œuvre répond surtout dans sa partie finale à une question essentielle : pourquoi NAPOLEON a-t-il existé en France ? Qu'est-ce qui a rendu possible l'accession d'un homme fort au pouvoir ? Qu'est-ce qui a rendu possible le fait qu'on guillotine un roi en 1793 et qu'on proclame un empereur en 1804, à peine onze années plus tard ? Sur quoi se fondent le consensus et l'admiration dont il a été l'objet et dont il est encore l'objet. Consensus qui n'a rien d'évident puisque NAPOLEON se débarrasse des royalistes, des jacobins, qu'il s'appuie sur l'armée mais le bilan est maigre, puisque malgré d'éclatantes victoires, "il a rendu la France plus petite qu'il ne l'avait reçue" (DE GAULLE) et ce au prix de pertes humaines considérables (Thierry LENTZ, le directeur de la Fondation Napoléon les évalue du côté français à quelque 700 000 morts soit 3 % de la population).



De quoi NAPOLEON est-il le nom ? Comment se fait-il qu'il garde le consentement des masses ? Relisons BALZAC ; Le colonel Chabert revenu de Russie, réduit à la misère la plus extrême reste bonapartiste. On ne peut qu'être frappé par la modernité de l'analyse de Mme DE STAËL.

Elle tient en sept points principaux :

✓ **Premier point** : BONAPARTE a bénéficié d'un contexte politique particulier. Il y a un terreau passionnel en France à ce moment-là. Les Français ont besoin de rêver, ont besoin d'admirer. *"L'admiration ne savait où se prendre"*. BONAPARTE arrive à point nommé pour se présenter comme l'homme providentiel et offrir un scénario légendaire et fabuleux. (Un des précurseurs du storytelling). La nation française s'éprend d'un héros jeune, doué, victorieux. BONAPARTE a su créer un rapport profond entre lui et la nation. *"On se plaisait à lui croire toutes les qualités généreuses qui donnent un beau relief aux facultés extraordinaires."* *"On était si fatigué des oppresseurs empruntant le nom de la liberté et des opprimés regrettant l'arbitraire que l'admiration ne savait où se prendre et le général BONAPARTE semblait réunir tout ce qui devait la captiver."* Mme DE STAËL elle-même a cédé à ce fantasme. Elle-même a été au départ fascinée par BONAPARTE : *"Je ne trouvais pas de paroles quand il vint à moi pour me dire..."*

Par ailleurs la Révolution a habitué les Français à avoir la tête absorbée par la politique. A la différence d'autres peuples *"nous n'aimons pas nous ennuyer en politique"*. *"Les Français, disait BONAPARTE, sont des machines nerveuses."* Et NAPOLEON répond à ce double besoin de rêve et d'intensité. (*"D'intensivité"* comme on disait au siècle des Lumières).

✓ **Deuxième point** : Pour obtenir l'adhésion des Français, BONAPARTE ne dit pas ce qu'il va faire (il n'énonce pas un programme). *"La meilleure façon de tenir sa parole, écrit-il, est de ne jamais la donner"* mais il dit ce à quoi les Français vont échapper en le suivant, en adhérant à son modèle. Il est le premier homme politique à mettre en place une politique fondée sur une logique négative. Il convainc en agitant le spectre des ennemis supposés de la France. On le suit par peur d'autre chose. BONAPARTE promet de débarrasser la France *"des terroristes"* c'est-à-dire des Jacobins et des royalistes qui souhaitent un retour strict à l'ordre ancien.

✓ **Troisième point** : BONAPARTE c'est un personnage indéchiffrable, insondable, dont on ne peut percer le mystère. On ne connaît pas ses pensées.

Elle utilise à son sujet l'image du sphinx. *"Sphinx d'un nouveau genre, c'était contre celui qui devinait ses énigmes que se tournait sa fureur"*, *"On peut penser diversement sur son génie et sur ses qualités ; il y a quelque chose d'énigmatique dans cet homme qui prolonge la curiosité. Chacun le peint sous d'autres couleurs, et chacun peut avoir raison du point de vue qu'il choisit ; qui voudrait concentrer son portrait en peu de mots, n'en donnerait qu'une fausse idée. Pour arriver à quelque ensemble, il faut suivre diverses routes : c'est un labyrinthe qui a un fil, l'égoïsme."* *"J'examinais avec attention la figure de BONAPARTE ; mais, chaque fois qu'il découvrait en moi des regards observateurs, il avait l'air d'ôter à ses yeux toute expression, comme s'ils fussent devenus de marbre. Son visage était alors immobile, excepté un sourire vague qu'il plaçait sur ses lèvres à tout hasard, pour dérouter qui-conque voudrait observer les signes extérieurs de sa pensée."*

Elle en vient à définir NAPOLEON, comme un personnage de théâtre, et c'est ce qui fait sa force, un acteur dont on ignore la vérité.

NAPOLEON fait de la politique un théâtre, une mise en scène, un spectacle. Elle rejoint l'analyse que fait PIE VII le pape avec lequel NAPOLEON signe le Concordat en 1801, mais qu'il humilie en 1804 au moment du sacre. En janvier 1813, NAPOLEON, revenu de Russie, veut régler directement avec le pape la question de l'institution canonique des évêques.

Dans ces conversations, il se montre tour à tour enjôleur, bluffeur, menaçant, en un mot théâtral. PIE VII, affaibli, mais lucide, ironise à son sujet: *"Commediante! Tragediante!"*

NAPOLEON a pris des cours avec Talma, un des acteurs les plus célèbres de la Comédie-Française.

✓ **Quatrième point** : Le pouvoir de NAPOLEON n'est plus fondé sur des idées ou des valeurs (c'est un homme sans références idéologiques stables qui agit en fonction des circonstances - BISMARCK retiendra la leçon) mais sur le culte de sa personne : *"Il a fini par se faire le grand prêtre et l'idole de son propre culte, croyant en lui, comme si ses désirs étaient des présages, et ses desseins des oracles."* Le pouvoir est personnalisé à l'extrême.

*"N'oubliez jamais, dit-il au second fils de son frère Louis, dans quelque position que vous placent ma politique et l'intérêt de mon empire, que vos premiers devoirs sont envers moi ; vos seconds envers la France : tous vos autres devoirs, même ceux envers les peuples que je pourrais vous confier, ne viennent qu'après."*

Pour cela, NAPOLEON crée une presse aux ordres, soumise à la censure qui rapporte ses moindres faits et gestes. Napoléon est un maître en fait de communication (on imagine aujourd'hui l'utilisation qu'il ferait des réseaux sociaux). *"Les journaux étaient remplis des adresses à l'empereur, des promenades de l'empereur, de celles des princes et des princesses, des étiquettes et des présentations à la cour."*



*Ces journaux, fidèles à l'esprit de servitude, trouvaient le moyen d'être fades à l'époque du bouleversement du monde ; et, sans les bulletins officiels qui venaient de temps en temps nous apprendre que la moitié de l'Europe était conquise, on aurait pu croire qu'on vivait sous des berceaux de fleurs, et qu'on n'avait rien de mieux à faire que de compter les pas des Majestés et des Altesses impériales, et de répéter les paroles gracieuses qu'elles avaient bien voulu laisser tomber sur la tête de leurs sujets prosternés."*

✓ **Cinquième point** : Si la politique devient un spectacle dont l'Empereur est le protagoniste, cela suppose un acteur bien sûr mais aussi un public.

Et donc la France aussi est coupable, complice du pouvoir impérial et à ce titre responsable.

Mme DE STAËL écrit : *"Ceux qui ont souffert de son despotisme doivent en être autant accusés que lui-même."*

Mme DE STAËL écrit et répète : *"BONAPARTE n'est pas un homme c'est un système."* Il y a une complicité collective. De même qu'il y a eu une complicité collective avec **ROBESPIERRE** (et à ce titre elle dédouane d'une certaine façon **ROBESPIERRE**.)

La France, pour Mme DE STAËL, doit assumer sa propre responsabilité : la faute est moins imputable à un seul individu qu'à la nation dans son ensemble. Elle refuse de considérer le chef comme une exception. Que ce soit **ROBESPIERRE** ou **NAPOLÉON**.

*"La secte démagogique existait indépendamment de **ROBESPIERRE**, écrit-elle. De même "Les Français, hélas ! Ne l'ont que trop bien " dit-elle à propos de **NAPOLÉON**. Pour Mme DE STAËL, On ne peut dissocier le tyran de la tyrannie.*

✓ **Sixième point** : Pourquoi le pouvoir napoléonien a-t-il fini par s'effondrer ? Pour Mme DE STAËL, ce qui est en cause c'est l'absence de principes moraux.

Selon **NAPOLÉON**, *"il n'y a qu'une seule chose à faire dans ce monde, c'est d'acquiescer toujours plus de pouvoir ; tout le reste est chimère."*

Ce à quoi Mme DE STAËL répond : *"Beaucoup de gens diront qu'il avait raison ; je crois, au contraire, que l'histoire montrera qu'en établissant cette doctrine, en déliant les hommes de l'honneur, il a préparé ses partisans à l'abandonner, conformément à ses propres préceptes, quand il cesserait d'être le plus fort".*

**FOUCHE**, **TALLEYRAND**, **BERNADOTTE**, **MURAT**, **AUGEREAU**, **NEY**, **MASSENA** ont eu une fidélité très fluctuante.

Elle illustre cette idée par deux exemples :

*"Le premier pas que **NAPOLÉON** ait fait vers sa ruine, c'est l'entreprise contre l'Espagne ; car il a trouvé là une résistance nationale, la seule dont l'art ni la corruption de la diplomatie ne pussent le débarrasser. Il ne s'est pas douté du danger qu'une guerre de villages et de montagnes pouvait faire courir à son armée ; il ne croyait point à la puissance de l'âme ; il comptait les baïonnettes ; [...] il n'a pas su redouter la seule puissance invincible, l'enthousiasme de tout un peuple."*

Elle explique de la même façon la défaite de la campagne de Russie : *"**NAPOLÉON** crut dans cette circonstance comme dans toutes les autres parvenir à aveugler un homme par son intérêt faussement représenté mais il rencontra de la conscience et ses calculs furent tous déjoués car c'est là un élément dont il ne connaît pas la force et qu'il ne fait jamais entrer dans ses combinaisons."*

✓ **Septième et dernier point**.

La dernière partie des *Considérations* s'ouvre sur un titre particulièrement polémique :

*"Les Français sont-ils faits pour être libres ?"* Pour Mme DE STAËL la réponse est oui.

*"Tous les pays, tous les peuples, tous les hommes, sont propres à la liberté par leurs qualités différentes : tous y arrivent ou y arriveront à leur manière."*

*"Prononcer qu'un peuple n'est pas fait pour être libre, (...) est dans le fond une phrase vide de sens : car peut-il exister des hommes auxquels la sécurité, l'émulation, le développement paisible de leur industrie, et la jouissance non troublée des fruits de leurs travaux, ne conviennent pas ?"*

Mais ajoute-t-elle, *"La nation française est trop jeune politiquement et n'a pas l'expérience de la liberté. La liberté est certes naturelle mais en même temps c'est quelque chose qui s'apprend, qui se construit, qui suppose une éducation."*

On est dans l'idée de perfectibilité chère aux Lumières.

*"On n'exporte pas la démocratie dans un fourgon blindé "* (J. CHIRAC à propos de l'Irak en 2003).

Elle avait déjà noté ailleurs *"que la démocratie se détruit [...] lorsque le peuple n'a pas encore reçu la longue éducation de la liberté"*. La France est selon elle malade d'avoir accouché prématurément de la République.

L'histoire semble lui donner raison : Il faudra près d'un siècle pour que la République s'installe durablement en France. Il faut se souvenir qu'il faut attendre 1848 pour que soit instauré le suffrage universel masculin, qu'il faut attendre 1911 pour que les premiers isoloirs soient installés dans les bureaux de vote (à l'époque de **NAPOLÉON**, on vote encore à main levée dans l'armée) et qu'il faut attendre 1944 pour que ce suffrage universel soit étendu aux femmes.



## CONCLUSION.

Il y a évidemment une multiplicité d'appréciations sur NAPOLEON, de la plus négative à la plus positive.

Une des plus négatives : celle de CHATEAUBRIAND : "*Lorsque dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples.*"



La plus positive, celle de HEGEL à la veille de la bataille de Iéna le 13 octobre 1806 alors qu'il vient d'achever la rédaction de la *Phénoménologie de l'Esprit* "j'ai vu l'Empereur – cette âme du monde – sortir de la ville pour aller en reconnaissance ; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine." (Correspondance, T. I, p. 114).



Où situer Mme DE STAËL ?

Il est nécessaire de dépasser les stéréotypes misogynes ou victimaires répétés à l'envi qui font de Mme DE STAËL une femme exaltée et suppliciée, ou de NAPOLEON un despote sans scrupule. La pensée de Mme DE STAËL est irréductible

aux simplifications partisans.

La force de Mme DE STAËL est d'être capable de transformer la douleur de son exil (un tiers de sa vie) en vecteur de connaissance en montrant en particulier comment NAPOLEON a inauguré un nouveau type de pouvoir, un pouvoir charismatique qui entre en partie en résonance avec notre époque même s'il est toujours hasardeux et contestable d'établir des parallèles.

Avec les *Considérations* on n'est plus dans la polémique, on est dans une analyse d'une grande pénétration :

✓ **Analyse politique** (sur le pouvoir et ses mécanismes). Selon elle le pouvoir ne doit jamais être confié aux mains d'un seul homme ni aux mains d'une seule entité (le peuple) mais nécessite la mise en place d'institutions qui s'équilibrent et qui fonctionnent comme autant des garde-fous.

✓ **analyse anthropologique** (sur l'être humain). Elle est une des premières à analyser (ce que théoriserait un siècle plus tard dans une conférence de 1919 le sociologue Max WEBER) les mécanismes spécifiques (psychologiques, émotifs, sentimentaux) qui créent un rapport puissant entre un individu et un chef charismatique.

NAPOLEON lui-même finira par lui rendre hommage malgré lui quand il écrit : "*Cette femme apprend à penser à ceux qui ne s'en aviseraient point ou qui l'avaient oublié.*"

On constate que de son vivant les idées politiques de Mme DE STAËL n'ont pas eu de succès. Les politiques de LOUIS XVIII et plus encore celles de CHARLES X sont aux antipodes de sa pensée.

Toutefois Mme DE STAËL était en avance sur NAPOLEON. Elle a remporté deux victoires posthumes sur NAPOLEON.

La première avec la révolution de 1830 qui annonce l'établissement d'une monarchie libérale. D'une certaine manière elle l'avait prévu : elle avait dit au Comte DE MOLE dès 1817 : "*Le roi LOUIS XVIII mourra avec sa couronne, mais Monsieur (le futur CHARLES X) aura le sort de JACQUES II.*"

La deuxième victoire est celle qui voit l'instauration de la III<sup>e</sup> République quand furent votées en 1875 les lois constitutionnelles par une majorité composée de républicains modérés et de monarchistes libéraux, ce qu'elle avait préconisé quatre-vingts ans plus tôt. Clin d'œil ironique de l'histoire ces lois ont été votées par Albert DE BROGLIE, le petit-fils de Mme DE STAËL, un monarchiste, qui rendait ainsi un hommage involontaire aux idées de sa grand-mère.

## BIBLIOGRAPHIE.

Mme DE STAËL: œuvres complètes en particulier *Dix ans d'exil* et les *Considérations sur la Révolution Française*.

Michel WINOCK : *Madame DE STAËL*

Ghislain DE DIESBACH : *Madame DE STAËL*

Stéphanie GENAND : *Germaine DE STAËL et la pensée du négatif*

Ressources Internet :

Conférences diffusées par :

- La Fondation Martin BODMER
- Les Rencontres de Coppet

## LA SAGA DES CUIRASSÉS D'ESCADRE FRANÇAIS "ÉCHANTILLONS" EN DEUX VOLUMES.

Gérard GARIER.

Le 2 janvier 1889 le cuirassé *Brennus* est enfin mis sur cale, il est des plus intéressants car il rompt nettement avec ses prédécesseurs, même avec ses déboires de jeunesse il est un cuirassé moderne avec la parité de son armement principal en tourelles fermées de 340 mm et un armement secondaire formé de l'excellent canon de 164,7 mm à tir rapide et quand on le compare avec les cuirassés étrangers de la même époque, il tient bien son rang.

Pendant toute sa carrière il portera la marque d'amiraux.

Pour la construction de ces successeurs, la marine française pouvait s'inspirer en modifiant et en améliorant le *Brennus* obtenir un cuirassé de valeur égale ou supérieure aux bâtiments étrangers contemporains.

Hélas, c'est l'inverse qui va se produire et au lieu d'aller de l'avant, les cuirassés suivants du "Programme 1890", seront inférieurs dans tous les domaines au *Brennus*. Ils vont être baptisés *Carnot*, *Charles Martel*, *Jauréguiberry*, *Bouvet* et *Masséna*. Construits sur les idées de la "Jeune Ecole" dont les partisans sont au pouvoir, ces cinq cuirassés vont avoir l'appellation peu flatteuse de "flotte d'échantillons", car construit dans cinq chantiers, avec des plans différents, et suivant les idées personnelles des ingénieurs constructeurs de ces chantiers, ils auront des silhouettes totalement dissemblables. Seuls leur armement principal et secondaire est le même ainsi que le nombre et la disposition (sauf pour le *Jauréguiberry* qui aura quatre tourelles doubles de 138 mm au lieu de huit tourelles simples), le déplacement ne dépasse pas 12 000 tonnes et la vitesse 18 nœuds.

Les deux premiers cuirassés "Echantillons" sont étudiés dans le volume I

Dans le premier tome de cet ouvrage, notre étude avait concerné la genèse de la flotte cuirassée française dans la période comprise entre la guerre de 1870 et la crise de Fachoda d'une part, et d'autre part l'historique des trois premiers cuirassés de cette flotte dite d'"Echantillons" avec les *Brennus*, *Carnot* et *Charles Martel*.

Avec le deuxième tome, nous allons étudier les trois derniers cuirassés du programme de 1890, *Jauréguiberry*, *Bouvet* et *Masséna*, ainsi que "l'inclassable" *Henri IV*, bâtiment qui permit à l'ingénieur Emile BERTIN de concevoir et réaliser plusieurs innovations dont la double coque, le compartimentage cellulaire poussé et l'usage des tourelles superposées. Innovations qui allaient modifier de manière radicale

la conception des grands bâtiments de combat conçus dans les années 1910 et suivantes. Trois de ces quatre navires ont pris une part active à la Grande Guerre d'un bout à l'autre de la Méditerranée. Et même le *Masséna* y écrivit une page innovante : il sera sabordé pour devenir une des jetées du port de Seddul Bahr. La création de ce port "artificiel" sera l'idée de génie qui permettra aux troupes franco-britanniques de recevoir approvisionnements et renforts qui leur permettront de combattre dans la presqu'île de Gallipoli. La leçon ne sera pas perdue puisque le concept de port artificiel sera repris en 1944 devant les plages de Normandie.

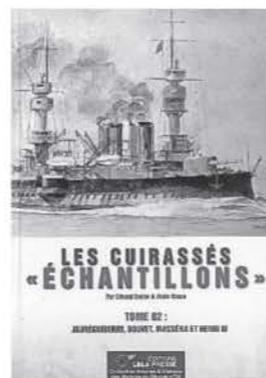
A la fin de cet ouvrage, un résumé de la guerre navale en Méditerranée, les tableaux des silhouettes, peinture, des endivisionnements et des anneaux de cheminées des sept cuirassés étudiés dans cet ouvrage auxquels nous avons joint leurs cinq contemporains, *Charlemagne*, *Gaulois*, *Saint Louis*, *Iéna* et *Suffren*, car leur carrière est indissociable de celles des *Brennus*, *Carnot*, *Charles Martel*, *Jauréguiberry*, *Bouvet*, *Masséna* et *Henri IV*, permettront aux possesseurs de photos et cartes postales de les dater. Les cinq cuirassés "Échantillons" sont construits par les chantiers suivants :

- *Carnot* : Le Ministre en confie les plans à M. SAGLIO, directeur des Constructions Navales. Il charge l'arsenal de Toulon d'en assurer la construction sur les cales du Mourillon.
- *Charles Martel* : Dessiné par M. HUIN suivant les prescriptions générales élaborées par le Conseil Supérieur de la Marine le 23 janvier de la même année. Sa construction est confiée à l'arsenal de Brest.
- *Jauréguiberry* : Le ministre, Edouard BARBEY, agréé les propositions des Forges et Chantiers de la Méditerranée et signe avec cette société le marché relatif à la construction du *Jauréguiberry*<sup>1</sup>. Dessiné par M. LAGANE, ingénieur en chef de la société, assisté par MM. FOURNIER et KAUFFER, les plans de la nouvelle unité respectent les prescriptions du Conseil Supérieur de la Marine

<sup>1</sup> Les années 1889 à 1895 furent, pour les chantiers seynois, une période riche en commandes de bâtiments pour la Marine française avec le garde-côte cuirassé *Bouvines*, le cuirassé, *Jauréguiberry*, deux croiseurs, *Linois* et *D'Entrecasteaux*, trois torpilleurs de haute mer, quatre canonnières et dix pontons de débarquement pour l'expédition de Madagascar (Serge RAZZANTI, "Quand les Seynois construisaient des navires. De Edward CHURCH à Amable LAGANE (1818 / 1903)", dans Cahiers de Patrimoine ouest varois, n°14 : Dir. Henri RIBOT - Regards sur deux terroirs : La Seyne-sur-Mer - Saint-Mandrier-sur-Mer, Editions du Foyer Pierre Singal 83110 Sanary-sur-Mer, 2012).



Cuirassé *Brennus*



Cuirassé *Jauréguiberry*

- *Bouvet* : Sur les devis et les plans du Directeur des Constructions Navales, M. HUIN. Le nouveau cuirassé est construit par l'arsenal de Lorient.
- *Masséna* : Les plans et devis ont été établis par M. BUSSY, ingénieur des Ateliers et Chantiers de la Loire à Saint Nazaire.

Le cuirassé d'escadre seynois le *Jauréguiberry*, troisième bâtiment inscrit au budget de 1890, est le premier cuirassé d'escadre moderne à être mis en adjudication auprès de l'industrie privée.

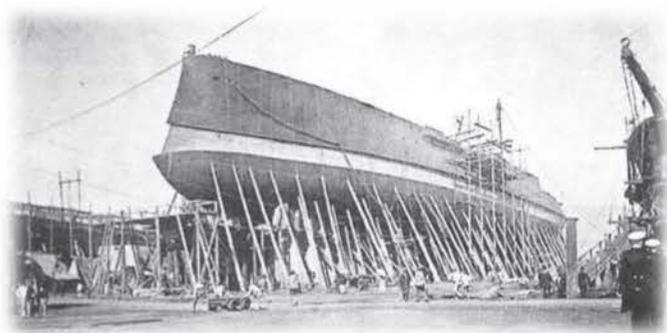
Le 4 avril 1891, le ministre, Edouard BARBEY, agréé les propositions des Forges et Chantiers de la Méditerranée et signe avec cette société le marché relatif à la construction du *Jauréguiberry*. Dessiné par M. LAGANE, ingénieur en chef de la société, assisté par MM. FOURNIER et KAUFFER, les plans de la nouvelle unité respectent les prescriptions du Conseil Supérieur de la Marine : déplacement maximal de 12 000 tonnes, vitesse de 17 nœuds et artillerie principale bi-calibre montée en tourelles simples disposées en losange. En revanche, cet excellent ingénieur de grande réputation dans les milieux maritimes a préconisé l'emploi de la tourelle double pour l'artillerie secondaire et l'utilisation de l'électricité pour la manœuvre de l'artillerie. Ces deux innovations ne recueillent pas un avis favorable auprès du Conseil Supérieur : l'emploi de l'électricité de manière intensive n'est pas encore rentré dans les mœurs (n'oublions pas que nous sommes en 1891) ; et les sages du Conseil répugnent à l'idée de mettre tous les œufs dans un même panier. M. LAGANE défend ses idées pied à pied et finit par convaincre le Conseil : ses plans sont définitivement approuvés le 25 novembre. Son nom a été donné à une des rues principales de la ville de La Seyne-sur-mer.

Ces discussions n'avaient pas empêché les Forges et Chantiers de la Méditerranée de mettre le *Jauréguiberry* sur cale le 23 août précédent.

Ce récit haut en couleur et quelque peu lyrique donne bien l'impression et l'atmosphère qui régnait aux Chantiers F.C.M. de La Seyne le 27 octobre 1893.

"Le *Jauréguiberry* avec sa vaste coque peinte au minium, était avant son lancement, le point le plus caractéristique de la rade ; de toute part on voyait se dresser cette masse imposante d'un rouge violent, qui se détachait à la fois sur le fond bleu de la mer et sur les collines... Son arrière était prêt à plonger, mais le pont avant s'élevait à plus de vingt mètres au-dessus du sol. Le cuirassé n'a pas encore sa cuirasse : une large bande brune qui se creuse dans le flanc indique à la ligne de flottaison la place où sera mis le blindage<sup>1</sup>. Quelques sabords seulement sont ouverts ; les autres ont été simulés au moyen de la peinture."

En octobre 1893, le rapprochement franco-russe est marqué par la visite de l'Escadre russe à Toulon. Notre grand port méditerranéen connaît alors une succession de fêtes mémorables. Au programme figure, entre autre, la mise à l'eau du cuirassé d'escadre *Jauréguiberry*. La cérémonie est placée sous la haute présidence de M. Sadi CARNOT, président de la République. On relève aussi la présence de l'amiral russe AVELLAN et des commandants de l'escadre russe présente à Toulon. Le 27 octobre, la foule envahit les Chantiers de la Seyne pavoisés aux couleurs franco-russes.



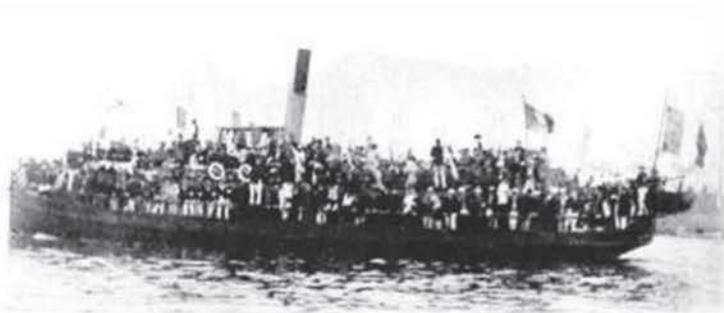
*La coque du cuirassé en achèvement dans les chantiers de La Seyne-sur-mer en 1892.*

Sous l'avant, c'est-à-dire à la partie du navire qui regarde la terre, un autel orné de pavillons, de tentures et de plantes vertes a été installé ; le clergé de La Seyne achève l'organisation de cette pittoresque chapelle où l'évêque de Fréjus<sup>2</sup> fera les prières d'usage.

Dès midi, les abords du cuirassé sont envahis. Tous les navires en construction sont couverts de masses humaines jusque sur les hunes et les cheminées. En rade, près des chantiers, plusieurs grands vapeurs, venus de Marseille, sont

remplis de voyageurs. La tribune présidentielle est drapée de velours rouge. L'aspect des tribunes, avec les gaies toilettes et les uniformes, est fort beau.

*Les bateaux à vapeur reliant Toulon à La Seyne sont bondés; remarquez le pavillon de la marine russe, blanc avec croix de Saint André bleu flottant sur l'avant du bâtiment.*



<sup>1</sup> La coque métallique et la coque en bois de ce cuirassé (qui comprenait exclusivement le matelas en teck placé derrière la cuirasse des flancs) avaient, au moment du lancement, un poids de 3 400 tonneaux.

<sup>2</sup> A cette époque l'évêché était à Fréjus, actuellement il est à Toulon.

La rade, très agitée, est remplie d'une foule d'embarcations. Ce n'est pas sans peine que l'on parvient à mettre un peu d'ordre dans cette flottille désordonnée dont les équipages, voulant être au plus près du point de lancement, encombrant le chenal où le cuirassé doit prendre la mer. A force d'objurgations on finit cependant par les disposer sur deux rangées dont la disposition pittoresque sous les pavillons flottants est une joie pour les yeux. Les officiers russes qui arrivent en canot sont l'objet d'ovations sans fin.

*A 14 heures, le baron DE MOHRENHEIM ambassadeur de Russie, accompagné de l'amiral AVELLAN, du général FREDERIKSZ et des principaux officiers russes, arrivent dans les chantiers.*

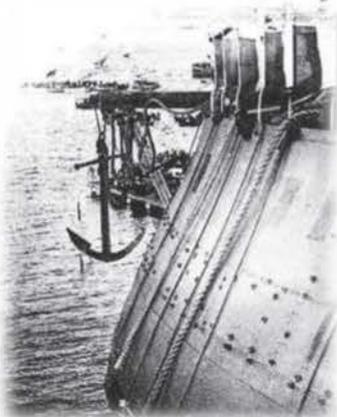
Acclamé sur tout son passage il prend place dans la tribune, où se trouvent déjà Monseigneur MIGNOT évêque de Fréjus, et Madame JAUREGUIBERRY, veuve de l'illustre amiral, accompagné de sa fille et de son fils, capitaine de vaisseau du croiseur *Alger*.

*La partie arrière de la coque du cuirassé, on remarque les faux sabords peints sur la coque et les roustures ou cordes du berceau de lancement. Sur rade, la rangée d'embarcations à voile latine.*

A 14 h 20, le canot du président de la République est en vue. Il vient par derrière les tribunes. Pendant que la "Marseillaise" retentit et que d'immenses acclamations se font entendre, M. CARNOT aborde sur le quai, où il est reçu par M. Saturnin FABRE, maire de La Seyne, et le conseil municipal. Les tambours battent et les clairons sonnent aux champs, en arrière, les soldats du 111<sup>e</sup> qui forment la haie présentent les armes.

*Venant de Toulon sur le canot présidentiel le Président Sadi CARNOT débarque sur un des quais des Forges et Chantiers de la Méditerranée*

*où il est reçu par Monsieur Saturnin Fabre maire de La Seyne sur mer.*



*Le canot quitte le quai après avoir débarqué la suite du Président. Ce dernier salue les personnalités du Chantier et en particulier le directeur Monsieur Amable LAGANE.*



*L'évêque de Fréjus, revêtu de ses habits sacerdotaux et assisté du clergé de La Seyne, s'est dirigé vers l'élégante chapelle où il a fait les prières d'usage.*

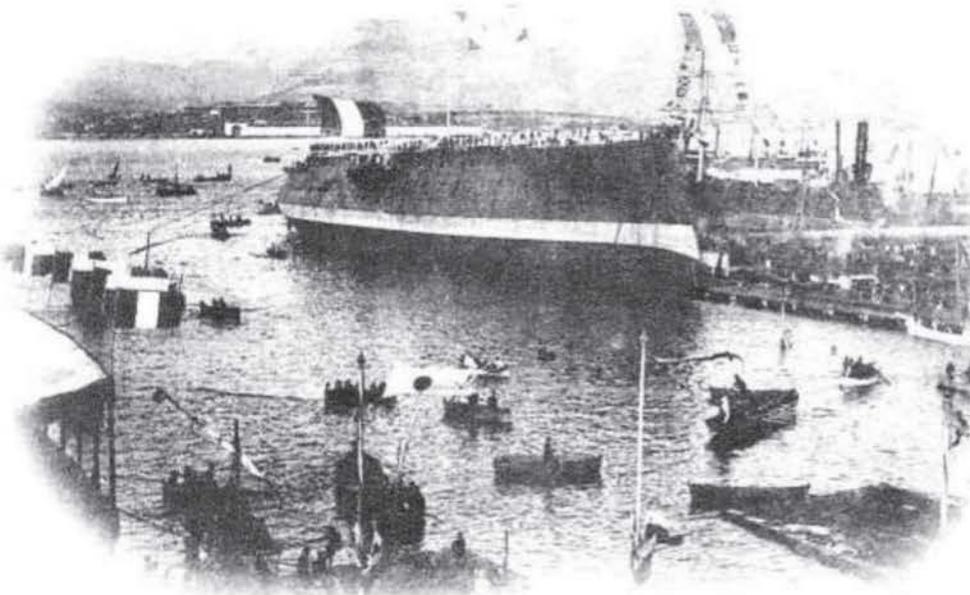
Puis le prélat mitre en tête, suivi de son clergé, des ingénieurs et des administrateurs des F.C.M., est passé au pied du cuirassé en lui donnant la bénédiction. Parvenu à la hauteur de la tribune présidentielle, il s'est arrêté devant le Président et lui a adressé une allocution. Monseigneur MIGNOT a achevé alors le tour du navire, puis, ayant quitté ses vêtements de cérémonie, est revenu prendre place dans la tribune officielle.

L'opération du lancement a aussitôt commencé. À ce moment, l'aspect des chantiers et de la rade est superbe. Tous les navires sur cale ou à flot sont noirs de monde. Des centaines d'embarcations à voiles ou à vapeur, pavoisées aux couleurs russes et françaises, forment devant le *Jauréguiberry* un chenal de l'effet le plus pittoresque. Pour mieux voir, des marins et des ouvriers ont grimpé jusque sur la grue à mâter et, de là-haut, plongent leurs regards sur la foule.

Des coups de maillet retentissent. Une à une tombent les épontilles. Les étais, que l'on trouvait frêles, sont, une fois à terre, d'énormes poutres.



Bientôt le navire apparaît débarrassé de ses béquilles, avec la pureté sobre de ses lignes. Les pavillons plantés tout autour du bordage flottent gaiement au mistral. Une centaine d'ouvriers ou d'ingénieurs sont là-haut. Ils descendront avec le navire. L'heure est solennelle. Le dernier obstacle rigide qui retient la quille est levé. Un mouvement lent se produit dans la masse. Un à un se brisent les nœuds des énormes câbles, et, sans effort, l'énorme coque glisse avec la charpente<sup>1</sup> qui le soutient sur la pente savonnée<sup>2</sup> de sa cale. La foule est haletante ; mais, tout à coup, devant cette marche majestueuse, une immense acclamation retentit. Une à une tombent les chaînes d'amarrage. A 3 heures 22, le navire est entré dans la mer. Une énorme vague se soulève, fait bondir les embarcations et revient ensuite en arrière, se brisant sur la grève. Le *Jauréguiberry* a pris possession de son élément."



LANCEMENT DU " JAURÉGUIBERRY "

Après la bénédiction donnée par l'évêque de Fréjus, le cuirassé est lancé aux accents de la Marseillaise tandis que retentissent les sirènes des bâtiments présents sur rade.

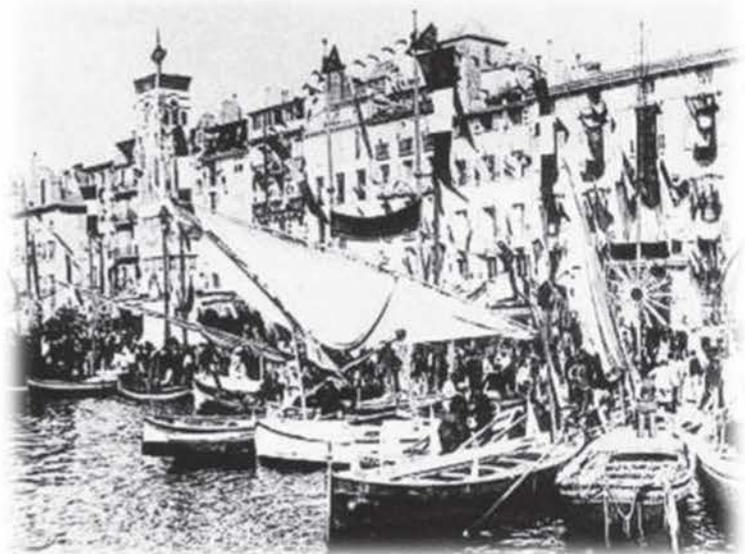
Il est pavoisé de drapeaux tricolores tout le long de sa coque en poupe et en proue et au centre le pavillon des Chantiers, de couleur blanche avec les lettres F & C en rouge ainsi que les quatre coins.

Les travaux reprennent au lendemain de cette cérémonie. L'appareil moteur, dessiné par M. DRORY, est construit à Marseille dans les ateliers des Forges et Chantiers de la Méditerranée. Le montage à bord a lieu sous la surveillance du chef monteur MORITZ tandis que MM. SAVATIER et LAGANE, ingénieurs, surveillent le montage de l'installation électrique qu'ils ont eux-mêmes conçue. La construction du *Jauréguiberry* confirmera définitivement aux F.C.M. la première place de constructeur de cuirassés en France pour le programme naval de la Marine de 1890<sup>3</sup>.

Le Président de la République a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur à l'ingénieur en second FOURNIER des F.C.M. (chargé de l'opération de lancement), puis il a regagné son embarcation<sup>4</sup>, vivement acclamé par la foule. A son passage en rade devant les navires de l'escadre française et russe, il a été salué par une salve de 101 coups de canon.

M. CARNOT avait quitté La Seyne à 16 h. Un quart d'heure après il était à Toulon.

*Vue du quai Cronstadt à Toulon en 1895, où l'on voit la foule et les embarcations venues saluer le Président CARNOT à son retour de La Seyne.*



<sup>1</sup> Extrait de la revue *Le Génie Civil* n° 599 du 2 décembre 1893.

<sup>2</sup> La surface de frottement qui se trouve entre les coulisseaux et les couettes est enduite de suif mélangé de savon. La pente généralement adoptée pour la cale et le plan de glissement, dans les chantiers de La Seyne, est de 7,5 cm par mètre. Pendant l'installation du berceau, le navire repose sur ses tins et sur les épontilles qui le soutiennent.

<sup>3</sup> Serge RAZZANTI, 2012, *op. cit.*

<sup>4</sup> Le canot du Président est mu à la rame, mais, pour se rendre de Toulon à La Seyne et vice-versa il est remorqué par une embarcation à vapeur. Il est peint en blanc et doré, est orné à la proue d'une "Renommée" aux ailes d'or. L'arrière est recouvert d'un dais, tente de velours rouge sous laquelle le Président et sa suite ont pris place.



568. En Cuirassé en achèvement à flots,  
A. Bongault ←→

*Le cuirassé Jauréguiberry pratiquement achevé à La Seyne dans le bassin des Forges et Chantiers de la Méditerranée. On procède déjà aux essais des appareils et notamment à ceux des chaudières.*

Les 24 et 25 octobre débutent les premiers essais sur place.

Le 23 janvier 1896, le capitaine de vaisseau FORET est nommé au commandement du *Jauréguiberry* en cours d'achèvement. A partir de l'armement pour essais, pris à compter du 30 janvier, six semaines se succèdent sans incidents notables.

Le 12 mars, au moment de l'appareillage pour effectuer son premier parcours en route libre, le cuirassé bat en arrière et engage une hélice dans la chaîne du coffre n° 13 ; le remorqueur *Samson*, envoyé au secours, parvient rapidement à le dégager. Après une inspection de l'hélice par un scaphandrier, il faut se rendre à l'évidence : une pale est faussée. Malgré tout, les ingénieurs des Forges et Chantiers et le commandant FORET décident de maintenir la séance d'essais. Avec son hélice avariée, et bien que les chaudières ne soient pas poussées, les premiers résultats s'avèrent encourageants : le *Jauréguiberry* développe 7 000 chevaux et atteint 16,5 nœuds.

Le 9 avril, le *Jauréguiberry* appareille pour l'essai de 24 heures qui doit clôturer le programme "machine et chaudières". L'optimisme est de mise jusqu'au 10 avril vers 5 h 30, lorsqu'un tube d'eau d'une boîte à feu se fend

dans la chaufferie bâbord milieu. Par malchance, la porte du foyer étant ouverte pour le chargement, un mélange de vapeur surchauffée et de flammes se répand dans la rue de chauffe. Neuf blessés graves sont à déplorer dont trois mourront dans les instants qui suivent et trois autres après leur transfert à l'hôpital de Saint-Mandrier.

Une enquête est ordonnée par les autorités maritimes. Suivant les conclusions des experts, le Ministre prescrit le remplacement des tubes soudés par des tubes sans soudures, mesure concernant tous les bâtiments équipés de chaudières Lagrafel et d'Allest. Réparations faites, le cuirassé peut reprendre ses essais malgré une avarie sans conséquence survenue à un canon de 305 mm, le 24 août.

Armé définitivement le 16 février 1897, le *Jauréguiberry* devance le *Carnot* de quatre mois et le *Charles Martel* de cinq, mais il joue à nouveau de malchance car un accident retarde son entrée en escadre. Le 30 mars, le réservoir d'air d'une torpille éclate à la sortie d'un tube lance-torpilles sous-marin. Pour éviter une immobilisation prolongée du navire, les Constructions Navales le font entrer au bassin afin de procéder au démontage du tube et à l'obturation provisoire de son passage.

En conséquence, c'est le 17 mai que l'Escadre de la Méditerranée, commandée par le vice-amiral CAVALIER DE CUVERVILLE, peut enfin accueillir le *Jauréguiberry* qui remplace, au sein de la 1<sup>re</sup> Division, le cuirassé *Marceau* détaché en Crète par le commandant en chef.

#### **Petit historique succinct du cuirassé pendant le premier conflit mondial.**

Pendant dix-sept ans, le cuirassé va vivre la vie d'escadre, malgré sa vieille conception, il va quand même être utilisé pendant la première guerre mondiale et en première ligne.

1914, le 9 août, l'Escadre Spéciale est dissoute et remplacée par deux divisions autonomes ayant la même mission. Les *Jauréguiberry*, *Bouvet* et *Charlemagne*, ce dernier indisponible, constituent la 2<sup>e</sup> Division cuirassée de deuxième ligne que commande le contre-amiral DARRIEUS toujours embarqué sur le *Jauréguiberry*<sup>1</sup>.

Du 9 au 13 août, cette nouvelle unité assure la protection des convois de troupes entre Ajaccio et Marseille. Le *Jauréguiberry* et le *Bouvet* vont goûter ensuite à ce qui va être le pain quotidien de la flotte : la croisière de blocus qui les conduira à croiser au large des côtes espagnoles pour observer le trafic neutre entre l'Espagne et l'Italie. C'est dans ce cadre d'activités que leur division tente d'intercepter la contrebande de guerre.

1915, le *Jauréguiberry* fait route sur les Dardanelles qu'il atteint, il y reste du 10 au 20 mai pour remplacer le *Charlemagne*, seul cuirassé français sorti indemne de l'affaire du 18 mars (perte du *Bouvet* (639 morts) et des *Suffren* et *Gaulois* gravement endommagés) mais qui doit rentrer en France pour faire réparer son gouvernail avarié

<sup>1</sup> Cependant, l'Etat-Major de la Marine continuera d'employer l'appellation "Division Spéciale" dans tous ses messages.

quelques jours auparavant. L'amiral GUEPRATTE s'installe à bord du *Jauréguiberry* qu'il sait être de la même conception que le malheureux *Bouvet*, et dont il pense qu'en le lançant dans une deuxième tentative pour forcer les Détroits, il aura brûlé, sauté ou coulé avant de franchir Chanak.

Le 5 mai, le *Jauréguiberry* relève le *Latouche-Tréville* qui pilonne les défilés de Keraves.

Malgré le feu turc, le cuirassé continue le travail quand, le même jour, un projectile d'obusier de 200 ou 240 mm pénètre par la claire-voie du salon de l'amiral et explose au contact du pont. La déflagration détruit le salon, pulvérise le mobilier, ouvre une brèche dans le pont inférieur, entame de 8 mm le pont cuirassé dans deux chambres d'officiers qui sont aussi détruites<sup>1</sup>.



L'amiral GUEPRATTE, qui se trouve sur la passerelle échappe ainsi à la mort et vient froidement constater les dégâts.

Le *Jauréguiberry* le 27 avril 1915, au second plan un navire hôpital français du type "Annamite" le *Bien Hoa* ou le *Vinh Long*.

1916, au mois de janvier, les services de renseignements alliés croyant possible une deuxième attaque turque contre le canal de Suez, les navires de guerre sont rameu-

tés pour prendre part à sa défense. Dès le 19, le *Jauréguiberry* s'emboîte à 13 h 25 au kilomètre 42, puis appareille le 25 à 13 h pour Ismaïlia et mouille dans le lac.

1918, désarmé au mouillage à Port-Saïd.

1919, le commandant VINCENT ramène le cuirassé à Toulon le 6 mars afin de commencer la procédure de désarmement.

A compter du 30 mars, le *Jauréguiberry*, devenu ponton caserne, accueille l'Ecole des Mécaniciens et Chauffeurs.

1934, le 23 février, le *Jauréguiberry* est enfin remis aux Domaines. Sa coque est vendue à la Société des Matériels Navals du Midi pour la somme de 1147000 francs pour démolition. Cette dernière s'effectue à partir du 8 septembre 1934. Des cinq cuirassés "Échantillons", il est le seul à avoir une vie si longue et bien remplie.

### Caractéristiques du *Jauréguiberry* :

Dimensions : Longueur hors tout : 111,054 m ; largeur maximale : 22,150 m ; tirants d'eau AV : 7,868 m, AR : 8,408 m.

Déplacement : 11 887,755 tonneaux métriques (Tx).

Artillerie principale : 2 canons de 305 mm Modèle 1887 de 45 calibres sous tourelles simples placées dans l'axe, une à l'avant, et une à l'arrière. 2 canons de 274,4 mm Modèle 1887 de 45 calibres sous tourelles simples placées au centre du navire, une à tribord et l'autre à bâbord.

Artillerie secondaire : 8 canons de 138,6 mm, 4 canons de 65 mm, 2 canons de 65 mm, 12 canons de 47 mm, 12 canons de 37 mm.

Tubes lance-torpilles : 2 sur le pont blindé par le travers AV ; 2 sur le pont blindé par le travers milieu ; 2 sous le faux pont par le travers milieu. 16 torpilles automobiles.

Propulseurs : 2 hélices en bronze au manganèse, à 4 pales d'un diamètre extérieur de 5,700 m.

Appareil moteur : Système des machines à triple expansion.

Puissance totale prévue des machines principales : marche maximum 14 200 ch., marche normale 9 650 ch.

Appareil évaporatoire : Système des chaudières : Lagrafel et d'Allest, timbrées à 15 kg/cm<sup>2</sup>.

Combustibles : Bois : 11,900 Tx; Charbon : 893,152 Tx.

Distance franchissable : avec un approvisionnement normal de 700 tonneaux : 2 022,064 milles avec une vitesse de 15,88 nœuds.

*Nota* : dans le devis de campagne du 30 janvier 1898 au 29 janvier 1900) on peut lire : "Dans l'essai de vitesse aux 90/100 de la puissance, de conserve avec le *Charles Martel*, le *Carnot*, le *Brennus* et le *Masséna*, lequel dura deux heures, c'est le *Jauréguiberry* qui arriva le premier avec une vitesse de 17,25 nœuds de moyenne."

<sup>1</sup> Relevé dans la rubrique "Événements de mer" du devis de campagne du CV Auguste René BEAUSSANT commandant le *Jauréguiberry*. Ces avaries sont réparées par les ateliers de la Compagnie du Canal de Suez.

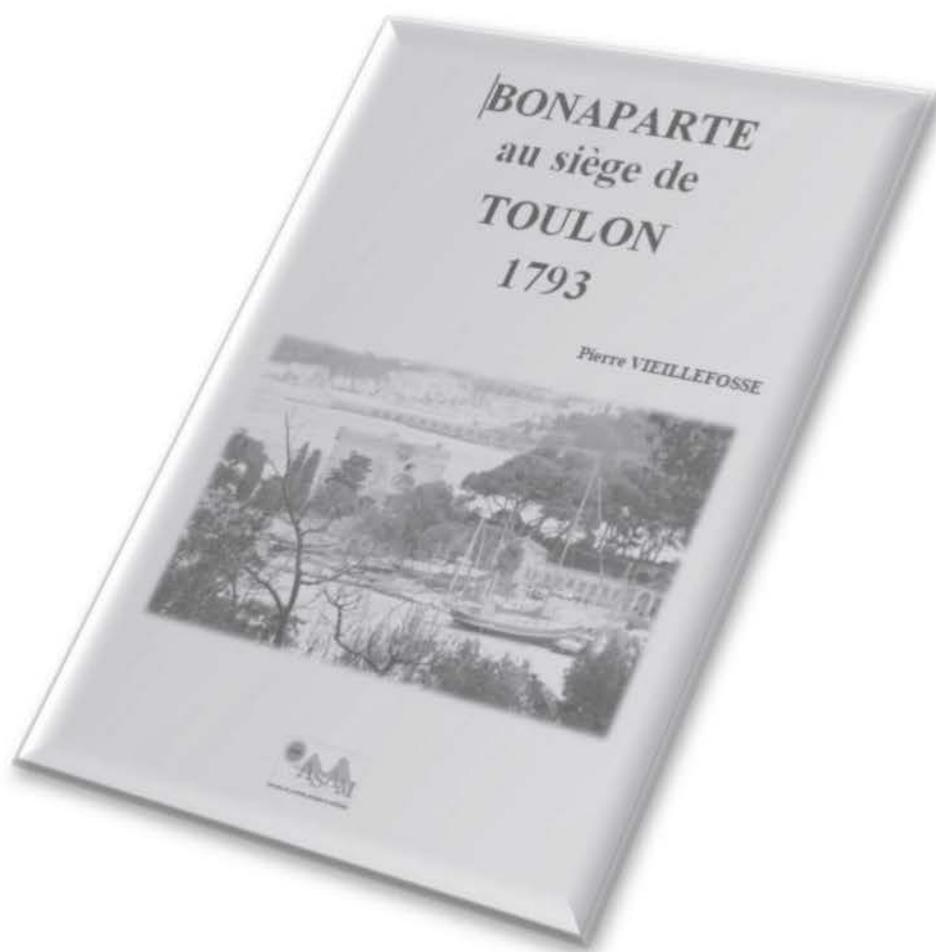
A l'occasion des "Journées BONAPARTE" organisée par la municipalité de La Seyne-sur-Mer, notre association avait pris la décision de rééditer le célèbre ouvrage de Pierre VIEILLEFOSSE :

## ***"BONAPARTE au siège de Toulon 1793".***

Réalisé en 1995 par "Les Cahiers Seynois de la Mémoire", nous avons donc lancé une nouvelle édition de cet ouvrage jusque-là épuisé...

Tout en conservant rigoureusement le texte initial et les illustrations d'origine, ce nouveau tirage améliore la qualité des documents, en propose de nouveaux, met les notes en bas de page pour une meilleure lisibilité.

Nous sommes convaincus qu'il répondra à l'attente de nombreux Seynois curieux de redécouvrir un épisode très célèbre de notre histoire locale, et de s'intéresser aux premiers actes victorieux de BONAPARTE sur le chemin de sa future gloire.



Cet ouvrage vous sera proposé lors de nos conférences, colloque, etc., au prix de 10 €, mais vous pourrez également vous le procurer auprès de :

- ✓ Bernard ARGOLAS 06 10 89 75 23
- ✓ Jacqueline PADOVANI : 04 94 94 68 44
- ✓ Jean-Claude AUTRAN : 04 94 32 41 16
- ✓ Chantal et Damien DI SAVINO : 06 82 06 70 64

Bon achat et bonne lecture. Bien amicalement.

Bernard ARGOLAS

MOTS CROISES 157

Horizontalement.

**I.** Du point de vue des lettres. **II.** Ecrire en suivant des règles. **III.** Aller anglais. Article étranger. Missiles soviétiques. **IV.** Extraordinaire. Dans l'entrée. Couvert de dunes. **V.** Avec lui on mettrait Paris en bouteille. Dans la gamme. Service abrégé. Issu du lac Victoria. **VI.** Tiens chez Pagnol. Petit génie. Il peut être de carreau. **VII.** Qualifie un bec. Contrôle l'audiovisuel. Manie. **VIII.** Ventes aux enchères. Crustacé marin ou d'eau douce. **IX.** Déchiffrer. **X** Rendue célèbre par Gustave Flaubert. Surface de révolution. Certain est sélectif. **XI.** Contesterai. Service militaire féodal. La même chose en court. **XII.** Mot boudeur. Appellation d'Origine Protégée. Collectionne les lustres. **XIII.** Af-franchissements.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III			■			■						■	
IV							■			■			
V			■			■							
VI			■						■			■	
VII	■					■				■			
VIII							■	■	■				
IX	■		■			■							
X					■					■			
XI							■				■		
XII			■				■		■				
XIII													

Verticalement.

**1.** Organisatrice. **2.** Sorte de moquerie. Annonce le régal. **3.** Cœur de mottes. Grande entreprise. **4.** Magie blanche. Val espagnol. **5.** Productrices d'énergie. Appellation d'Origine Contrôlée. **6.** Service de collecte d'informations. Protège les Indiens. **7.** Agence Régionale de Santé. Sigle de radio. Bas de gamme. **8** Peut qualifier certaines voies. Usa. **9.** Elimina. Parfois interdit. **10.** Magnéto Hydro Dynamique. Entrée de Rome. Temps Atomique International. **11.** Ville d'Autriche. Se joue avec des pions noirs et blancs. **12.** Découvre le monde. Jubilé. Habite l'Espagne. **13** Lipides formés à partir du glycérol.

SUDOKU (AVEC SOLUTION)

		8	9					1
	5			4	1			7
4	1		5			3		
		9	8					6
3								5
7				9	2			
		3			8		6	4
8			6	3			7	
1				7	5			

6	3	8	9	7	2	4	5	1
9	5	2	3	4	1	6	8	7
4	1	7	5	8	6	3	2	9
2	4	9	8	5	3	7	1	6
3	6	1	7	2	4	8	9	5
7	8	5	1	6	9	2	4	3
5	7	3	2	1	8	9	6	4
8	9	4	6	3	5	1	7	2
1	2	6	4	9	7	5	3	8

REPONSE AUX MOTS CROISES 157

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13			
I	L	I	T	T	E	R	A	L	E	M	E	N	T			
II	O	R	T	H	O	G	R	A	P	H	I	E	R			
III	G	O	■	E	L	■	S	C	U	D	S	■	I			
IV	I	N	O	U	I	E	■	T	R	■	E	R	G			
V	S	I	■	R	E	■	R	E	A	■	N	I	L			
VI	T	E	■	G	N	O	M	E	■	A	S	■	Y			
VII	I	■	F	I	N	■	C	S	A	■	T	I	C			
VIII	C	R	I	E	E	S	■	■	■	C	R	A	B	E		
IX	I	■	R	■	S	■	■	■	■	D	E	C	O	D	E	R
X	E	M	M	A	■	T	O	R	E	■	■	T	R	I		
XI	N	I	E	R	A	I	■	■	O	S	T	■	I	D		
XII	N	A	■	A	O	P	■	■	D	■	A	G	E	E		
XIII	E	M	A	N	C	I	P	A	T	I	O	N	S			

## LE CARNET

### *Notre joie.*

- La naissance de Chiara, le 6 juin 2021, à Toulon, fille de Jean-Rémy SCATENA et Aurélie ALPNER, jeunes membres de notre Société.

*Nos félicitations aux heureux parents.*

\*\*\*\*\*

### *Nos félicitations.*

- A Pierre-Olivier AUTRAN, fils de notre vice-Président, Jean-Claude AUTRAN, qui a brillamment soutenu sa thèse de doctorat de l'Université de Grenoble-Alpes le 27 juillet 2021 sur le thème : "*Analyse de composés hétérogènes multi-phasés; application aux pigments noirs à base de carbone de l'Antiquité*".

\*\*\*\*\*

### *Nos peines.*

*Avec beaucoup de tristesse nous avons appris le décès de :*

- Henriette LEON, née Bourdon, survenu le 25 avril 2021.
- Odette MOUCHET, survenu le 28 avril 2021.  
Décédées à trois jours d'intervalle, Henriette et Odette étaient de vieux membres de notre Société.
- Jacques PONSTON, survenu le 28 mai 2021. Membre de notre Société depuis 1998, du Conseil d'Administration depuis 1999 jusqu'à son décès où il a occupé les fonctions de Trésorier Adjoint, Secrétaire Adjoint, puis Secrétaire Général jusqu'en 2011, avec beaucoup de dignité.
- Jacques BESSON, notre Président Honoraire, survenu le 6 août 2021. Notre Président Bernard Argiolas lui rend l'hommage mérité dans les pages de ce bulletin.
- Josette BEGNI, survenu accidentellement le 18 septembre 2021. Membre de notre Société, cousine de Jacqueline Padovani. Josette et la mère d'Alain Begni, Président de Cigaloun Segnen.

*Nous renouvelons nos condoléances à leurs familles, tout particulièrement en cette période "spéciale" où il nous est difficile d'accompagner nos défunts.*

---

### BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT

Adhésion avec abonnement au Bulletin "*Le Filet du Pêcheur*" : **20 €**

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : "**Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne**".
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

**Madame Chantal DI SAVINO  
Le Pré Bleu bât E  
372 Vieux chemin des Sablettes  
83500 La Seyne-sur-Mer.**

NOM : .....	Prénoms : .....
Adresse: .....	
.....	
Tél : .....	Adresse électronique : .....

*NOHANT en couleurs...*



*DARDENNES en couleurs...*

